UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999926 1

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY TORONTO

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/discoursetpang04mons

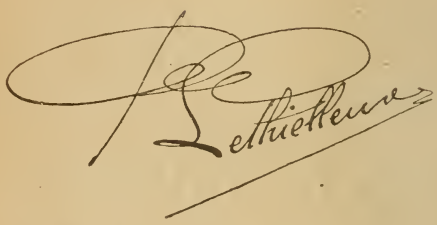
DISCOURS

ET

PANÉGYRIQUES

IV

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction pour cet ouvrage qui est sa propriété exclusive.



Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1901.

DISCOURS

ET

PANÉGYRIQUES

PAR LE

T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

QUATRIÈME VOLUME

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et ex-Provincial, avons lu, par ordre du T. R. Père Provincial, le quatrième volume des *Discours et Panégyriques*, du T. R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré. Nous l'avons jugé digne de l'impression.

Fr. Marie-Joseph Ollivier,
Maître en sacrée Théologie.

Fr. Réginald Monpeurt,
Ex-Provincial.

PERMIS D'IMPRIMER

Fr. Thomas Bourgeois,
Prieur Provincial.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 8ª Decembris 1901.

† Franciscus,
Arch. Parisiensis.

IMPRIMATUR

Pictavii, die 19 Septembris 1901.

† Henricus,
Ep. Pictaviensis.

LE TEMPLE

DISCOURS POUR LA CONSÉCRATION
DE LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE
AU DIOCÈSE DE BAYEUX

(22 août 1895)

LE TEMPLE

DISCOURS POUR LA CONSÉCRATION
DE LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE
AU DIOCÈSE DE BAYEUX

(22 août 1895)

> « *Oculi mei erunt aperti et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit.* » (2 Paralip., cap. VII, 15.)
> « Mes yeux seront ouverts sur celui qui priera en ce lieu et mes oreilles seront attentives à sa prière. »

MESSEIGNEURS,
MES RÉVÉRENDISSIMES PÈRES [1],
MES FRÈRES,

Il y a seize ans, au milieu d'une foule encore tout émue par le souvenir des grandes

1. Etaient présents : Mgr Sourrieu, archevêque de Rouen ; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux ; Mgr Tré-

fêtes du Couronnement de Notre-Dame de la Délivrande, j'eus l'honneur de chanter ici les gloires de Marie dans le développement catholique et national de son culte. La petite chapelle de saint Regnobert, ruinée de fond en comble par les Normands, reconstruite par le pieux comte Baudouin, appauvrie par les Anglais, profanée et saccagée par les huguenots, restaurée par le Chapitre de Bayeux, pillée et fermée par la Révolution, rendue au culte dans les premières années de ce siècle, était devenue, grâce au zèle des évêques de ce diocèse et de ses chapelains, le temple magnifique dans lequel nous sommes réunis aujourd'hui et qu'un décret pontifical vient d'élever au rang des églises reines, en lui conférant le titre de basilique. Il ne manquait plus à ses splendeurs que la grâce d'une solennelle consécration. Cette grâce, tant désirée, vous la prépariez avec une pieuse sollicitude, Monsei-

garo, évêque de Séez ; Mgr Germain, évêque de Coutances ; les RR. PP. Dom Etienne, abbé de la Grande-Trappe de Mortagne ; Dom Joseph Bourigaud, abbé de Ligugé ; Dom Vital, abbé de la Trappe Notre-Dame de Grâce, au diocèse de Coutances.

gneur, et vous eûtes la bonté de me demander ma parole pour le jour béni où tout serait prêt pour consommer l'œuvre de vos prédécesseurs et la vôtre. Je dois vous l'avouer; depuis plusieurs années, j'attendais ce jour avec impatience, je dirais presque avec crainte, car j'arrive à l'âge où la flamme oratoire s'éteint, où la parole ne vibre plus comme au temps de la jeunesse et de l'âge mûr. Pourtant, grâce à Dieu et à sa très sainte Mère, je me sens encore assez de force pour répondre à votre aimable invitation et pour compléter la fête grandiose du baptême de ce temple, en disant à votre peuple quelle est sa destination, — quelles leçons il nous donne — et quelles promesses il nous fait.

I

Il y a, dit un vieil auteur, plusieurs raisons pour lesquelles l'homme bâtit des temples et les consacre. La première et la plus importante de toutes est le respect de l'Hôte divin qui les doit habiter.

Dieu habite en lui-même. Il est son propre temple et lui seul est digne de sa majesté infinie. Ne vous le représentez pas, je vous prie, comme une monade silencieuse, solitaire et stérile, éternellement condamnée à une intimité égoïste, son essence est un temple où circulent et s'épanchent la vie et l'amour, où réside une famille sainte. Il y est, sans se diviser, ni se diminuer, générateur vivant, verbe vivant, amour vivant : Père, Fils et Saint-Esprit. Aucune famille, aucune société n'est plus unie par la ressemblance de nature et de traits, par la communauté de vie et de biens. Ils sont trois, ils s'envoient de l'un à l'autre un cantique égal à leur perfection infinie. Le ciel des cieux publie sa propre gloire : *Cæli enarrant gloriam Dei*. Les voix divines chantent sur un mode inimitable et incompréhensible à toute créature : *Sanctus! Sanctus! Sanctus!...* Essence divine ! temple sublime ! fête éternelle ! Dieu n'a besoin ni d'autres temples, ni d'autres fêtes.

Si cependant, pressé par son amour, il veut communiquer à d'autres êtres sa vie et sa perfection ; s'il veut créer un monde, il faut

bien qu'il y réside. « Il est partout, dit l'angélique Docteur, partout, par son essence, en tant qu'il est pour tout être sa cause d'être ; partout, par sa présence, en tant que tout est à découvert devant ses yeux ; partout, par sa puissance, en tant que tout est soumis à sa souveraine volonté. » L'univers est son temple, la terre est son autel. Lampes et encensoirs immenses, les astres flamboient et se balancent devant lui ; l'ordre et l'harmonie des sphères, toute la musique sidérale célèbre sa sagesse et sa puissance. Toutes les voix de la nature : voix des vents et des orages, voix des forêts et des flots, voix des montagnes et des vallées, voix des êtres inanimés et des vivants chantent ce perpétuel cantique : « Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes ; c'est lui qui nous a faits : *Ipse fecit nos, non autem ipsi nos.* » Et par-dessus toutes les voix, la voix intelligente de l'homme, interprète et pontife de la création, pousse ce cri d'appel : « Venez, œuvres du Seigneur, venez, adorons Dieu et prosternons-nous devant lui : *Venite, adoremus et procidamus ante Deum.* »

Est-ce que ce vaste temple et ce culte gran-

diose ne suffisent pas à la très haute et très sainte majesté de Dieu ? — Il paraît que non, mes Frères, puisqu'il a choisi lui-même, dans le monde qu'il a fait, des lieux où il se plaît à manifester sa présence et à faire sentir son action.

Le paradis terrestre retentissait du bruit de ses pas, des sentences de sa justice et des promesses de sa miséricorde. Il honorait de ses visites les tentes voyageuses des patriarches et leur apparaissait sous les chênes de la vallée. Près de la pierre où sommeillait Jacob, il renouvelait les bénédictions données à ses pères, et Jacob, en s'éveillant, s'écriait : « Ce lieu est vraiment saint et je ne le savais pas, Lieu terrible ! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel [1]. » Dans le buisson ardent, il appelait Moïse, et Moïse se déchaussait pour fouler la terre sainte, recevait sa mission et entendait cette mystérieuse et auguste parole : « Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum.* Va dire aux fils d'Israël : Celui qui est

1. « Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli. » (Gen., XXVIII, 17.)

m'envoie vers vous[1]. » Sur le sommet du Sinaï, au milieu des éclairs et des foudres, il édictait sa loi sainte, et pendant quarante jours et quarante nuits, il donnait à Moïse les plans du tabernacle et les règles sacrées du culte qu'il exigeait de son peuple. Et quand ce peuple fut établi dans la terre qu'il lui avait promise, il voulut avoir un temple magnifique entre toutes les merveilles du monde, et dans ce temple un Saint des Saints, pour y rassembler les souvenirs de son alliance et de ses bienfaits, un propitiatoire pour y rendre ses oracles, des tables et des autels pour y recevoir les offrandes, l'encens et les sacrifices, des légions de prêtres et de lévites pour le servir et chanter sa gloire.

Ce fut son unique demeure en ce monde pendant que les peuples étaient plongés dans l'ombre de la mort et prostituaient leurs adorations aux démons. Mais le soleil de miséricorde devait se lever enfin sur l'humanité pécheresse. Un jour les Anges chantèrent :

1. « Sic dices filiis Israel : Qui est misit me ad vos. » (Exod., III, 14.)

« Gloire à Dieu dans les cieux et paix à la terre. Nous vous annonçons une grande joie : un Sauveur vous est né. » On l'a vu ce Sauveur sur cette terre désolée, il a vécu parmi les enfants des hommes, il leur a fait entendre sa parole et s'est offert pour eux à la justice de son Père. Vrai Fils de Dieu et vrai homme comme nous, il aurait pu se contenter de passer en ce monde, de nous rapprendre les vérités que nous avions oubliées et les vertus dont nous n'avions plus d'exemples, et de consommer par son sacrifice la rédemption du genre humain, ne nous laissant, après lui, que des souvenirs de sa bienfaisante apparition. Mais non, il a voulu demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Avec nous, non plus comme le Dieu de l'ancienne loi, par de fugitives et stupéfiantes apparitions ; avec nous, non seulement par sa doctrine, sa loi et ses institutions, mais avec nous, par sa présence réelle, substantielle, personnelle, dans un sacrement adorable qui fixe au milieu de nous, par une action sacrificale, son corps, son sang, son âme, sa divinité. Merveilleuse invention de l'amour divin!

Ce n'est pas à un peuple privilégié que le Dieu sauveur se donne ainsi, c'est à tous les peuples que doit évangéliser son Eglise.

Oh alors! ce n'est plus assez d'un temple, ce sont des milliers de temples qu'il faut à la terre pour honorer la présence de ce Dieu mille et mille fois multipliée par le sacrement, et pour honorer, en même temps, le sacrifice, l'oblation sainte qu'il doit faire de lui-même en tout lieu, selon cette parole du prophète : « *In omni loco sacrificatur et offertur oblatio munda*[1]. » Terre, ouvre tes flancs et couvre-toi partout de demeures sacrées destinées à recevoir l'Hôte divin qui fait ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes. Sortez de terre, temples chrétiens, faites monter vers le ciel vos tours, vos flèches, vos robustes piliers et vos gracieuses colonnes; joignez vos arceaux en voûtes et en coupoles, comme un dais protecteur, pour abriter l'autel où doit trôner le Christ immolé, le Dieu de l'Eucharistie; gravez dans vos pierres, vos marbres, vos boiseries, faites revivre dans vos peintures et flamboyer

1. Malach., I, 11.

dans vos rosaces et vos verrières les souvenirs touchants, douloureux et glorieux de sa vie terrestre ; donnez rendez-vous à tous les éléments, à toutes les richesses, à toutes les voix de la nature pour adorer sa très sainte Majesté et chanter sa gloire. Et vous, pontifes de la loi nouvelle, ministres du Verbe incarné, par vos exorcismes, vos bénédictions, vos aspersions, vos onctions, purifiez, consacrez le pavé, les murs, chaque pierre du palais sacré où Dieu va résider, rendre ses oracles et répandre ses bienfaits. Le voici ! le voici ! *Deus, ecce Deus !*

Il est entré, et avec lui les anges qui forment sa cour et suivent leur roi partout où il lui plaît de fixer sa demeure, afin de faire sentir de plus près, et avec plus d'éclat, sa bienfaisante action. Ils adorent et, en même temps, dit saint Grégoire, ils assistent les prêtres dans leurs divines fonctions, ils offrent à Dieu les prières des fidèles et se mêlent à leurs chœurs, selon la parole du Psalmiste : « Les princes sont là, unis à ceux qui chantent : *Prævenerunt principes conjuncti psallentibus* [1]. »

1. Ps. LXVII.

Nous ne les voyons pas, et cependant leur foule immense remplit la sainte demeure. Ils nous couvrent de leurs ailes et nous protègent, pendant qu'autour du temple les démons s'agitent.

Le temple, en effet, est destiné à circonscrire l'action des démons. Dieu leur a permis d'envahir le monde, et saint Paul nous dit qu'ils sont répandus partout dans les régions de l'air. Mais il est un lieu qui les arrête et devant lequel, plus épouvantés que le patriarche Jacob, ils s'écrient : *Quam terribilis est locus iste !* C'est le lieu où Dieu réside, l'enceinte bénie qui abrite l'autel et le tabernacle, montagne sainte, montagne fertile, montagne où la grâce s'entasse, montagne sur laquelle il plaît à Dieu d'habiter. Les démons la voient de loin et voudraient s'en approcher pour la renverser, mais ils en sont écartés par les légions célestes qui escortent le Roi des rois et protègent le lieu qu'il a choisi pour recevoir les hommages de l'humanité chrétienne.

Car, entendez-le bien, chrétiens, Dieu songeait à vous en se réservant les enceintes privilégiées qu'il honore de sa présence Le tem-

ple est sa maison sainte : c'est aussi la vôtre : pieux refuge dont mon âme a besoin pour se recueillir et s'épancher devant Dieu ; maison commune, où la famille chrétienne se donne rendez-vous pour s'affirmer, s'encourager et s'édifier par les solennelles manifestations de sa vie religieuse.

L'univers est un temple, c'est vrai, et l'Apôtre nous a dit que, par ses beautés visibles, il peut élever notre âme jusqu'à la connaissance et l'adoration des invisibles perfections de Dieu. Mais, depuis qu'il a été profané par le péché, que d'ombres et de troubles dans ce temple ! que de contradictions à la mystérieuse force qui appelle en haut nos esprits et nos cœurs ! Nous en avons fait mille fois l'expérience, mes Frères ; et nous ne savons que trop combien il nous est facile d'égarer notre infirme nature sur tout ce qui nous entoure, et de laisser tomber notre vie religieuse, sinon jusqu'aux coupables extrémités de l'oubli et de l'indifférence, du moins jusqu'à cet état imparfait et misérable où se révèle toute notre impuissance du côté des choses de Dieu. En cet état, qui ne comprend que, pour vivre

religieusement, il faut pouvoir se recueillir, et que, pour se recueillir, il est bon de se rapprocher du Dieu qui a daigné descendre parmi nous? Il nous a préparé, dans sa propre demeure, un refuge aux portes duquel viennent expirer les flots agités de la vie mondaine. Il nous ouvre son temple et nous y appelle, Entrons-y; il est rempli de paix, de silence et de mystère. C'est là que l'âme reposée peut s'entretenir avec Dieu, s'épancher à ses pieds et entendre les réponses de son amour. O Dieu! s'écrie le poète épuisé des efforts qu'il a faits pour s'élancer vers Dieu à travers les splendeurs de la nature, ô Dieu:

Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre.
Ah! ton ouvrage a-t-il besoin
De s'élever si haut, de te chercher si loin?
Où n'es-tu pas pour nous entendre?
De ton temple aujourd'hui j'aime l'obscurité;
C'est une île de paix sur l'océan du monde,
Un phare d'immortalité,
Par la mort et par toi seulement habité.
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité.
Il semble que la voix dans les airs égarée,
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,
A notre âme retentit mieux,
Et que les saints échos de la voûte sonore

Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux [1].

Demeure du recueillement et de la prière solitaire qui s'épanche aux pieds d'un hôte divin, le temple est encore la maison commune où la famille chrétienne se rencontre pour manifester et affirmer solennellement sa fraternelle unité.

Nous sommes tous les enfants d'un même père que nous appelons notre Père des cieux. Que dis-je? nous sommes tous le corps et les membres vivants du Christ béni qui nous a enfantés à une nouvelle vie et se donne à nous dans nos temples et nos tabernacles. *Vos estis corpus Christi et membra de membro* [2]. Par lui nous sommes consommés dans une unité surnaturelle et mystique qui nous prépare à l'unité céleste ; par lui chacun de nous reçoit le nom auguste que Dieu n'a pas donné à ses anges : « Vous êtes mon fils : *Filius meus es tu.* » D'où, mes Frères, l'obligation non seule-

1. Lamartine, *Harmonies. — Hymne du soir dans les temples.*
2. 1 Cor., xii, 27.

Œuvres complètes du T. R. P. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs

N. B. — 1. Pour tous les volumes vendus séparément, les frais d'envois sont à la charge du destinataire. — Ces frais sont comptés à raison de **0.50** *pour les volumes in-12, et de* **0.60** *pour les volumes in-8.*

2. Si plusieurs volumes sont demandés ensemble, le prix déboursé pour l'envoi est seul réclamé au destinataire.

3. Aux acheteurs de la collection complète, les envois sont faits **franco de port et d'emballage.**

DÉTAIL DES VOLUMES PUBLIÉS :

INTRODUCTION AU DOGME CATHOLIQUE

4 volumes in-8° carré..... **16** »
4 volumes in-12..... **12** »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché. *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

CONCILE ET JUBILÉ — AVENT 1869

1 volume in-8° carré..... **4** »
1 volume in-12..... **3** »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

RADICALISME CONTRE RADICALISME

CARÊME 1872

1 volume in-8° carré..... **4** »
1 volume in-12..... **3** »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE

Conférences données à N.-D. de Paris, durant les années 1873-1890

18 volumes in-8° carré..... **72** »
18 volumes in-12..... **54** »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

RETRAITES PASCALES DONNÉES A NOTRE-DAME DE PARIS

(1872-1890)

9 volumes in-8° carré..... **36** »
9 volumes in-12..... **27** »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

Œuvres complètes du T. R. P. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs
(*Suite*)

DISCOURS ET PANÉGYRIQUES

6 volumes in-8° carré..... 24 »
6 volumes in-12..... 18 »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

AVANT PENDANT - APRÈS LA PRÉDICATION

CONSEILS AUX JEUNES ECCLÉSIASTIQUES

1 volume in-8° carré..... 4 »
1 volume in-12..... 3 »

Chaque volume in-8° se vend séparément, broché, *franco*, 4.60; chaque volume in-12 se vend séparément, broché, *franco*, 3.50.

DIMANCHES ET FÊTES DE L'AVENT

AVENT PRÊCHÉ A ROME EN 1890-1891 DANS L'ÉGLISE S. ANDREA DELLA VALLE

1 volume in-8° carré..... 4 »
1 volume in-12..... 3 »

LA PRIÈRE 2 vol.

I. PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE DE LA PRIÈRE

1 volume in-8° carré..... 4 »
Le même ouvrage, in-12..... 3.50

II. LA PRIÈRE DIVINE. *Le PATER*

1 volume in-8° carré..... 4 »
Le même ouvrage, in-12..... 3 »

PETITS CARÊMES (CINQ CARÊMES COMPLETS)

2 volumes in-8° carré..... 7 »
2 volumes in-12..... 5 »

OUVRAGES DE PIÉTÉ

PETITES MÉDITATIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE

Beau volume in-18, cadres rouges (VIII-524 pp.), *franco*. 4 »
Le même ouvrage, en élégante reliure toile, *franco*..... 5.25

OR ET ALLIAGE DANS LA VIE DÉVOTE

Gracieux volume in-18, *franco*..... 2 »
Le même ouvrage, en élégante reliure toile, *franco*..... 3 »

GOUTTES DE VÉRITÉ

Beau volume in-12..... 3 »

DISCOURS

ment de n'oublier jamais, de ne trahir jamais notre divine fraternité, mais de l'affirmer publiquement, de la confesser solennellement pour prévenir tout oubli, toute trahison. Comment cela? — Où cela? — Est-ce dans les agitations et le tumulte de la vie du siècle? Hélas! il n'y a là, pour nous, que des causes de division. L'égoïsme, les préjugés, les susceptibilités, les fauses délicatesses, les grandes et les petites passions viennent à chaque instant jeter le trouble dans nos rapports de famille et disjoindre les articulations du corps mystique de Jésus-Christ. C'est notre devoir et ce doit être notre joie. si nous sommes vraiment chrétiens, de protester par un acte solennel de fraternité contre tout ce qui tend à nous désunir, et de faire vivre et palpiter, dans une unité compacte, tous les membres du corps mystique dont Jésus-Christ est le chef. Eh bien, mes Frères, cet acte solennel de fraternité, c'est dans le temple qu'il doit s'accomplir. Lorsqu'il ouvre ses grandes portes, lorsque le peuple s'y précipite, lorsque près de l'autel paré de fleurs et de feux, couronné par la fumée religieuse de l'encens, le prêtre

s'écrie : *En haut vos cœurs !* et que tous répondent : *Ils montent vers Dieu !* Alors toute division cesse, toute distinction s'efface ; il n'y a plus ni étrangers, ni ennemis, ni maîtres, ni serviteurs, ni nobles, ni manants, ni riches, ni pauvres : « Il n'y a plus qu'un cœur et qu'une voix honorant unanimement le même Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'humanité chrétienne[1] » ; il n'y a plus qu'une grande famille de frères s'encourageant dans l'amour et le culte du Dieu bon et miséricordieux, qui fait de sa maison terrestre la maison de ses enfants. en attendant qu'il leur ouvre l'éternel palais des cieux.

II

Offrir à Dieu réellement et substantiellement présent au milieu de nous, ainsi qu'aux anges qui l'adorent, une demeure hospitalière, circonscrire l'action des démons, servir de refuge au recueillement et aux rapports in-

1. « Ut unanimes, uno ore honorificetis Deum, et Patrem Domini nostri Jesu Christi. » (Rom., xv, 6.)

times de l'âme avec la Divinité, de rendez-vous aux manifestations de la vie religieuse, et de l'unité fraternelle du peuple chrétien : telle est la destination du temple. Écoutez, maintenant, je vous prie, les leçons qu'il nous donne.

Sa laborieuse construction, la grandeur et la beauté de son architecture, les bénédictions et la consécration qu'il reçoit, les ornements dont on le pare, tout parle à notre foi, parce que tout nous rappelle cette admirable parole des saintes Lettres : « Vous êtes le temple du Dieu vivant : *Vos estis templum Dei vivi* », et cette autre de saint Augustin : « Tout ce qui se fait dans les temples bâtis de main d'homme se fait plus complètement dans l'édifice spirituel que nous sommes : *Quidquid in templis manufactis agitur, totum in nostra spirituali ædificatione completur*[1]. »

L'homme, en effet, est un temple vivant. On ne peut étudier la sublime architecture de son corps sans se convaincre que sa beauté l'emporte sur tous les chefs-d'œuvre de l'art

1. Serm 253, *de Tempore*.

humain, et qu'il est fait pour servir de demeure à une royale majesté. — Laquelle? — Est-ce l'âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu ? — Sans doute. — Mais l'image vivante, ainsi que l'édifice qui la reçoit et qu'elle anime, doivent devenir ensemble le temple de la Majesté divine qui leur a donné l'être. Quand Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance », il laissa tomber de ses lèvres un souffle de vie sur l'obscur limon que ses mains augustes venaient de façonner. Mais savez-vous tout ce qu'il y avait dans ce souffle? — Prodige de puissance et d'amour ! C'est sa ressemblance jusqu'à la participation de sa propre nature que Dieu voulait imprimer dans nos âmes, c'était sa propre vie qu'il nous communiquait ; en un mot, il faisait de l'homme un être divin. Ce mystère de notre origine, il nous l'a rappelé par la bouche de son Fils : « Nous viendrons, dit le Sauveur, et nous ferons notre demeure dans l'homme : *Veniemus et apud eum mansionem faciemus*[1]. »

1. Joan., XIV, 23.

Dieu est partout et en tout. « Il est si près de nous, dit l'Apôtre, que nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en lui : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus*[1]. » Mais, ajoute saint Thomas, expliquant ce mystère, « plus que partout ailleurs Dieu est dans l'intime de notre âme : *Deus intimior est intimo nostro.* » Il y est non seulement par le rayonnement et le reflet de ses perfections infinies dans nos facultés naturelles, mais il y est par sa grâce. Or la grâce, dit la théologie, c'est la forme surnaturelle et divine de nos âmes ; la grâce, selon la parole de l'Apôtre saint Pierre, « c'est la participation à la nature divine : *Divinæ consortes naturæ*[2] » ; la grâce, d'après saint Augustin, « c'est Dieu lui-même faisant vivre l'âme humaine comme l'âme fait vivre la chair : *anima est vita carnis, animæ vita Deus*[3] ». La grâce, c'est le Père qui nous engendre surnaturellement, et qui, par son acte générateur, célèbre nos fiançailles avec le Verbe ; c'est le Verbe qui nous épouse dans la lumière

1. Act., XVII, 28.
2. 2 Petr., I, 4.
3. Serm. XIII, *De Verbis Domini*, VI.

et descend jusqu'au centre de notre être qu'il enchaîne à sa vie ; c'est l'Esprit-Saint qui nous donne l'onction de sa personne et répand en nous, comme un fleuve fertile, la sainte charité. Et ainsi, conclut saint Thomas : « Par la grâce toute la Trinité habite en nous : *Per gratiam tota Trinitas inhabitat mentem*[1]. » Vous comprenez, chrétiens, pourquoi et dans quel sens l'Apôtre ose dire à ses fidèles : « Vous êtes le temple du Dieu vivant[2]. — Vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint[3]. — Il est saint, le temple de Dieu que vous êtes : *Templum Dei sanctum est quod estis vos*[4]. »

Oui, chrétiens, vous êtes des temples, et saint Augustin vous rappelle que « tout ce qui se fait dans les temples bâtis de main d'homme se fait plus complètement et plus parfaitement dans l'édifice spirituel que vous êtes ».

Pour construire un temple, les architectes dressent longtemps d'avance leur plan et

1. Summ. Theol., I p., q. 43, a. 5.
2. « Vos estis templum Dei vivi. » 2 Cor., VI, 16.
3. « Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti. » 1 Cor., VI, 16.
4. 1 Cor., III, 17

leur devis. Les lignes qu'ils ont tracées, les comptes qu'ils ont établis passent aux mains des conducteurs qui dirigent l'ouvrage et s'ingénient à faire des économies. Or, trois divins architectes ont dressé de toute éternité le plan du temple spirituel que nous sommes. Ils se sont mis eux-mêmes à l'œuvre et n'ont rien épargné pour que cette œuvre fût digne de leur perfection infinie. Le Père y a mis toute sa puissance, le Fils toute sa sagesse, l'Esprit-Saint tout son amour. Et, parce que les pierres d'un édifice doivent être taillées, polies et cimentées pour être unies ensemble, les coups qui devaient tailler et polir les pierres de notre temple spirituel ont été reçus par le Fils de Dieu dans sa chair adorable, nous n'en avons eu que le retentissement. Efficacité des meurtrissures et des plaies de la passion du Sauveur, ciment sacré de son sang, nous avons reçu tout cela, dit l'Église dans ses hymnes, et, sous l'action de ce divin travail, chaque partie de nous-même a pris sa place dans l'édifice sacré où Dieu doit habiter plus intimement que dans les temples construits de main d'homme :

Tunsionibus, pressuris
Expoliti lapides
Suis coaptantur locis
Per manus artificis [1].

Quand le temple est construit, on l'asperge d'eau bénite afin de le purifier des mystérieuses souillures que toute matière a contractées par la prévarication du roi de la nature. — Nous, chrétiens, nous recevons une aspersion plus noble et plus sainte. L'eau du baptême, pénétrée de la vertu rédemptrice du sang de Jésus-Christ, descend à travers les fibres de notre chair flétrie jusqu'à l'intime de notre âme et y efface le honteux stigmate du péché qui faisait de nous des enfants de colère et de damnation. Le Verbe anéanti, hysope divine d'où tombe la rosée empourprée qui sanctifie les âmes, accomplit en nous l'oracle du Psalmiste : « Vous m'aspergerez avec l'hysope et je serai purifié, vous me laverez et je serai plus blanc que la neige : *Asperges me hyssopo et mundabor, lavabis me et super nivem dealbabor* [2].

1. Hymne de la Dédicace.
2. Ps. L.

Si le temple doit, comme celui dans lequel nous sommes présentement, prendre une place illustre parmi les édifices religieux, on le consacre. L'évêque, auguste représentant du Christ, s'en fait ouvrir les portes : « Ouvrez ! ouvrez ! ouvrez ! dit-il. — Voici le signe de la croix. — Paix à cette demeure ! » Et pendant que le chœur chante sa triomphante entrée, du bout de son sceptre, il trace sur le sol les caractères avec lesquels sont écrits nos Livres saints. Partout il bénit, partout il fait des onctions : sur les portes, sur les murailles, sur les autels, — le temple est sanctifié. Et maintenant, lévites du Seigneur, illuminez, parez le temple ; couvrez l'autel de ses saints ornements : Dieu va venir.

Magnifique symbole ! vous devez vous y reconnaître, temples spirituels du Dieu vivant, car, vous aussi, vous avez été consacrés. La vertu du sacrement qui vous initiait à la vie chrétienne a ouvert les portes de votre âme ; et le Christ est entré pour prendre possession de vous ; car vous êtes bien à lui. Il vous a créés, il vous a demandés à son Père, il vous a payés de son sang. Puisque

vous marquez de votre chiffre les choses qui vous appartiennent, n'est-il pas juste qu'il imprime en vous la marque de sa propriété ? Elle y est, non pas, comme dans la consécration de nos temples de pierre, tracée sur une fragile poussière que le vent emporte, mais gravée dans le vif de votre substance et à jamais ineffaçable. Quoi que vous fassiez, quoi que vous deveniez, à ce caractère, vous serez éternellement reconnus comme la propriété du Christ et les temples spirituels du Dieu vivant. Sur ce caractère s'applique l'onction de l'Esprit-Saint qui vous consacre et vous sanctifie. L'Esprit-Saint, c'est la plénitude du Christ. De lui nous recevons des habitudes divines qui perfectionnent nos puissances et les inclinent à des actes surnaturels qu'elles ne sauraient produire d'elles-mêmes, et à l'onction de sa personne il ajoute l'illumination de ses dons. O prodige ! ô sublime honneur ! Chaque don de l'Esprit-Saint est comme un rayon de soleil qui doit éclairer le champ d'opérations de nos vertus, régler leur marche et leur progrès. Où nous aurions été à tâtons, nous avançons dans la lumière que projette

notre être régénéré. Les saints Pères ont bien dit : « Le baptême, dédicace des temples spirituels que nous sommes, est une fête de pureté, de sanctification et de lumière. » « Aussitôt que nous sommes consacrés par le baptême, dit saint Jean Chrysostome, notre âme, purifiée par l'Esprit, est plus éclatante que le soleil. Non seulement nous voyons dans la gloire de Dieu, mais nous en recevons un certain éclat. Comme l'argent lance les rayons qu'il reçoit, moins par la force de sa propre nature que par celle de la lumière qui s'y réfléchit, l'âme, purifiée et devenue plus brillante que l'argent le plus pur, reçoit et renvoie la gloire de l'Esprit divin [1]. »

Et nunc intelligite : Maintenant, chrétiens, comprenez jusqu'au bout la leçon qui vous est donnée. Si tout ce qui se fait dans les temples bâtis de main d'homme se complète dans vos temples spirituels, avec quel respect ne devez-vous pas vous y recueillir et y adorer la très sainte Majesté de Dieu? Avec quelle sollicitude ne devez-vous pas les tenir

1. VIIe homélie sur les Epîtres aux Corinthiens.

purs? Avec quel soin ne devez-vous pas les orner de toutes les vertus? Car, entendez-le bien, ce n'est pas assez que Dieu les honore de sa présence, comme il honore les temples de pierre, il veut encore les faire vivre de sa vie, les incorporer, par une union ineffable, à son Verbe incarné, à son Fils anéanti. Alors, ils pourront dire : « Ma vie, c'est le Christ », et l'on pourra les appeler en toute vérité des temples vivants.

O temples vivants! je vous admire et vous vénère plus que les plus magnifiques et les plus illustres basiliques. Si vous êtes restés tels que vous a faits le sacrement de votre consécration, sanctifiez-vous encore, embellissez-vous encore, et que le Christ, qui vous a dédiés et consacrés, vous enrichisse chaque jour de la surabondance de sa vie! Mais, hélas! vous n'êtes point à l'abri des accidents funestes qui renversent les œuvres de Dieu aussi bien que les œuvres des hommes. Je vous vois, comme les temples de pierre, battus par les orages, envahis par des puissances ennemies, souillés, profanés, exécrés, méconnaissables. Vous n'avez pas su résister aux

tempêtes des passions. Elles ont forcé vos portes saintes, éteint les lumières, tari la vie divine dont vous étiez inondés, et installé des idoles là où Dieu résidait. Ah ! pécheurs, faut-il pleurer sur vous sans espoir, comme sur ces grandes ruines que des fureurs barbares ont couchées pour jamais dans la poussière ? — Non, — le temple qui vient d'être consacré nous le défend, car il est plein de promesses dont doivent profiter les pécheurs aussi bien que les justes. Veuillez les écouter pendant quelques instants.

III

Dieu disait du temple de l'ancienne Loi : « Mes yeux sont ouverts sur celui qui adore en ce lieu et mes oreilles sont attentives à sa prière ; car j'ai choisi ce lieu et je l'ai sanctifié pour que mon nom, mes yeux, mon cœur, y soient chaque jour et à jamais[1]. » — Douces et

1. « Elegi et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus. » (2 Paralip., VII, 16.)

saintes promesses, qui s'appliquent aux temples de la Loi nouvelle bien mieux qu'au temple de Sion. Nous avons, nous, dans notre Saint des Saints, plus que des souvenirs sacrés de la puissance et de la bonté de Dieu ; nous jouissons de sa présence réelle, substantielle, personnelle. Le Dieu du tabernacle nous appelle, nous attend et ouvre son cœur pour répandre sur nous toutes ses grâces.

Sommes-nous malades et infirmes? Il est prêt à nous dire : « Mon fils, sois guéri ! » Avons-nous besoin d'être consolés ? Ce n'est pas un soulagement passager qu'il nous promet, mais un entier réconfort. « Venez, dit-il, venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids de votre peine, et je vous réconforterai. » Oh ! qu'il fait bon gémir à ses pieds ! L'âme qu'il console n'a plus besoin des stériles encouragements d'une affection humaine ; elle se relève et prend congé de lui fortifiée et soutenue par l'espérance des récompenses éternelles, promises en échange des douleurs qu'il aide à supporter.

Sentons-nous notre âme agitée par les préoccupations de ce monde et par les orages de

la tentation? Troublés et anxieux, voulons-nous nous rassurer auprès de notre Dieu sur la grande affaire de notre salut? Du fond de son tabernacle, il nous prodigue ses lumières et ses conseils. Il nous rappelle ce grave avertissement de l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » Il nous montre les plaies spirituelles qu'il faut guérir, les inclinations, les défauts et les vices qu'il faut corriger, le chemin que nous devons suivre, les occasions qu'il faut fuir, les difficultés dont il faut triompher. Il nous dit : « Courage, mon fils, le royaume des cieux souffre violence, il faut des efforts pour y arriver » ; il nous inspire de généreuses résolutions ; il nous promet sa grâce ; il prend en mains notre grande affaire, et, avant de nous séparer de lui, nous entendons au fond de notre âme, tout à l'heure inquiète et tourmentée, cette douce et consolante parole : « *Confide, fili, fides tua te salvum fecit* : Aie confiance, mon fils, ta foi t'a sauvé. »

Le tabernacle est, dans le temple, l'inépuisable trésor où Dieu présent nous invite à prendre toutes les grâces dont nous avons besoin,

le lit de justice et d'amour où nous pouvons aller présenter avec confiance toutes nos requêtes, pour nous et pour ceux que nous aimons. Le roi, l'ami n'est jamais absent, jamais il ne nous dira : « Je ne puis pas. » — Nous n'avons pas besoin de lui apporter des références en faveur de ceux à qui nous voulons l'intéresser. Parents, amis, justes, pécheurs, il connaît tout le monde, et si nous le prions bien, il est prêt à accorder à tout le monde les bienfaits et les grâces que nous implorons de sa bonté : le pain aux pauvres, la santé aux malades, la consolation aux affligés, l'assistance à tous les malheureux, la lumière aux ignorants et aux égarés, la force aux faibles, la paix aux âmes troublées, le pardon aux coupables, la vie de la grâce à tous.

La vie ! ô temple ! tu es plein pour nous de promesses de vie ! — Sous tes voûtes sacrées, nous entendons la parole évangélique qui nourrit notre foi, ravive nos espérances et enflamme notre charité. Dans ton sein nous recevons l'aspersion du sang divin qui nous purifie de la tache originelle et nous engendre à la vie chrétienne, les onctions qui nous consa-

crent et nous rendent dignes d'être les temples vivants de l'Esprit-Saint, les bénédictions qui donnent des pères à nos âmes, des générateurs au sacerdoce et qui sanctifient les unions d'où doivent naître les enfants de Dieu et de son Christ, le pardon qui doit réconcilier les pécheurs.

Entendez-vous, pécheurs, temples souillés, profanés, exécrés par l'iniquité? Le pardon depuis si longtemps demandé par ceux qui vous aiment, le pardon, reviviscence des grâces de votre consécration spirituelle, le pardon vous est promis dans nos temples. Venez y entendre les paroles de miséricorde qui toucheront vos cœurs, et recevoir, en échange de votre repentir, la grâce réparatrice qui vous permettra de ne plus rougir des leçons que vous donne la maison de Dieu.

Temples vivants, restaurés et réconciliés, vous pourrez vous ouvrir, comme ceux qui n'ont jamais été profanés, à la grâce des grâces, à l'entrée triomphante du Dieu de l'Eucharistie, à la communion du pain divin, nourriture des âmes, qui leur donne l'abondance, la surabondance, la plénitude de la

vie, et comble, au delà de toute mesure, les promesses de la maison de Dieu.

Ces promesses, mes Frères, nous sont faites par tous les temples de la chrétienté; mais il en est où elles sont garanties et renforcées par le plus doux, le plus aimable et le plus puissant des patronages. Il était juste que le Verbe incarné associât au culte qu'il reçoit de l'humanité chrétienne la Mère admirable qui fut le premier et le plus parfait de ses temples, la Vierge génératrice de la chair qu'il immola pour notre salut, la source immaculée du sang qui devait nous purifier, nous sanctifier, nous consacrer. Aussi, n'êtes-vous point étonnés de rencontrer partout des temples dédiés au Christ sous le vocable de Marie. Là toutes les promesses de grâce et de vie sont contresignées par l'amour de la plus aimée, de la plus tendre, de la plus miséricordieuse des mères. Mère du Christ, Marie commande au Cœur de son Fils; Mère des hommes, elle a pitié de toutes nos misères et n'attend qu'une prière pour nous en délivrer. La délivrance, voilà surtout ce qu'elle nous promet dans le temple qui vient d'être consacré.

O Mère, montrez-vous digne du nom que vous ont donné nos pères. Comme eux, nous vous demanderons d'être délivrés de nos langueurs, de nos maladies, de nos infirmités, de nos tristesses, de nos chagrins, de nos angoisses, des périls de la terre et de la mer, des orages de la tentation. Mais, surtout, délivrez-nous des péchés qui bravent la justice de Dieu et appellent sur notre malheureux pays les fléaux de sa colère. Délivrez-nous du funeste sommeil où s'est endormie notre foi. Délivrez-nous des passions qui rivent nos âmes aux biens et aux plaisirs de ce monde, jusqu'à l'oubli de nos éternelles destinées. Délivrez-nous de la peste d'incroyance et d'immoralité qui, sous l'influence d'une éducation sans Dieu, s'infiltre dans l'âme et dans le sang de nos jeunes générations. Délivrez-nous des sectaires impies qui ont juré de déchristianiser la France. Délivrez-nous des entraves dans lesquelles ils s'efforcent d'emprisonner la liberté chrétienne. Délivrez-nous des odieuses lois d'exception qu'ils font peser sur la portion choisie de la famille du Christ. Délivrez-nous de la puérile timidité et des vaines terreurs

qui nous empêchent de résister, comme il le faudrait, à leurs entreprises sacrilèges. Délivrez-nous de l'indifférence, de la mollesse, de la lâcheté, des coupables abstentions qui écartent de la vie publique notre nécessaire intervention de citoyens chrétiens, et laissent le champ libre aux mécréants, aux âmes vénales, aux aventuriers politiques et sociaux, aux accapareurs de pouvoir et d'argent. Délivrez-nous de nos maux présents. Délivrez-nous des sombres menaces de l'avenir. Faites que notre belle patrie, dont vous êtes la Reine et la Mère bien-aimée, redevienne la France très chrétienne, et puisse notre liberté triomphante placer bientôt son *ex-voto* dans ce temple béni et chanter à pleine voix : Honneur ! reconnaissance ! amour à Notre-Dame de la Délivrance !

UNE PREMIÈRE PIERRE

ALLOCUTION POUR LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE
DE LA CHAPELLE
DES DAMES DOMINICAINES DE SAINTE-ADRESSE

(16 juillet 1889)

UNE PREMIÈRE PIERRE

ALLOCUTION POUR LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE
DE LA CHAPELLE
DES DAMES DOMINICAINES DE SAINTE-ADRESSE

(16 juillet 1889)

Mes très chers Frères,

L'Eglise, qui a reçu de Dieu la mission et le pouvoir de distribuer ses grâces, aime à répandre partout ses bénédictions. Aujourd'hui, elle nous réunit pour bénir la première pierre d'un nouveau monastère dont vous voyez autour de vous les constructions commencées.

Pourquoi cette bénédiction ? Ne pourrait-on pas attendre que l'édifice fût achevé, afin d'en consacrer ensemble toutes les pierres au Seigneur ? Cette consécration viendra en son temps, et sera pour nous l'occasion d'une nouvelle fête. Mais les vrais chrétiens n'attendent

pas la fin de leurs œuvres pour les mettre sous la protection de Dieu ; ils veulent les commencer avec lui. La pierre que nous allons bénir est l'expression de cette pieuse intention, et en même temps le gage des grâces que nous demandons à Dieu pour ce monastère et pour celles qui doivent l'habiter.

En bénissant la première pierre de cette maison, nous demandons à Dieu qu'il veuille bien en purifier et en sanctifier tous les matériaux, comme tous les matériaux de l'édifice spirituel, dont nous sommes les pierres vivantes, ont été purifiés et sanctifiés en sa première pierre, qui est le Christ Jésus. Au sortir des mains du Créateur, la nature entière s'abandonnait, tranquille et pure, à la conduite des esprits bienheureux que Dieu avait préposés à la garde et au gouvernement de ses créatures. Mais elle a reçu le funeste contre-coup du péché qui fit déchoir son maître et son roi, et s'est ouverte, comme lui, aux influences des mauvais esprits. Ils ont tout envahi, et infectent le monde, dit l'Apôtre saint Paul. C'est pour conjurer leur malice, paralyser leur pouvoir, les chasser et

assurer le bienveillant empire des saints Anges, que l'Église bénit toute créature.

En bénissant, nous demandons à Dieu qu'il daigne se préparer dans cette maison une demeure digne de lui, car il doit habiter en ces lieux. Il n'y a pas de monastère sans une église, une chapelle, un sanctuaire où Dieu réside, où il reçoit les hommages et les amoureuses confidences des âmes qu'il a épousées, où il se plaît à répandre les grâces de lumières, de force, de générosité, de patience et de saint abandon, dont la vie religieuse a besoin pour tendre à la perfection et pour avancer chaque jour vers ce but sublime.

En bénissant, nous demandons à Dieu, pour cette maison destinée à l'éducation de l'enfance, non seulement la prospérité temporelle qui permette de satisfaire aux exigences d'une éducation sérieuse et distinguée, mais, selon les vœux et les prières de l'Église, la prospérité spirituelle qu'elle résume en ces trois choses : *Vera fides, timor Dei, fraterna dilectio,* la vraie foi, la crainte de Dieu, l'amour fraternel. Soyez bientôt entourées, mes chères Sœurs, d'un nombreux essaim de jeunes

âmes, qui n'épuiseront jamais, je le sais, votre zèle et votre dévouement, et qui toutes se distingueront un jour, dans la société, par la solide et brillante éducation qu'elles auront reçue de vous, et mieux encore, par la piété et les vertus dont vous leur aurez donné l'exemple.

Enfin, en bénissant, nous demandons à Dieu pour vous, chers ouvriers qui travaillez à la construction de ce monastère, que vous soyez préservés de tout accident fâcheux, et vaillants à votre tâche quotidienne, afin que nous puissions bientôt saluer et arroser ensemble le bouquet qui couronnera cet édifice. Jusqu'ici nous n'avons eu qu'à nous louer de votre ardeur à l'ouvrage, mais, songez-y bien, chers amis, la peine que vous vous donnez chaque jour est peine perdue, si vous n'en tirez pas d'autre profit que votre salaire. Pendant que vous édifiez, rappelez-vous, je vous prie, que vous êtes chrétiens, que tout chrétien est un édifice construit de main divine. Le Christ y a mis tout son sang et ses mérites, et Dieu veut bien y prendre l'hospitalité. Il réside en nous par la grâce; nous sommes la maison

de Dieu. Hélas! qu'est-elle devenue, cette pauvre maison du Bon Dieu? Dans quel état est-elle aujourd'hui? Abrite-t-elle encore son hôte divin? Ne s'est-elle pas écroulée en partie sous les coups du péché?

Croyez-moi, chers amis, cette démolition spirituelle est le plus grand des malheurs, car elle peut avoir pour nous, dans l'opprobre, la souffrance et les larmes de l'autre monde, des suites éternelles. Mais, pourtant, ce n'est pas un malheur irréparable. Vous savez remettre à neuf les bâtiments qui s'effondrent sous le poids des années ou dans quelque sinistre; Dieu est plus habile et plus fort que nous. Il peut, en un instant, faire d'une âme en ruine, triste masure déshonorée par le péché, un palais magnifique, digne de sa très sainte majesté. Non seulement il le peut, il le veut, et vous demande instamment de coopérer à cette merveilleuse transformation. Travaillez-y, d'abord, par la prière quotidienne et le respect des saints jours que Dieu s'est réservés. Si vous êtes fidèles à ces pratiques chrétiennes, vous sentirez bientôt le besoin d'achever votre restauration spirituelle par la

grâce des sacrements. Vous travaillerez mieux et plus utilement à la construction des édifices matériels quand la demeure de Dieu sera restaurée dans vos âmes; car les fatigues de vos labeurs vous mériteront, avec le juste salaire qui leur est dû, la récompense éternelle que Dieu réserve à ceux qui ont porté chrétiennement le poids du travail et de la souffrance.

Je ne finirai pas, mes bien chers Frères, sans envoyer un souvenir à un ami dont l'absence se fait aujourd'hui cruellement sentir à nos cœurs. Qu'il serait heureux, le vénérable Père Souaillard, de bénir lui-même la première pierre de ce monastère, dont il a préparé la fondation avec tant de sollicitude, de vous renouveler l'expression de son affectueux dévouement et de vous dire ses espérances! Dieu lui a refusé cette joie; mais vous la compenserez, mes chères Sœurs, par les prières de votre reconnaissance. Il reste ici-bas votre fondateur; il faut qu'il soit là-haut votre protecteur. Sa chère âme est au milieu de nous: je crois entendre sa voix se mêler à nos voix et dire : « Que Dieu sancti-

fie cette maison, que ses yeux et son cœur y soient fixés pour jamais : *Dominus sanctificet domum hanc, sintque oculi et cor ejus ibi cunctis diebus. Amen*[1]. »

1. Voyez discours sur l'*Autel* (t. II des *Discours et Panégyriques*, p. 55).

LES CLOCHES

DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION DU BOURDON

« LA SAVOYARDE »

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DU VŒU NATIONAL

AU SACRÉ-COEUR

(*Paris, le 20 novembre 1895*)

LES CLOCHES

DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION DU BOURDON
« LA SAVOYARDE »
PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DU VŒU NATIONAL
AU SACRÉ-CŒUR

(Paris, le 20 novembre 1895)

« *Viri, ad vos clamito et vox mea ad filios hominum. Audite me quoniam de rebus magnis locutura sum.* »
(Prov., VIII, 4.)

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

L'Église aime à répandre ses bénédictions sur tous les objets destinés à nos usages. Nos aliments, nos vêtements, nos demeures, nos chemins, les instruments de notre travail et

de notre industrie reçoivent, quand il nous plaît de le demander, une sorte de caractère sacré qui les met en harmonie avec les consécrations et les grâces dont l'âme humaine est à la fois le sujet et le sanctuaire. Mais ce que l'Église bénit, avec une particulière sollicitude et prédilection, ce sont les choses dont elle se sert pour le culte de Dieu. Tout doit être saint dans les saints rapports que l'humanité entretient avec le ciel, et comme nos âmes sont purifiées et consacrées par des lustrations et des onctions divines, afin qu'elles puissent s'approcher de Dieu sans être trop indignes de sa très haute et très pure majesté, les signes extérieurs destinés à nous avertir et à nous rassembler dans une communauté de pieuses pensées et de pieuses actions, doivent aussi être purifiés et consacrés par des lustrations et des onctions divines, afin que leur langage pénètre plus avant dans nos cœurs et nous rappelle plus efficacement les grands mystères de la vie chrétienne. Voilà pourquoi la cérémonie, à la fois auguste et touchante, qui nous réunit aujourd'hui autour d'un airain muet encore, mais dont la voix déliée par les

prières et les rites de notre sainte liturgie retentira bientôt au sommet de cette colline. Vous attendez qu'il parle, il parlera, mais je veux que vous puissiez comprendre sa parole. C'est pourquoi je vais vous dire ce que c'est que la cloche, et vous expliquer la bénédiction qu'elle reçoit, bénédiction que nos pères, dans leur naïf langage, ont appelé son baptême.

I

La cloche est une voix. Elle est au monument bâti de main d'homme, pour abriter, à la fois, le peuple chrétien et son Dieu, ce qu'est la parole au monument bâti de main divine, pour abriter le pur esprit dont les perfections reflètent la perfection infinie. Le corps humain est un sublime édifice préparé de longue main, pendant des milliers de siècles peut-être, par les révolutions qui ont agité la matière première et amené successivement tous les règnes de la création à leur entier établissement. Quand le monde fut prêt, Dieu s'inclina vers lui comme l'artiste vers la matière

dont il doit tirer un chef-d'œuvre. Il s'empara d'un obscur limon, le pétrit et façonna ce temple vivant où règne notre âme, notre corps.

Jetez sur lui un regard. Quelles parfaites proportions, quelle harmonie dans les lignes, quelle sagesse dans les distributions, quelle admirable unité dans la variété des fonctions! quelle solidité et quelle noblesse dans son attitude! Il est attaché au sol et ne le quitte pas, une sphère rigide enveloppe et règle ses mouvements si souples et si flexibles. Il peut se courber vers la terre et lui demander ses trésors, mais son attitude naturelle est de se tenir droit, et de tourner son sommet sublime vers le ciel. *Os sublime dedit cælumque tueri jussit.* Voilà le temple! chrétiens, et vous savez tous quel en est l'hôte illustre. C'est un esprit immortel fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Sans cet esprit le corps humain, si parfait, n'est plus qu'une solitude condamnée au déshonneur de la corruption. Mais comment savons-nous que l'hôte est dans sa demeure, l'esprit humain dans son temple? — Mille signes nous l'indiquent : le regard abreuvé de

lumière, tour à tour voilé, languissant, triste, sévère, brillant, joyeux, caressant, triomphant, les jeux variés de sa physionomie, les gestes, l'attitude... Autant de choses qui parlent et qui révèlent la présence de l'âme humaine dans le sanctuaire qu'elle peuple de pensées, de désirs, de passions. Cependant il manque quelque chose encore à un si bel édifice. Quoi donc? — Une voix. Tant que nous ne l'avons pas entendue, l'œuvre divine semble inachevée. C'est pourquoi notre cœur s'attriste à l'approche de ces enfants et de ces hommes disgraciés qui ne savent pas faire retentir leur âme dans le bruit harmonieux de la parole. Un muet est un temple vivant qui manque de sa dernière perfection.

Ainsi en est-il, mes Frères, des temples de pierre construits par la foi et le génie des peuples chrétiens pour recevoir dans leur pieuse enceinte Dieu et sa famille. Ils ne se sont pas montrés tout à coup à la surface de la terre; mais comme le corps humain, ils ont été préparés par de gigantesques révolutions. Les enfants de Dieu, entourés de persécuteurs, cachèrent d'abord leurs mystères dans

de profonds et obscurs souterrains. Quand le paganisme eut frappé mille coups et ouvert mille plaies dans le corps de l'Église de Jésus-Christ, quand la constance des martyrs eut triomphé de ces fureurs impies, quand leur sang, répandu comme un fleuve sur le sol inhospitalier de l'empire romain, eut produit un César chrétien, les temples germèrent. On les vit s'élever partout, dans la solitude et au centre des populeuses cités. L'art et la richesse vinrent au secours de la foi. Ceux qui avaient reçu du ciel le feu sacré dressèrent leurs plans, et l'on vit des rois, des princes, des évêques, des prêtres endosser le sarreau du manœuvre, rouler sa brouette, transporter la pierre et le ciment qui devaient entrer dans la construction des saints édifices. Les mains blanches et délicates des femmes se blessèrent au contact des durs matériaux qu'elles apportaient. Saintes blessures, baisées avec foi et respect par l'époux et les enfants à l'ombre du foyer domestique. Les grands et le clergé prodiguaient leurs sous d'or, le bourgeois ses deniers, le peuple ses oboles. Grâce à ces efforts généreux et à ces

offrandes multiples, le monde se couvrit de temples admirables.

Ces temples ne sont pas des masses inertes condamnées au silence en même temps qu'à l'immobilité. Ils parlent ! ils parlent comme le corps humain par leurs regards, fenêtres enflammées, rosaces éblouissantes, qui tamisent les rayons du soleil, et à travers lesquelles la lumière n'arrive à nos yeux que pour nous raconter la vie, les vertus, les bienfaits de Jésus-Christ et de ses saints. Ils parlent par la pureté de leurs lignes, la richesse de leurs dessins, la hardiesse de leurs formes. Ils parlent par leurs profondeurs, leurs ombres, leurs mystères, leur grâce, leur beauté ; ils parlent par les symboles dont ils sont remplis. Ils parlent et ils attestent qu'ils ont été faits par les deux plus grandes majestés qui se puissent voir et rencontrer ici-bas, la majesté de Dieu et la majesté du peuple chrétien.

Cependant, mes Frères, comme il a semblé à Dieu que la beauté et les mouvements du corps humain, temple de l'âme, ne révélaient pas suffisamment la présence de son hôte im-

mortel, de même il a semblé à l'homme que la beauté des églises et la perfection de leurs représentations et de leurs symboles ne révélaient pas suffisamment la présence des majestés qu'elles abritent ; et comme Dieu a donné une voix au corps humain, l'homme a donné une voix aux églises. — Quelle voix ? — Est-ce la voix du muezzin appelant au sommet des mosquées les enfants du prophète à la prière ? — Née d'un souffle trop faible, cette voix ne peut avertir que les passants et les plus proches voisins du temple ; les vents impétueux l'emportent bien loin de l'oreille humaine, les tempêtes l'étouffent et ses cris grêles se perdent au milieu de tous les bruits qui retentissent autour de nous. Est-ce la voix des trompettes sacrées qui convoquaient jadis le peuple juif aux solennités ? — Plus retentissante que la voix de l'homme, elle manque de cette ampleur et de cette majesté qui conviennent à nos temples. Et cependant il faut une voix à nos temples. Le génie chrétien l'a compris et il a inventé les cloches. Les cloches, je le répète, sont aux églises ce qu'est la voix au corps humain. La voix du

corps humain est la manifestation de l'hôte qui l'habite, l'âme immortelle; les cloches, voix de l'Eglise, sont la manifestation des hôtes qui l'habitent : Dieu et le peuple chrétien.

On peut, je le sais, les considérer au point de vue artistique et poétiser leurs accents. Ils seront pour celui qui s'en va le dernier adieu de son pays natal, la dernière clameur, la dernière plainte, le dernier murmure de tout ce qu'il a aimé. En les entendant, il croira entendre père, mère, frère. sœur, amis, la nature entière affligée de son départ. Tant de voix chéries dans une seule voix toucheront son cœur, et, se retournant encore une fois vers la terre et les toits qu'il abandonne, il répondra par les gémissements de sa poitrine aux gémissements qui s'échappent de son clocher. La voix des cloches sera pour celui qui revient un pressentiment des cœurs qui l'attendent. un salut lointain qu'ils adressent à sa bienvenue, un cri de joie qui lui fera répandre de douces larmes. La voix des cloches bercera l'âme mélancolique. et ses molles ondulations l'emporteront jusqu'à ces vagues

régions où l'on rêve l'infini. La voix des cloches, répandue dans l'espace, mêlera ses notes uniformes à tous les bruits de la nature, aux soupirs des vents, au bruissement du feuillage, au murmure des ruisseaux, au gazouillement des oiseaux, et soutiendra comme une pédale harmonieuse le concert universel par lequel tous les êtres chantent la gloire de leur Créateur. Que sais-je encore ? — L'imagination fait tout dire et tout exprimer à ces instruments si sonores, si puissants, si graves, si solennels et si doux dont l'art chrétien a enrichi nos églises. Mais trêve aux rêveries de l'imagination. Je vous dois des considérations plus sérieuses, plus pratiques et plus chrétiennes.

La voix des cloches, c'est la voix de Dieu. C'est la voix du peuple.

C'est la voix de Dieu rappelant aux prédicateurs que, crucifiés avec leur Maître, et comme suspendus entre le ciel et la terre, ils doivent prêcher sur les toits, d'une voix forte et puissante, ce qu'ils ont appris dans le silence de l'étude et le recueillement de la prière.

C'est la voix de Dieu. Et quand elles retentissent au matin de nos journées, elles nous avertissent que l'œil du Seigneur est ouvert sur notre vie, et que, pour lui plaire, il faut en sanctifier toutes les actions.

Au milieu du jour, elles nous rappellent que la prière doit alterner avec nos travaux, et que nous devons demander à Dieu son appui, pour soutenir les forces que nous devons dépenser encore dans les heures laborieuses qui nous restent à parcourir.

Au coucher du soleil, elles nous disent qu'il faut rendre grâce à Dieu du temps qu'il nous a accordé, de cette prolongation de notre vie qui nous a permis de travailler encore pour ceux qui nous sont chers, que le sommeil va venir, et qu'avant de nous jeter insoucieux dans les bras de cette demi-mort qui peut nous être funeste, nous devons nous jeter entre les bras de Dieu avec une conscience pure et un cœur confiant.

C'est la voix de Dieu qui distribue nos heures, c'est la voix de Dieu qui réclame les jours qui sont à lui. Vives, alertes, joyeuses, empressées, elles se livrent, les dimanches et

les fêtes, des combats harmonieux pour nous inviter au repos, pour nous dire et redire, en chacune de leurs modulations, que notre vie ne doit pas être tout entière dépensée en des sollicitudes vulgaires, que nous devons en consacrer une partie à Celui qui nous l'a donnée, quitter le foyer domestique pour le temple où nous attend, le cœur plein de pardons et les mains pleines de grâces, Celui qui renouvelle notre jeunesse en réparant nos forces épuisées par le travail quotidien.

C'est la voix de Dieu qui retentit quand s'ouvre le tabernacle et que la majesté voilée du Seigneur se montre aux fidèles assemblés. Les tintements respectueux de la cloche portent au loin la bonne nouvelle du plus aimable des mystères et racontent au monde qu'un Dieu est avec nous : *Emmanuel, nobiscum Deus.*

C'est la voix de Dieu nous rappelant les mystères de la vie chrétienne : le baptême qui nous a enfantés à une nouvelle vie, la grâce d'un première communion, les bénédictions descendues sur nos foyers domestiques.

C'est la voix de Dieu et aussi la voix du peuple. Voix du peuple qui invite les absents

à s'unir à ses hymnes et à ses cantiques; l'orgue, voix du dedans, accompagne les prières de l'assemblée chrétienne : la cloche, voix du dehors, porte jusqu'aux cieux ses louanges, et dit à tous ceux qui n'ont pu venir au temple : Voici le moment solennel : adorons le Seigneur : *Adoremus Dominum*.

C'est la voix du peuple saluant avec allégresse la naissance spirituelle d'un enfant, sa première communion, l'union des époux.

C'est la voix du peuple : son cri de détresse dans les tempêtes, invitant Dieu à la miséricorde et la terre à la prière.

C'est la voix du peuple : son cri d'alarme en présence des fléaux, incendies, inondations, invasions, son pressant appel à tous les dévouements de la charité et au patriotisme.

C'est la voix du peuple : voix pleine de tristesses et de larmes, râle de l'agonisant qui demande des prières pour vaincre l'ennemi dans la dernière lutte de la vie, gémissement de la famille qui veut un souvenir pour le cher mort qu'elle va confier à la terre.

Voix de Dieu, voix du peuple chrétien, les cloches nous adressent sans cesse cette parole

que l'Écriture met chaque jour dans la bouche de la Sagesse éternelle : *O viri, ad vos clamito et vox mea ad filios hominum. Audite me, quoniam de magnis rebus locutura sum.* O hommes, je crie vers vous : ma voix se fait entendre aux fils des hommes, écoutez-moi parce que j'ai à vous dire de grandes choses.

II

Puisque telle est la noble, religieuse et sainte fonction des cloches, vous devez comprendre, mes Frères, pourquoi on les bénit avec une solennité comparable à celle que l'on déploie dans la bénédiction des églises. C'est que les cloches sont la parole de nos monuments sacrés et la manifestation des deux vies qu'ils renferment dans leur enceinte. On les entoure donc avec respect, on répand sur elles l'eau bénite, comme pour les purifier des souillures que le feu n'a pu leur enlever, et leur signifier qu'elles sont devenues des choses sacrées et qu'elles ne peuvent plus être employées à des usages profanes.

On leur fait des onctions au dedans et au dehors avec l'huile des infirmes et le saint chrême, comme pour les fortifier et les engager à donner à tous le signal de l'effusion de la grâce qui se fait dans les âmes par les sacrements. On les noie dans des flots d'encens, comme pour les pénétrer de la bonne odeur de Jésus-Christ, leur commander de faire monter leur voix vers le ciel comme monte la fumée des parfums, et enseigner aux fidèles que le mérite de leurs louanges est moins dans le bruit de leurs voix que dans la sainteté de leurs mœurs et la pureté de leur vie.

On leur donne un nom de saint ou de sainte pour apprendre aux fidèles que c'est le cri d'un vivant qui retentit à leur oreille, le cri d'un héraut de Dieu et d'un ami du peuple.

Le pontife les fait sonner trois fois pour leur donner mission, au nom de Dieu qu'il représente ; les parrains et les marraines, trois fois pour leur donner mission au nom du peuple qu'ils représentent.

Enfin on les instruit, on leur fait leur éducation en chantant autour d'elles les psaumes qu'elles devront chanter elles-mêmes.

Psaumes de pénitence, d'anxieux appel, de pressante supplication : Seigneur, ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde [1]... Seigneur, sauvez-nous par la force de votre nom sacré [2]... Pitié, Seigneur, pitié pour nous, car notre âme se confie en vous [3]... Soyez bon et miséricordieux et bénissez-nous [4]... Seigneur, venez à notre aide, hâtez-vous de nous secourir [5]... Seigneur, inclinez vers nous votre oreille et exaucez-nous, car nous sommes pauvres, sans secours, opprimés par la tribulation [6].

Psaumes de louanges, qui déjà sont comme des sonneries dans la bouche des prêtres avant de passer par la voix des cloches : — Que mon âme loue le Seigneur. Je louerai Dieu toute ma vie, je chanterai sa gloire tant que j'existerai [7]. Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le sur les hauteurs. Anges, astres, soleil, lune, étoiles du firmament, louez le Seigneur. Cieux des cieux, eaux suspendues sur nos têtes, louez le Seigneur. Êtres, qui peu-

1. Ps. 50. — 2. Ps. 52. — 3. Ps. 56. — 4. Ps. 66. — 5. Ps. 69. — 6. Ps. 85. — 7. Ps. 145.

plez la terre, dragons et abîmes, feu, grêle, neige, glace, souffle des tempêtes, louez le Seigneur. Montagnes et collines, arbres chargés de fruits, cèdres immenses, louez le Seigneur. Bêtes et troupeaux, reptiles et oiseaux, louez le Seigneur. Rois de la terre, peuples, princes, juges du monde, louez le Seigneur. Jeunes gens et vierges, vieillards et enfants, louez le Seigneur ! louez le Seigneur[1] !

Psaumes d'impérieuse convocation : — Venez, fils de Dieu, apportez vos présents au Seigneur... Apportez-lui des victimes, apportez-lui gloire et honneur... Adorez le Seigneur dans son temple saint[2].

Psaumes de solennelle conjuration : — Les grandes eaux vous ont vu, ô Dieu, elles vous ont vu et elles ont tremblé, les abîmes se sont troublés devant vous[3].

Et avec ces psaumes de magnifiques oraisons qui rappellent aux cloches leur office, à Dieu ses promesses, et aux hommes leurs devoirs.

La bénédiction terminée, on revêt les clo-

1. Ps. 148. — 2. Ps. 28. — 3. Ps. 76.

ches d'une robe blanche, on les couvre de fleurs. Elles sont belles et parées comme des épouses, car elles n'appartiennent plus à la terre d'où on les a tirées, elles vont monter vers le ciel et demeurer suspendues entre Dieu et son peuple, dont elles viennent d'épouser les intérêts.

J'ai tout dit ; Monseigneur, il est temps : Etendez vos mains, parlez au nom de Dieu ; bénissez cette fille de la terre qui vous attend et qui deviendra bientôt, je l'espère, une joyeuse fille de l'air.

Et toi, Marguerite-Marie du Sacré-Cœur de Jésus, à travers les murs de cette basilique nationale dont tu seras la voix, écoute-moi. La catholique province, que tu dois représenter ici, a voulu que tu fusses grande et belle, afin de parler noblement, au nom du Dieu miséricordieux qui veut faire entendre du haut de cette colline les appels de son divin Cœur, au nom de la France pénitente et dévouée qui vient lui demander pardon, grâce et protection.

Immense bijou enrichi de dentelles, tout le monde admire la grandeur de tes proportions,

la correction de tes lignes, la pureté de ta forme, la grâce de tes contours. Il y a par le monde des géants sonores qui peuvent te surpasser par leur masse et leur ampleur, mais aucun n'égale ta beauté, ni les harmonieuses modulations de ta grande voix dans laquelle l'oreille attentive peut entendre tout un concert autour de ta note grave et normale.

Le peuple de Paris a salué ton arrivée par des applaudissements et des cris d'allégresse ; nous te recevons aujourd'hui avec une joyeuse reconnaissance des mains de ton illustre parrain et de ta glorieuse marraine ; l'un, premier pasteur d'une Église qu'il édifie par ses vertus et qu'il charme par les aimables qualités de son cœur ; l'autre, fille distinguée d'une noble et bienfaisante famille qui compte dans sa parenté les époux vierges que l'Église honore du culte des saints : Elzéar et Delphine, anciens dévots au Sacré-Cœur, dont l'aimable saint François de Sales écrivait : « Elzéar, comte de Provence, ayant esté longuement absent de sa dévote et chaste Delphine, elle luy envoya un homme exprès pour sçavoir de sa santé, et il lui fit réponse : Je me porte fort bien, ma

chère femme ; que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là que j'habite, et où me trouverez : ailleurs vous me chercherez pour néant. » — Tous deux, parrain et marraine, représentants des zélés promoteurs de la souscription savoisienne et du peuple généreux qui répondit à leur appel par des largesses inespérées.

Enfant de ces largesses, Marguerite-Marie, l'Église va te bénir et tu vas chanter. En attendant que les Anges t'emportent dans le palais aérien qu'on te prépare, qu'ils accompagnent aujourd'hui de leur vol et de leurs chants tes majestueux mouvements et tes harmonieux concerts.

Sonne pour le Roi des rois et pour son divin Cœur ; sonne pour la France qui veut se consacrer à lui.

Sonne pour le Roi des rois, et que ta voix puissante et magnifique comme la sienne appelle en son temple tous ceux qu'il veut pardonner et bénir.

Sonne pour le Roi des rois, et que ta voix brise les cèdres altiers, les esprits superbes.

qui refusent à leur Maître, à leur Sauveur, l'hommage d'une vie que Dieu leur a donnée et qu'il a rachetée au prix de son sang.

Sonne pour le Roi des rois, et que ta voix ébranle le désert, les âmes vides d'où la religion s'est enfuie, les cœurs désolés où la vertu est morte.

Sonne pour le Roi des rois, et que ta voix, en proclamant sa justice et sa miséricorde, hâte l'enfantement des humbles repentirs et des généreuses résolutions.

Sonne pour le Roi des rois, et que ta voix dissipe partout les ombres de l'erreur et du crime.

Sonne aussi pour la France. Rappelle-lui qu'elle est la fille choisie du Sacré-Cœur, qui attend sur la sainte colline la foule de ses pèlerins. Sois l'interprète de ses prières, de ses gémissements, de ses alarmes, de son deuil, de ses espérances, de ses joies, de ses triomphes, de ses actions de grâces, et dis-lui que le roi Jésus « veut donner la force à son peuple et le bénir dans la paix : *Dominus virtutem populo suo dabit ; Dominus benedicet populo suo in pace.* »

Sonne, sonne, sonne en honneur, pour tous les saints, les nobles personnages, les provinces, les villes de Savoie dont les images, les armes, les noms, sont moulés et gravés sur tes flancs.

Sonne, sonne, sonne en merci! En merci, pour l'éminent et bien-aimé prélat qui te bénit; en merci, pour le vénérable et cher mort qui a posé la première pierre de ce temple, et qui, du haut du ciel, sourit à son achèvement; en merci, pour ceux qui te patron nent; en merci, pour le peuple de Savoie dont tu es le magnifique cadeau; en merci, pour celui qui t'a faite si belle : roi des bourdons, proclame la gloire du roi des fondeurs.

Sonne en appel, sonne en honneur, sonne en merci! Sonne et redis, à travers les siècles, du haut de la sainte colline, à la ville, à la nation, au monde entier :

« Vivat Jesus! »

Vive Jésus!

LA CLOCHE DU MONASTÈRE

ALLOCUTION

POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CLOCHE

DES RELIGIEUSES DOMINICAINES DE SAINTE-ADRESSE

(22 *novembre 1896*)

LA CLOCHE DU MONASTÈRE

ALLOCUTIÒN
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CLOCHE
DES RELIGIEUSES DOMINICAINES DE SAINTE-ADRESSE

(22 novembre 1896)

« *Ad vos clamito, et vox mea ad filios hominum.* »
(Prov., VIII, 4.)
« C'est à vous que je parle, et ma voix va se faire entendre aux enfants des hommes. »

MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES FRÈRES,

L'airain, dont l'homme va chercher les éléments dans les profondeurs de la terre, reçoit de son fertile génie et de ses mains habiles mille formes qui l'adaptent aux besoins et aux

usages de notre vie profane et de notre vie religieuse. Ustensile vulgaire, ornement délicat et gracieux, svelte colonne, noble statue, médaille commémorative, foudre meurtrière, monnaie du peuple, signe et objet sacré : il devient tout cela et beaucoup d'autres choses encore.

Aujourd'hui, il se présente à nous sous la forme d'un instrument sonore, inventé par le génie chrétien pour donner une voix aux églises et appeler les enfants de Dieu à la prière et à la célébration des grands mystères de la vie chrétienne.

Ce n'est pas, mes bien chères Sœurs, que vous manquiez d'avertisseur pour vous convier aux exercices de la vie régulière et grouper autour de vous les enfants, chers objets de votre sollicitude et de vos tendres soins. Mais votre aimable et pieux aumônier a pensé que la voix grêle d'une clochette n'était plus digne d'annoncer les religieux mystères de votre vie claustrale, et qu'il était temps de donner à votre monastère une voix plus agréable et plus harmonieuse. Remerciez-le avec moi, et en même temps, remercions les généreux sous-

cripteurs qui l'ont aidé à réaliser un rêve depuis longtemps caressé.

La voilà donc, cette cloche tant désirée! Nous allons la baptiser, comme on baptise les enfants que l'Église admet dans son sein. On les baptise parce qu'ils doivent être les temples de Dieu ; on baptise la cloche parce qu'elle doit être la voix de Dieu. — Oui, la voix de Dieu : purifiée par l'aspersion de l'eau bénite, fortifiée et sanctifiée par les onctions sacrées de l'huile des infirmes et du saint chrême, il lui sera permis d'emprunter à l'Écriture ces paroles de la Sagesse éternelle : « Mes filles, c'est à vous que je parle, et ma voix va se faire entendre aux enfants des hommes : *Ad vos clamito, et vox mea ad filios hominum.* »

Écoutez donc ce qu'elle doit vous dire, dans l'intérieur de cette maison bénie, et ce qu'elle doit dire autour de vous.

Elle sonnera le matin, au milieu du jour et le soir, pour vous rappeler les grands mystères auxquels vous devez participer plus que tous les chrétiens. Au chrétien, l'*Angelus* de l'Église rappelle qu'un Dieu s'est fait homme

pour lui, et qu'il a racheté le genre humain par ses souffrances et sa Croix, afin de lui mériter la gloire de la résurrection ; à la religieuse, l'*Angelus* du monastère rappelle qu'elle est l'épouse du Verbe incarné et du Christ immolé, et que, morte au monde par les anéantissements de sa profession, elle doit mourir chaque jour pour le monde, par son union aux souffrances et à la Croix du Sauveur.

La cloche sonnera vos heures de recueillements, vos prières, vos offices, et sa douce voix vibrant au fond de vos âmes y réveillera le souvenir de votre haute mission dans l'Église. Ce n'est pas seulement pour votre compte personnel que vous devez élever votre âme vers Dieu, contempler ses perfections, faire appel, par la prière, à sa bonté et à sa miséricorde. Vous êtes, selon les intentions de l'Église, des *Orantes* investies de la sublime fonction d'unir la terre au ciel par l'adoration, l'action de grâces et les ardentes supplications de la misère humaine. On oublie de prier, on prie peu dans le monde ; vous devez prier beaucoup. On prie tièdement ; vous devez prier avec ferveur. On prie pour soi ; vous devez

prier pour tous : prier pour les vivants et pour les morts ; prier pour ceux qui vous aiment et pour ceux qui vous persécutent ; prier pour la persévérance des justes et pour la conversion des pécheurs ; prier pour les apôtres et pour les infidèles qu'ils évangélisent ; prier pour la sainte Église et pour votre pays ; prier pour écarter les foudres de la justice de Dieu et pour implorer le doux sourire de sa Providence.

Écoutez encore !... La cloche sonne pour vous rappeler que vous êtes, non seulement fonctionnaires et virtuoses, mais maîtresses dans l'art divin de la prière. Vous devez instruire les enfants confiées à vos soins, former leur caractère, épanouir et polir leur jeune nature, leur assurer les avantages d'une belle et bonne éducation, afin qu'elles puissent entrer dans le monde avec tout le prestige, tous les charmes d'esprit et de cœur que la modestie rend plus aimables dans une femme accomplie. Mais, sachez-le bien, votre œuvre serait inachevée et votre peine perdue, si vous n'appreniez à ces enfants à élever fréquemment leur cœur vers Dieu, à vivre en sa pré-

sence, à recourir à lui, comme d'instinct, pour obtenir, en temps opportun, la lumière, la force, les grâces, sans lesquelles toute vertu naturelle est fragile, tout talent dangereux, tout charme trompeur. La femme accomplie, ce sera la femme que vous aurez faite profondément chrétienne et sincèrement pieuse.

Et vous, mes chères petites, quand vous entendrez la clochette vous appeler aux exercices de la vie scolaire : à l'étude, à la classe, aux arts d'agrément, au travail des mains, à la réfection, aux délassements et aux jeux, allez-y courageusement et gaiement. Mais quand vous entendrez sonner la cloche du Monastère, souvenez-vous de l'invitation que Dieu vous adresse par la bouche du Psalmiste : « Enfants, louez le Seigneur, chantez son nom sacré : *Laudate, pueri, Dominum ; laudate nomen Domini.* » Souvenez-vous que c'est de la bouche des enfants que Dieu attend une louange parfaite : *Ex ore infantium perfecisti laudem.*

Chères Sœurs, chères enfants, à la prière ! à la prière ! vous dit la cloche. Je vous donne toute ma voix, donnez à Dieu tout votre cœur

Ma voix ne change pas, que votre ferveur soit toujours la même.

La cloche sonnera encore, mes chères Sœurs, pour clore vos exercices et vos travaux du jour, annoncer votre grand silence et vous convier au repos. C'est le moment solennel où l'âme religieuse se recueille, règle ses comptes avec Dieu, s'humilie devant lui, reçoit le baiser de sa miséricorde paternelle, et se jette entre ses bras pour y prendre son repos. Doucement bercée, elle murmure encore avec le Psalmiste ce pieux cantique de la confiance et du saint abandon : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » Elle va dormir en paix, mais son sommeil n'est pas celui de la créature lassée qui oublie tout ; c'est le sommeil de l'épouse qui a préparé l'oraison de son réveil ; le sommeil de l'épouse dont le cœur veille, tout prêt à répondre au son matinal qui l'appellera à la méditation des perfections de Dieu et à l'adoration des saints mystères : « *In matutinis meditabor in te.* »

Enfin, mes chères Sœurs, la cloche sonnera vos fêtes et vos deuils. — Laissez aux mondains, vous dira-t-elle, les joies profanes et les

plaisirs bruyants; réjouissez-vous dans le Seigneur : *Gaudete in Domino;* toujours, toujours : *Gaudete in Domino semper;* car la vie religieuse est une fête perpétuelle que le Christ remplit des souvenirs de sa sainte et glorieuse vie et qu'il honore des caresses de son amour. Même en ces tristes jours où la mort vient lever son tribut, la fête n'est pas interrompue. Jusqu'ici, mes chères Sœurs, la mort n'a pas encore franchi le seuil de votre demeure, mais vous êtes une famille, et comme dans toutes les familles, il faut vous attendre à sa visite et vous résigner aux suprêmes séparations. La cloche gémissante fera entendre alors ses lugubres tintements, moins cependant pour attrister vos cœurs que pour les consoler. Vous y entendrez comme un écho de la fête éternelle en ces paroles : « Bienheureux les morts qui s'endorment dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* ; — Viens, épouse du Christ, reçois la couronne que Dieu t'a préparée de toute éternité ! *Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.* »

O douce voix de Dieu, cloche bénie, tu ne

rencontreras dans ce monastère que des oreilles attentives et des cœurs dociles, mais plus loin, autour de cette maison sainte, voudra-t-on écouter, saura-t-on comprendre tes religieux accents?

Après avoir parlé aux épouses du Christ, tu dois parler aux enfants des hommes : « *Vox mea ad filios hominum.* » Je crois déjà entendre tes sons argentins se répandre dans ce charmant vallon de Sainte-Adresse, en fouiller les replis, ramper sur le penchant des coteaux, escalader les falaises et se mêler au bruit lointain des flots, au chant des oiseaux, au murmure des feuillages. Pieuse provocation des filles de Dieu qui invitent la nature entière à s'unir à leur prière : Terre et cieux, flots de la mer, champs fertiles, habitants de l'air et de l'onde, œuvres du Seigneur, bénissez-le avec nous : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.*

Mais vous, enfants des hommes, n'entendrez-vous pas aussi la cloche du monastère? Écoutez, je vous en prie, ses doux reproches et ses bienveillantes promesses. On prie dans la maison de Dieu ; mais combien de pauvres

gens, trop attentifs aux choses de ce monde, ont oublié depuis longtemps d'élever leur cœur vers Dieu ! Et cependant, qu'est-ce qu'une vie sans prière ? Hélas ! une vie sans soutien, sans consolation, sans honneur ; une vie semblable à celle de l'animal, qui n'ouvre la bouche en se levant que pour demander sa pâture et qui ne se couche que pour oublier sa fatigue dans un trivial sommeil. Puisse la cloche du monastère réveiller dans les âmes oublieuses le souvenir de l'impérieux devoir qu'elles ne savent plus accomplir.

On prie dans la maison de Dieu. O vous, qui priez si peu et si tièdement, saluez d'un élan de reconnaissance la voix de cette aimable cloche qui vient vous dire que les épouses du Christ consacrent une partie de leur vie à prier pour vous. Offrez à Dieu leurs religieuses compensations et allez avec confiance à vos affaires et à vos travaux. Si vos foyers sont préservés des austères visites de l'adversité et de la douleur, s'ils sont comblés de bénédictions que vous n'avez pas méritées, rendez grâce au monastère où la prière apaise la justice divine et ouvre les portes miséricor-

dieuses par où s'épanchent les dons de la Providence.

Et quand de lugubres tintements vous annonceront un deuil dans la maison sainte, habitants de Sainte-Adresse, sachez qu'un des anges de la prière ne s'est endormi dans la mort que pour aller au ciel prier encore pour vous.

Maintenant, fille ignorante et muette de la terre, nous allons procéder à ton éducation.

Écoute les prières divines qui doivent t'instruire; reçois les bénédictions et les onctions qui vont faire de toi une fille éloquente de l'air. Geneviève-Augustine-Marie-Dominique, deviens l'aimable, charmante, chère et sainte cloche du monastère. Après ton baptême, tu feras ton ascension. Dès que tu seras arrivée là-haut, je te demande, avant toute chose, une longue et triomphante volée de liesse et de merci pour le vénérable prêtre qui te bénit, pour ceux qui l'assistent, pour les gracieux jeunes gens qui te patronnent et te nomment, pour leurs honorables familles, amies de la première heure de ce monastère, pour tous ceux qui t'ont donné une voix et sont venus

fêter ton baptême, et aussi pour le pauvre vieux prêcheur qui vient d'interpréter tes futurs discours.

Après cela, sonne joyeusement, pieusement, courageusement, sans jamais te lasser. Sonne, pour rappeler aux âmes religieuses leur union et leur participation aux grands mystères de notre salut, pour les convier à la prière, aux offices, à la contemplation des perfections de Dieu et à l'adoration du mystère de nos autels, pour leur donner le signal du recueillement, du silence et du repos de l'âme en Dieu ; pour inviter les enfants à bénir le Seigneur, pour annoncer les fêtes et les deuils de cette maison sainte. Sonne, pour unir la prière du cloître aux concerts de la nature, pour avertir, consoler et édifier les habitants de ce vallon. Sonne, sonne : par tes volées et tes tintements, dis et redis sans cesse aux filles de Dieu et aux enfants des hommes qu'en tout temps, à toute heure, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur est digne de louange : « *Ab ortu solis usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* »

L'ORGUE

SYNTHÈSE ET SYMBOLE

(Louviers, 31 mai 1894, Octave du Saint-Sacrement)

L'ORGUE[1]

SYNTHÈSE ET SYMBOLE

Louviers, 31 mai 1894, Octave du Saint-Sacrement)

« *Cantate Domino canticum novum.* »

MES FRÈRES,

Le saint roi David, prophète et grand chantre d'Israël, aimait à contempler les cieux et les merveilles du monde. Il se levait la nuit, disait-il : *media nocte surgebam*; et de la terrasse de son palais, son âme rêveuse s'élançait vers le firmament, s'abreuvait de la lumière des astres, et semblait écouter le bruit

1. Voir premier discours sur l'*Orgue* (t. II des *Discours et Panégyriques*, p. 79).

mystérieux de leur course à travers l'espace. La terre le ravissait autant que les cieux, les admirables élancements de la mer faisaient palpiter son cœur, et, comme enivré de ses contemplations, il s'écriait : « *Cœli enarrant gloriam Dei :* Les cieux racontent la gloire de Dieu ; le firmament publie l'œuvre de ses mains. Le jour envoie au jour une divine parole, et la nuit apprend à la nuit qui va suivre une science cachée[1]. — Les montagnes, les vallées et les plaines, l'immensité des mers, les troupeaux des champs, les oiseaux du ciel, les habitants des eaux, et par-dessus tout l'homme, roi de l'univers. Quelles merveilles ! Seigneur, mon Dieu, que ton nom est donc admirable par toute la terre ! *Domine Dominus noster, quam admirabile nomen tuum in universa terra*[2] *!* » — Plein de pensées, ivre d'émotions, il appelait à lui son peuple et lui disait : « Chantez avec moi, chantez un cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum.* » Et alors, sous la conduite des précenteurs, les

1. Ps. 18.
2. Ps. 8.

prêtres et les lévites chantaient mieux que la terre et mieux que les cieux la gloire et les bienfaits de Jéhovah. Les psaltérions et les cïthares, les flûtes et les hautbois, les cymbales et les trompettes sacrées accompagnaient leurs chants, auxquels se mêlait la grande voix du peuple ravi.

Si le roi David était ici, mes Frères, s'il entendait le magnifique instrument dont vous avez enrichi cette église, il vous dirait comme à son peuple : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum.* » L'orgue, merveille du génie humain, vous rappelle les merveilles du génie divin. Ses voix sont autant de provocations saintes qui vous invitent à chanter de cœur et de bouche et à compléter par vos chants le cantique de la nature ; sa structure et ses fonctions sont une sublime image de l'orgue vivant, de l'orgue divin dont vous êtes les éléments bénis et sanctifiés. En deux mots, qui résument tout mon discours : l'orgue est une synthèse, l'orgue est un symbole. Prêtez votre attention au développement de ces deux pensées.

I

Le monde est un vaste concert plein de voix et d'harmonie. Tout parle en lui, tout chante : et son immense étendue et l'innombrable armée des êtres et des éléments qui le remplit, depuis les astres gigantesques jusqu'aux invisibles atomes, et les forces qui pénètrent et meuvent tout, et la simplicité des lois qui les régissent : loi de composition en vertu de laquelle les mêmes éléments entrent, selon des proportions invariables, dans la structure de tous les corps terrestres et célestes ; loi de gravitation qui règle les rapprochements, les distances et les mouvements ; loi de reproduction qui fait naître tous les vivants, quels qu'ils soient, d'un œuf et d'un acte générateur ; loi d'assimilation qui les conserve et les augmente ; loi des contrastes qui fait ressortir leur particulière beauté ; loi d'imitation qui les rapproche ; loi de pénétration qui établit entre les règnes de la nature une solidarité telle que les êtres inférieurs tirent leur

noblesse des êtres supérieurs et que les êtres supérieurs n'existent que par les inférieurs ; loi de pénétration, que saint Augustin appelle le poids de l'amour des êtres, qui les fait entrer l'un dans l'autre par de mutuels services, et conduit, par une progression admirable, de la variété à l'espèce, de l'espèce au genre, du genre à la famille, de la famille dans l'ordre, de l'ordre dans la classe, de la classe dans l'embranchement, de l'embranchement dans le règne, tous les nombres de la terre vers leur note d'appel, leur centre rythmique, l'homme en qui se fait la rencontre de la matière avec l'esprit.

Quelle musique, quelle harmonie, quel concert de nombres, de combinaisons, de formes, de mouvements, de vie ! Et de tout cet ensemble on entend sortir une infinité de voix qui éclatent, retentissent, grondent, rugissent, mugissent, brament, gémissent, soupirent, murmurent, bourdonnent, roucoulent, babillent, gazouillent, modulent : bruits triomphants et terribles, mélancoliques et joyeux, vagues et distincts, qui se croisent, s'enlacent, se mêlent, se fondent dans une immense

symphonie. C'est le grand orgue de la nature.

Nature! nature! Tu chanterais en vain si nous n'étions pas là pour t'entendre. Ton cantique s'arrêterait aux confins de l'univers, sans pouvoir arriver jusqu'au Dieu que tu ne connais pas, et tes sublimes harmonies seraient perdues pour sa gloire. Mais entre toi et le ciel des cieux où réside le Père de toutes choses, voici l'homme! Il contemple tes merveilles, il écoute tes voix, et les fait pénétrer par la porte des sens jusqu'à son âme, image et ressemblance de Dieu. Sa haute et puissante raison s'empare de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il réfléchit, il médite, il est ravi, et, s'élevant par la pensée jusqu'à la source éternelle de tout ordre, de toute harmonie, il fait vibrer les cordes du magnifique instrument qui moule sa parole et module ses accents, et il s'écrie : « Seigneur, tes œuvres sont admirables, et chaque jour je les connais mieux : *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis*[1]. Tu es admirable, ô Dieu, et au-dessus de toute louange : *Mirabilis Deus, et*

1. Ps. 138.

laudabilis nimis[1]. » Admirable ta puissance dans les nombres de la création, admirable ta sagesse dans leur magnifique ordonnance, admirables ta bonté et ton amour dans leurs incessantes communications et leur immense solidarité. « Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* » Unissez votre vieux cantique à l'hymne de mon âme et chantez avec moi, « chantez au Seigneur un cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum.* » Et toutes les merveilles de la nature s'imprègnent dans la raison de l'homme de la connaissance de leur auteur, et toutes les voix de la nature accompagnent sa voix sublime et se fondent en son cantique. Les frontières de l'univers sont franchies. Dieu reçoit de son œuvre la gloire qui lui est due parce que l'homme,

En donnant un langage à toute créature,
Prête pour adorer son âme à la nature.
Voilà le culte vrai, le culte universel :
L'univers est le temple et la terre est l'autel !

Mais quoi ! mes Frères, je vois l'humanité

1. Ps. 47.

religieuse déserter le grand temple, œuvre de Dieu, et se réunir pour adorer dans des édifices bâtis de main d'homme. Pourquoi cela? Les voix de la nature n'ont rien perdu de leur force provocatrice, et la parole de saint Paul est toujours vraie : « *Invisibilia Dei, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas*[1] : Depuis l'origine du monde, les invisibles perfections de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité se révèlent dans son œuvre. » Est-ce que l'homme veut fuir cette révélation? Non, mes Frères; mais un grand mystère s'est accompli. Dieu s'est trouvé trop loin de sa créature, il a eu pitié de ses efforts pour le chercher, et a voulu entendre de plus près le cantique de sa gloire. La puissance, la sagesse, la bonté qu'il avait dépensées dans son œuvre créatrice, il les a, en quelque sorte, épuisées dans un chef-d'œuvre vivant qui divinise le monde. Vous avez deviné le mystère du Verbe incarné.

Oui, nous le croyons. Dieu nous a donné

1. Rom., I, 20.

son Fils. Le Verbe s'est anéanti sous la fragile enveloppe de notre nature. « On l'a vu sur notre pauvre petite terre; il a vécu et conversé avec les hommes : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[1]. » Il venait, ce doux frère, nous faire participer à sa grandeur infinie en revêtant notre misère. Il venait, Maître adorable, abaisser sa science sans rivage au niveau de nos humbles esprits, et nous révéler les secrets du ciel. Il venait, type suprême de toute perfection, inviter notre nature déchue et amoindrie à l'imitation de ses vertus. Il venait, sainte victime, s'offrir aux coups de la justice divine, pour obtenir le pardon de nos fautes et déchirer dans sa chair immolée le décret vengeur qui nous condamnait à la mort éternelle. Il venait, miséricordieux Sauveur, nous inonder de son sang, purifier nos âmes pécheresses, nous faire vivre de sa grâce et couronner ses largesses par l'effusion de son Esprit-Saint. Il a fait tout cela, nous le croyons.

Mais, me direz-vous, tout est fini; le ciel a

1. Baruch, III, 38.

rappelé depuis longtemps Celui qu'il nous avait donné. Il n'a fait que passer sur cette terre. Trente-trois ans, à peine la vie d'un homme! Qu'est-ce que cela? Une goutte imperceptible dans le vaste océan des âges. — Non pas, chrétiens, non pas : le Verbe incarné, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, a voulu être, jusqu'à la consommation des temps, le Dieu avec nous : *Emmanuel*. Anéanti par son Incarnation, il s'est anéanti davantage en son Eucharistie, qui, depuis huit jours, comme nous le disons dans nos hymnes, est le thème spécial de nos louanges : *Laudis thema specialis, panis vivus et vitalis*. Sous les fragiles espèces du pain, il se dérobe à nos sens, et nous cache sa gloire, mais la foi nous dit qu'il est là, tout entier : corps, sang, âme et divinité; le même qui est né d'une Vierge immaculée, le même que ses bienheureux disciples ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains, le même qui est mort pour nous, le même qui siège à la droite de son Père dans la splendeur des cieux; le même, absolument le même, hier, aujourd'hui et jusqu'à la fin des siècles : *heri, hodie et in sæcula*.

Enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, heureux de voir la gloire de Dieu descendre sur le propitiatoire et de prêter l'oreille à ses oracles, vous vous écriiez fièrement : « *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster*[1] : Il n'y a pas de nations aussi grandes que la nôtre, pas de nations dont le Dieu s'approche comme le nôtre de ceux qui l'adorent. » Taisez-vous, maintenant, taisez-vous. Le propitiatoire est enseveli sous les éternelles ruines de l'ancien temple, le propitiatoire a fait place à l'autel catholique où le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, fait ses délices de demeurer au milieu des enfants des hommes.

Emmanuel ! Dieu est avec nous. Vous comprenez, mes Frères, qu'il lui faut un lieu sacré qui conserve et protège la fragile enveloppe dont il s'est revêtu, et devienne le centre de nos adorations. Ce lieu, c'est le temple de pierre que l'humanité chrétienne a construit dans le grand temple et dont elle a fait le rendez-vous de son culte public,

1. Deut., IV, 7.

l'église. Là, l'homme se sent plus près de Dieu, ses relations avec lui sont plus profondes et plus intimes. Toutefois, il n'y oublie pas les merveilles, les beautés et les magnificences du grand temple de la nature. Que dis-je? Il les convoque autour du Dieu anéanti qui l'honore de sa réelle présence : l'or, l'argent, les métaux, les pierres précieuses, la lumière, le feu, les parfums, les fleurs, les matières délicates dont les fils s'enlacent en se mêlant en de riches tissus. Il dresse vers le ciel des colonnes vigoureuses et pressées comme les arbres des forêts, d'où jaillissent des ramures dont les enlacements couvrent Dieu et son peuple d'une ombre protectrice. Il fait sortir de la pierre, du marbre, du fer et des plus riches métaux, les feuillages, les fleurs et mille figures qui rappellent tous les règnes de la création. Il peint sur les voûtes les astres du firmament, sur les murs et sur les vitraux des sites et des scènes où l'on reconnaît les aspects de la nature et les vies qui s'y meuvent. Ingénieuses réductions du grand temple, auxquelles il ne manque que les voix dont nous entendions tout à l'heure l'immense concert.

Soyez tranquilles, elles vont venir. L'homme les appelle : « Venez, dit-il, venez adorer avec moi : *Venite, adoremus.* » Venez, voix des cieux, venez, voix de la terre. Venez voix des orages, des vents et des brises, voix de la mer et des eaux, voix des montagnes, des vallées et des plaines, voix des grands arbres et des buissons, voix terribles, voix éclatantes, voix sombrées, voix joyeuses, voix mélancoliques, sourds murmures de la nature inanimée et mélodieux cantiques des vivants ! Venez toutes, voix du monde, venez vous marier dans un vaste instrument qui va devenir votre univers, où le génie humain va préciser et enrichir vos timbres, régler vos accents et les soumettre aux lois savantes du nombre, du rythme, de l'harmonie qu'il a calquées sur les admirables lois de la nature. Venez et soyez l'orgue, grande voix des temples de l'Emmanuel, sublime synthèse de la musique du monde.

Et l'orgue entre dans l'église. Assis entre le ciel et la terre, il laisse échapper de son vaste sein un cantique nouveau qui anime le nouveau temple du Dieu de la nouvelle alliance.

Ses voix entrent plus profondément que les voix de la terre dans l'âme humaine. Elles apaisent ses agitations, elles bercent ses pensées, elles caressent doucement la fibre religieuse, elles l'excitent et préparent les manifestations solennelles et enthousiastes de la foi et de l'amour. Et alors, provoqué plus harmonieusement et plus puissamment par ces voix de l'Eglise que par les voix du grand temple, l'homme tressaille, l'homme laisse déborder son cœur, l'homme chante.

N'avez-vous pas entendu, dans quelqu'une de nos grandes églises, des milliers d'adorateurs chanter la gloire de Dieu, soutenus et excités en même temps par les sons harmonieux de l'instrument sublime où les voix de la nature se sont donné rendez-vous? Je les ai entendus, moi, et je ne connais rien de plus grandiose, rien de plus saisissant que ces cris religieux de tout un peuple mêlés aux accents de l'orgue : « *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur :* Nous te louons, Seigneur, nous confessons ta puissance et ta gloire; toi, Père d'éternelle majesté, toi, Christ glorieux, vénérable et unique Fils du Père, toi, Esprit-Saint,

envoyé par le Fils pour consoler la terre. Nouvelle Sion, loue ton Sauveur, ton chef et ton pasteur caché sous les voiles eucharistiques. Ose tout ce que tu peux, car il est au-dessus de toute louange, jamais tu ne le béniras assez. »

Quels chants, mon Dieu ! Quel admirable concert ! C'est la nature entière, la nature synthétisée et sublimée par le génie humain, la nature transfigurée et transportée dans une sphère supérieure par l'objet surnaturel de son culte, c'est la nature entière qui chante un cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum.*

II

J'ai dit, mes Frères, que l'orgue est un symbole. Le symbole est l'image, la représentation d'une chose plus grande et plus noble que lui-même. Le divin Sauveur, dans son enseignement, s'est servi maintes fois des symboles pour nous faire connaître ce qu'il appelait le royaume des cieux. Je ne fais que

suivre sa méthode en vous disant que l'orgue est le symbole d'un instrument vivant qui, sous la touche de l'artiste divin qui l'a construit, fait entendre un cantique véritablement nouveau qui ne sera surpassé que par la musique des cieux. Entendez bien ce mystère, mes Frères. Nous qui avons l'honneur d'appartenir au Christ par le saint baptême, nous sommes tous, grands et petits, les parties chantantes d'un orgue immense dont les sons retentissent d'un bout du monde à l'autre, la sainte Église de Dieu.

Regardez le magnifique instrument dont vous fêtez aujourd'hui l'inauguration. Sa structure et ses fonctions vous révèlent l'intelligence et les patients labeurs de ceux qui l'ont construit, et qui, par des perfectionnements successifs, lui ont assuré, sur tous les autres instruments, une incontestable supériorité. Admirez-les, remerciez-les; mais admirez et remerciez davantage l'ouvrier divin dans la construction de l'orgue vivant et sacré dont les chants ont fait taire la voix du peuple élu, auquel le Dieu de l'ancienne alliance demandait sa gloire. Le Verbe incarné qui fait en

lui, dit l'Apôtre, de toutes choses une seule chose : *qui fecit utraque unum*[1]; le Verbe incarné qui a donné, dans sa personne, une physionomie vraiment divine à l'œuvre de son Père; le Verbe incarné en qui le monde connaît Dieu comme Dieu se connaît lui-même, aime Dieu comme Dieu s'aime lui-même, bénit Dieu comme Dieu se bénit lui-même; le Verbe incarné qui, dans ses hommages, égale la religion du temps à celle de l'éternité; le Verbe incarné a voulu faire participer l'humanité régénérée aux grands offices de son humanité sainte. Il en a fait son *organum*, son orgue, instrument d'adoration, de louanges et d'action de grâces, en un corps mystique dont il est la tête et le souverain moteur. Ce corps, c'est son Eglise, chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinies.

Artistes humains, que de calculs, que d'expériences, que de laborieux efforts vous avez dépensés dans la construction et le perfectionnement de l'instrument sacré qui fait

1. Ephes., II, 14.

participer les lois et les voix de la nature aux pompes de notre culte! Mais l'Artiste divin, le Christ, a fait mieux que vous. Il a tant aimé le chef-d'œuvre que sa sagesse avait conçu, qu'il a sacrifié sa vie pour lui donner toute sa perfection. Aussi, quelle admirable structure, quelle magnifique ordonnance et quels prodigieux effets!

C'est, dit l'Apôtre saint Paul, un édifice où tout se tient fortement, dont toutes les pièces se joignent, se supportent et s'appuient, où l'on rencontre partout l'union des services et l'opération mesurée de toutes et chacune des parties. *Christus ex quo totum corpus compactum et connexum, per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri*[1]. Le sang du Christ, imprégné de vérité et d'amour, en fait la force et l'unité. Toutefois, cette unité n'est point contenue dans un espace qui ne puisse s'élargir. L'instrument du Christ est vivant et plein de généreuses ambitions; il peut s'accroître par des

1. Ephes., IV, 16.

annexions successives et s'étendre sur toute la surface du monde.

Dans cette unité extensive et rayonnante, chaque voix chantante a sa place marquée, et tous les jeux y sont agencés et ordonnés avec un art infini. Un même souffle les anime et les fait chanter; et ce souffle n'est point emprunté à la nature, comme celui qui anime et fait chanter l'orgue de nos temples; il part du cœur de Celui dont l'Église est la création. C'est son Esprit, s'écoulant par sept canaux mystérieux qui répandent partout la lumière et la grâce. L'Artiste divin lui-même les ouvre par son toucher et distribue en chaque jeu les notes du cantique nouveau qu'il veut faire entendre à la gloire de son Père. Renversement divin, ce n'est plus l'instrument qui modifie et détermine le souffle, mais le souffle lui-même qui modifie l'instrument et le détermine aux chants qu'il en veut obtenir. O Christ, architecte et virtuose, tout vient de de vous dans l'Église, cet orgue vivant que vous avez associé aux offices de votre humanité sainte, tout : la structure, l'ordonnance, le souffle et le chant!

Et quels chants, grand Dieu! Écoutez-les, mes Frères, écoutez-les, ces chants sacrés, qui éclatent dans l'âme chrétienne sous les souffles d'intelligence, de science, de sagesse, de conseil, de piété, de force et de sainte crainte, répandus par l'Esprit-Saint dans tous les jeux de l'orgue divin. C'est la foi qui enlève la raison jusqu'aux régions supérieures où Dieu fait entendre sa voix et révèle ses secrets; la foi qui prépare l'intelligence humaine par l'adoration des mystères aux visions de l'éternité, la foi qui fait entendre partout la même confession, le même *Credo*. C'est l'espérance qui, dans une divine lumière de science, voit la vanité des choses de ce monde, les méprise, aspire aux biens éternels et s'écrie : « En haut les cœurs! *Sursum corda!* » C'est la charité qui vole, à tire d'aile, vers le souverain Bien, ne veut vivre que de lui et pour lui; la charité qui s'empare de tout le bien qui est en nous pour le donner à Dieu; la charité qui enracine Dieu dans l'âme et l'âme en Dieu; la charité qui s'épanouit et se répand en compassion, en bienfaisance, en dévouement sur toutes les misères humaines; la

charité qui s'essaie à son éternel cantique : Amour! amour! amour! C'est la prudence, centre providentiel et régulateur du mouvement de toutes les vertus vers leur fin; la prudence appelant au secours de son action modératrice et directrice la mémoire, l'intelligence, la souplesse, la prévoyance, la circonspection, la vigilance, toutes pénétrées des conseils de l'Esprit-Saint; la prudence, féconde elle-même en bon conseils, en hautes et sages déterminations. C'est la justice toujours prête à accomplir tous les devoirs et à satisfaire tous les droits, la justice inspirée par la piété d'en haut; la justice emmenant à sa suite la religion avec son cortège de prières et d'actes sacrés, la dévotion, le respect, l'obéissance, la reconnaissance, la sincérité, l'affabilité, la libéralité. C'est la force qui contient les emportements et prévient les affaissements de la nature, la force qu'une vertu divine pousse aux actes héroïques et aux sublimes sacrifices, la force qui fait chanter autour d'elle la magnanimité, la magnificence, la patience et la persévérance. C'est la tempérance tout imprégnée d'une crainte

divine; la tempérance modératrice des convoitises et des délectations, la tempérance faite de pudeur et d'honnêteté, la tempérance qui règle les modulations de maintes vertus austères et charmantes : l'abstinence, la sobriété, la chasteté, la continence, la clémence, la mansuétude et la modestie.

Voilà, chrétiens, le cantique universel de l'orgue divin, la sainte Eglise de Dieu : tantôt clair, distinct, héroïque, tantôt sourd, vague, timide, comme la voix de ces jeux de fond et de mutation qui, dans l'orgue humain, soutiennent les modulations franches, et donnent aux sons qu'elles accompagnent plus de relief et d'expression. Si le rôle de vos petites vertus est un rôle effacé dans l'Église, il n'est pas inutile, croyez-le bien. Il accompagne et fait ressortir les chants sublimes des grands jeux dont les accents surhumains publient la gloire de Dieu mieux que ne l'ont jamais publiée les harmonies de la terre et des cieux.

Je vous entends, voix retentissante des Apôtres qui appelez l'univers entier au banquet de la vérité divine : voix des docteurs qui ornez des strophes de vos profonds et lumi-

neux enseignements le thème sacré de la révélation ; voix des martyrs dont le sang coule dans les combats de la foi et dit à Dieu, par chacune de ses gouttes généreuses : Je crois, j'espère et j'aime : voix des confesseurs dont la vie harmonieuse répond en chacun de ses actes par une note de perfection à tous les préceptes de Dieu et à tous les conseils du Sauveur. Je vous entends, doux et pur cantique des vierges que personne ne peut redire après vous, larmes, soupirs, gémissements, plaintives élégies des pénitents, violents transports des contemplatifs, cris de l'extase et des ravissements, oracles, prophéties, acclamations enthousiastes que provoquent les prodiges ; je vous entends, admirables concerts de la sainteté, et je reconnais en vous le cantique nouveau auquel le Psalmiste invitait l'humanité nouvelle, l'Église, instrument prédestiné de l'Artiste divin, le Verbe incarné, le Christ rédempteur : *Cantate Domino canticum novum.*

Orgue vivant, orgue divin, sainte Église du Christ, tu chantes les éternelles et infinies perfections de Dieu plus noblement, plus glo-

rieusement que toutes les voix de la nature. Que dis-je? tu résumes, tu condenses, tu vivifies, tu transfigures, tu divinises en tes accents l'universel cantique du monde. Car c'est un artiste divin qui a fait passer son sang et toute sa vie dans ta magnifique structure; c'est un artiste divin qui ouvre chacun de tes jeux et abaisse chacune de tes touches; c'est un artiste divin qui t'anime de son souffle; c'est un artiste divin qui te fait chanter et qui chante avec toi; c'est un artiste divin qui égale ton religieux cantique à l'infinie majesté de Celui dont tu publies la gloire

Ah! chrétiens, êtes-vous restés dignes du douloureux travail, êtes-vous tous dociles au souffle et au toucher de ce divin artiste? Membres de son Église et parties chantantes de son orgue sacré, ne déshonorez-vous pas ce glorieux instrument par des silences impies ou des discordances honteuses? Prenez garde! Dans les instruments humains le temps et les forces extérieures peuvent altérer et fausser les jeux; dans l'instrument divin les jeux s'altèrent et se faussent eux-mêmes par de volontaires prévarications. Le Maître aurait le

droit de les briser, de les arracher et de les détruire. Mais je connais son cœur et j'ose faire appel pour vous à sa miséricordieuse bonté. Non, Maître adoré, ne brisez rien, n'arrachez rien, ne détruisez rien. Réparez les jeux qui s'altèrent et se faussent. Rendez toutes les voix de votre sublime instrument dociles et concordantes. Faites chanter votre Église d'une voix si forte et si éclatante qu'elle étouffe tous les bruits d'enfer qui, dans le monde démoralisé, insultent à la très sainte majesté de Dieu. Renforcez chaque jour le cantique nouveau de l'humanité nouvelle, et vienne bientôt le temps où il sera vrai de dire : O Dieu, dans tout l'univers, l'orgue divin, la sainte Église, publie votre gloire : *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.*

LA CHAIRE

DISCOURS POUR L'INAUGURATION
DE LA CHAIRE DE SAINTE-ADRESSE
PRÈS LE HAVRE

(*31 Janvier 1895*)

LA CHAIRE

DISCOURS POUR L'INAUGURATION
DE LA CHAIRE DE SAINTE-ADRESSE
PRÈS LE HAVRE

(31 janvier 1895)

Hic est Filius meus dilectus,
ipsum audite.
(Luc., IX, 35.)

MONSEIGNEUR [1],
MES FRÈRES,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant pris à part trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean son frère, les conduisit sur une montagne élevée et fut transfiguré devant eux.

1. Mgr Sourrieu, archevêque de Rouen.

Son visage devint éclatant comme le soleil, son vêtement blanc comme la neige; et pendant qu'ils contemplaient sa gloire et demandaient à être fixés dans leur ravissement, une nuée lumineuse les enveloppa, et du sein de la nuée une voix fit entendre ces paroles : « Voici mon Fils bien aimé en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.* » Pourquoi, mes Frères, la voix ne dit-elle pas : « Mortels, qui avez le bonheur d'assister au mystère de gloire dans lequel Dieu vous montre son Fils, regardez-le, admirez-le, soyez ravis »? Pourquoi invite-t-elle uniquement les Apôtres à écouter celui qui se tait, car Jésus se tait dans le mystère de la Transfiguration? Pourquoi? Eh! parce que c'est plutôt à nous qu'aux Apôtres que la voix du ciel s'adresse; parce que les manifestations du Sauveur ne devaient avoir qu'un temps; parce que le corps glorieux qui apparaissait sur le Thabor devait disparaître un jour dans les profondeurs des cieux et dans les profondeurs du mystère eucharistique; parce qu'il ne devait plus rester

au monde d'autre moyen de connaître Jésus-Christ que sa parole.

Or, mes Frères, la parole de Jésus-Christ, principe de notre connaissance surnaturelle et de notre foi, se fait entendre aujourd'hui dans la chaire chrétienne. — « Le temple de Dieu, dit Bossuet, a deux places augustes et vénérables : l'autel et la chaire; là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là, les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple, ici, ils parlent au peuple de la part de Dieu; là, Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps et se fait reconnaître ici dans la vérité de sa doctrine[1]. » S'il vous paraît qu'il y ait plus de réalité divine à l'autel que dans la chaire, sachez bien que l'autel est dans la dépendance de la chaire, car personne ne saurait qu'il y a un Dieu à l'autel, et que le prêtre peut aller lui parler, si la chaire ne vous l'apprenait.

La chaire chrétienne est donc un lieu saint, le trône de la sagesse et de la vérité divine :

1. Bossuet, *Sermon sur la parole de Dieu.*

voilà, mes Frères, la pensée que je veux soumettre quelques instants à vos méditations. Nous en déduirons les dispositions avec lesquelles se doit donner et recevoir l'enseignement de la chaire chrétienne.

I

Jésus, Fils de Dieu, est la parole éternelle de son Père. Dieu la prononce dans les profondeurs de son essence, cette parole, et par cet acte transcendant qu'aucune nature ne peut imiter et encore moins égaler, il s'exprime parfaitement lui-même et exprime tout ce qui est en lui.

Son Verbe est sa raison vivante, l'image parfaite de son être, son œuvre immanente, éternelle, la splendeur de sa substance, la définition subsistante et personnelle du Père qui l'engendre.

Ce Verbe, parole intime de Dieu, est aussi la parole rayonnante par laquelle tout a été fait et rien n'a été fait sans elle : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil*[1].

1. Joan., I, 3.

Car tout ce qui est fait doit être conçu. L'artiste ne produit que ce qu'il a vu dans les profondeurs de son esprit. Il lui faut une idée, un type, qu'il cherche, qu'il saisit, qu'il contemple, qu'il caresse, qu'il fixe dans son œuvre. « Ainsi Dieu, dit saint Thomas, non pas qu'il soit obligé de chercher, mais il ne fait rien que par un concept de son intelligence : *Deus nihil facit nisi per conceptum sui intellectus*[1]. » Or, ce concept de Dieu, c'est sa sagesse éternelle, son Verbe, son Fils. Il est donc impossible que Dieu fasse quelque chose autrement que par son Fils. Avant de produire, il faut qu'il passe par lui, car le Verbe est la raison vivante et éternelle de toutes choses. Dieu le regarde donc et il prononce son *Fiat*. Voilà pourquoi il est dit que tout a été fait par le Verbe.

Oui, tout a été fait par le Verbe. Mais dans ce monde qu'il a créé, que fait-il? Il parle en répandant à grands flots la lumière; car c'est lui qui répand partout la vie, et la vie est la lumière de l'homme : *Et vita erat lux homi-*

1. *Exposit in Joan.*, I, 3.

num[1]. Toutes les beautés de la nature et, entre toutes ces beautés, la vie, ce qu'il y a de plus beau, tout nous illumine, car tout nous parle de Dieu. Les cieux nous racontent sa gloire. Le firmament se montre à nous comme l'œuvre de ses mains. Le soleil et les astres, les mers et les montagnes, les vallées et les plaines, la verdure, les fleurs et les fruits, les animaux de l'air et de l'onde, des forêts et des champs, tout nous dit : Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, c'est lui qui nous a faits; venez, adorons-le et chantons ensemble : « O Verbe divin, que ton nom est donc admirable par toute la terre : *Quam admirabile nomen tuum in universa terra!* » Mais la plus éclatante lumière, c'est notre nature et notre vie à nous : ce corps dont la magnifique architecture révèle un artiste divin; cette âme qui porte l'empreinte de la face lumineuse de Dieu, ces nobles facultés qui sont un reflet des perfections de Celui qui est, dans les cieux, la splendeur du Père, les principes éternels qui éclairent notre rai-

1. Joan., I, 4.

son et notre conscience, et, dans notre vie naturelle, la vie surnaturelle, la vie divine elle-même, originairement communiquée à l'humanité par le souffle de Dieu : voilà la lumière : *Et vita erat lux hominum.*

O Verbe tout-puissant, parole bienfaisante et salutaire! Le monde est né de vos explosions, alors que retentissait sur le chaos noyé dans les eaux ce mot créateur : *fiat ! fiat ! fiat !* Mais, depuis, vous n'avez pas cessé de vous faire entendre au monde. Votre chaire, c'est le firmament, les astres aux harmonieux mouvements, la terre et ses merveilles, les sommets sacrés de la raison et de la conscience, les mystérieux rivages du cœur humain, les cimes du Sinaï, les parvis du temple où vaticinaient les prophètes. Et partout vous étiez la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*[1].

Mais cette lumière, dit l'Évangile, a lui pendant des milliers d'années dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise,

1. Joan., I, 9.

le monde créé par le Verbe divin ne l'a point connu. Il est venu au milieu des siens, chez le peuple qu'il avait choisi. Il y est venu par les prophètes, mais ce peuple infidèle a oublié, méprisé, tué les prophètes, mutilé les oracles et, après plus de vingt siècles d'élection, il ne rêve plus qu'un Messie grossier comme ses espérances toutes rivées à la terre et à ses prospérités temporelles.

Le Verbe divin va-t-il se taire? Non, mes Frères; un ineffable mystère d'amour s'accomplit. Dieu envoie son Verbe à la terre : « Va, dit-il, va illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » Et le Verbe descend des cieux et se couvre, pour habiter parmi nous, du manteau de notre nature. On l'a vu dans cette triste vallée, et il a conversé avec les enfants des hommes : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est*[1]. Aimable et sublime Docteur, il enseignait les petits comme les grands. Sa chaire c'était le roc du désert, le penchant des collines, le bord des lacs, les portes et les car-

1. Baruch, III, 38.

refours des villes, le seuil des maisons amies, l'ambon des sinagogues, le parvis du temple. Il parlait au nom du Père qui l'envoyait : « Je suis sorti de lui, disait-il, pour venir dans le monde[1]. — Moi et mon Père nous ne sommes qu'un[2]. — Qui me voit voit mon Père[3]. — Je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité[4]. » Cette vérité, il l'a reçue de son Père, elle tombe de sa bouche comme d'un vase précieux, où rien n'altère sa limpidité native. Il a soin de nous en avertir : « La parole que vous entendez n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'envoie[5]. — Le Père qui m'envoie a réglé par son autorité souveraine ce que je dois dire[6]. — Je ne parle que comme mon Père m'a dit de parler[7]. »

1. « Ego exivi a Patre et veni in mundum. » (Joan., XVI, 28.)
2. « Ego et Pater unum sumus. » (Joan., X, 30.)
3. « Qui videt me videt et Patrem. » (Joan., XIV, 9.)
4. « Ego in hoc natus sum ut testimonium perhibeam veritati. » (Joan., XVIII, 37.)
5. « Sermonem meum quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me Patris. » (Joan., XIV, 24.)
6. « Qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar. » (Joan., XII, 49.)
7. « Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. » (Joan., XII, 50.)

Mais quelle est donc cette parole? — C'est une parole qui vient expliquer ce qui jusque-là est demeuré incompris, qui vient remplacer ce qui doit être aboli, rajeunir ce qui est usé, perfectionner ce qui est incomplet. C'est une parole qui répond à tous les oracles et à toutes les promesses du ciel, nous fait entrer dans le mystère de la vie de Dieu, nous donne le vrai sens du culte que nous lui devons, nous montre le chemin du salut, ajoute les conseils aux préceptes et nous ouvre la voie de la plus haute perfection qui se puisse concevoir pour l'humaine nature. C'est une parole dans laquelle toutes les vérités se pressent, se soutiennent, s'enchaînent, se pénètrent, et nous conduisent, par une voie inondée de lumière, de notre point de départ à nos éternelles destinées. C'est une parole en laquelle se révèle une profonde connaissance des temps, des lieux et des âmes.

En effet, mes Frères, Jésus-Christ, le Verbe incarné, n'enseigne point dans la tranquille Galilée comme dans la tumultueuse Jérusalem, point dans les champs comme au désert, point dans les maisons hospitalières qui le reçoivent

comme à la synagogue et au temple. Il sait faire parler à propos le ciel et la terre, le soleil et les nuages, les arbres, les fleurs, les moissons, les oiseaux, les brebis, les enfants, les coutumes, la loi. Sa parole est tour à tour simple et grandiose, compatissante et sévère, caressante et terrible, selon qu'elle s'adresse au peuple ou aux savants, aux humbles pécheurs ou aux dévots hypocrites, à ses bien-aimés disciples ou aux ennemis acharnés de sa mission divine. Il ménage avec sagesse les progrès de ses révélations pour ne pas éblouir les âmes par le trop vif éclat d'une lumière inattendue. Il enveloppe d'abord les mystères du royaume de Dieu du voile gracieux de la parabole, afin de ne pas précipiter l'opposition des esprits orgueilleux et d'exciter les âmes droites à chercher la vérité et à la lui demander. Peu à peu il déchire ce vêtement, il explique, il accroît la lumière, jusqu'au jour où la foi du peuple éclate en transports et s'écrie : « Jamais homme n'a parlé comme lui ; » jusqu'au jour où ses disciples, au bout de leur éducation, lui disent : « Maintenant, nous voyons bien que vous ne parlez plus en figures. »

O Jésus, Maître des âmes et Docteur de la vérité divine, vous êtes vraiment, comme nous le chantons dans nos offices, le « Verbe » envoyé du ciel : *Verbum missum cœlitus,* et nous comprenons que le Père céleste ait dit de vous à ses Apôtres dans le glorieux mystère de la transfiguration : « Écoutez-le : *Ipsum audite.* » Qu'il nous serait doux de voir s'ouvrir vos lèvres et d'entendre votre parole bénie! — Mais, hélas! obéissant aux ordres de Celui qui vous avait envoyé, vous êtes retourné vers lui. Il ne nous reste qu'un souvenir historique de votre courte apparition sur cette terre. Votre sainte parole, nous ne l'entendrons plus.

Est-ce bien vrai, mes Frères? Avons-nous vraiment le droit de nous plaindre de l'absence et du silence du Verbe de Dieu? — Non certes! car le Maître de la vérité parle, encore et tous les jours, au monde qu'il est venu instruire. Il parle par son Église, corps visible dont il est le chef invisible, et à laquelle il a transmis sa divine mission. Il lui a dit : « Tu es une avec moi comme je suis un avec mon Père[1];

1. Joan., XVII, 22.

toi et moi nous avons une même vie! Mon Père sait que je t'ai donné les paroles qu'il m'a données[1]. Ma vérité est ta vérité, ma puissance est ta puissance; si tu enseignes, c'est moi qui enseigne. Va! comme mon Père m'a envoyé, je t'envoie[2]. Prêche l'Évangile aux nations; apprends-leur à garder ma doctrine et mes lois[3]. Qui t'écoute m'écoute; qui te méprise me méprise[4]. Invisible à tous les yeux, je serai pourtant avec toi jusqu'à la consommation des siècles[5]. Le gage de ma présence, c'est mon Esprit. Je te le donne pour qu'il reste toujours avec toi : *ut maneat in æternum.* Il t'enseignera toute vérité[6]. Non pas qu'il t'apprenne des choses nouvelles, car il ne te dira que ce qu'il a entendu[7]; mais il te fera entrer dans le profond de ma doctrine et te préservera de toute erreur. Si tu parles, c'est lui qui parlera par ta bouche. »

1. Joan., XXII, 8.
2. Joan., XX, 21.
3. Matth., XXVIII, 39; Marc., XVI, 15.
4. Luc., X, 16.
5. Matth., XXVIII, 20.
6. Joan., XVI, 13.
7. Joan., XVI, 13,

D'où il suit, Chrétiens, que la majesté et l'autorité du Verbe de Dieu se retrouvent tout entières dans la majesté et l'autorité de l'Église enseignante. — Mais que dis-je? — Est-il nécessaire que toute l'Église enseignante se présente à nous dans sa pompe doctrinale pour que nous soyons sûrs d'entendre la parole de Dieu? Non, mes Frères. — Il est un homme que le Verbe incarné a transfiguré en marquant son âme d'un caractère auguste qui lui donne la physionomie et l'autorité d'un Maître divin. Allez lui demander, comme autrefois la Synagogue à Jean-Baptiste : « Qui es-tu? — Es-tu le Christ? » Il ne niera pas comme le Précurseur, mais il confessera et reconfessera, avec une ferme conviction, une pieuse reconnaissance, une sublime fierté, qu'il est le Christ : *Et confessus est et non negavit, et confessus est : quia sum ego Christus.*

Entendez-vous, chrétiens? le prêtre, l'humble prêtre qui vit près de vous, au milieu de vous, est une admirable substitution du Prêtre éternel qui vit aux cieux près de son Père. Il porte dans son caractère le serment de Dieu écrit au fond de son âme : *Tu es sa-*

cerdos in æternum. Dieu l'a marqué, et en le marquant, il a transfiguré et surélevé sa puissance. Le Christ était le légat de Dieu, sa légation est passée au prêtre : *Pro Christo legatione fungimur*[1]. Peuple chrétien, écoute-moi : Oui, je le confesse et le reconfesse, je suis le Christ. Il est avec moi, il est en moi. Jésus a dit : « *Ego et Pater unum sumus :* Moi et le Père, nous ne sommes qu'un » ; et moi je dis : « *Ego et Christus unum sumus :* Moi et le Christ nous ne sommes qu'un. » Jésus a dit : « *Qui videt me videt et Patrem :* Qui me voit voit mon Père » ; et moi je dis : « *Qui videt me videt et Christum :* Qui me voit voit le Christ. Je suis un autre Christ : *Sacerdos alter Christus.* J'ai dans ma bouche sa parole, dans mes mains ses sacrements. »

Ainsi donc, chrétiens, le prêtre de la nouvelle alliance c'est le Christ lui-même. Christ à l'autel, où il célèbre des mystères qu'un Dieu seul a le droit et le pouvoir de célébrer, où il présente à Dieu les hommages et les requêtes de l'humanité ; Christ dans la chaire,

1. 2 Cor., v, 20.

où il fait entendre les saintes et puissantes clameurs du Verbe de Dieu rassemblant autour de lui les âmes qui veulent se baigner dans les lumières de la foi. Il parle, ce n'est pas lui qui parle. Sa doctrine n'est pas la sienne, c'est la doctrine du Christ qui l'envoie. Il parle comme le Christ lui a dit de parler. Qui l'écoute écoute le Christ; qui le méprise méprise le Christ.

Comprenez-vous maintenant, mes Frères, pourquoi j'ai dit que la chaire était un lieu saint, le trône de la sagesse et de la vérité divine? pourquoi nous lui donnons dans nos églises une place si importante? Ce n'est plus aujourd'hui l'humble siège d'où les hommes apostoliques donnaient aux timides assemblées des premiers âges leurs enseignements; ce n'est plus l'ambon placé au seuil du sanctuaire, près duquel se groupaient les catéchumènes que l'on préparait à l'initiation. C'est une sorte de montagne placée au milieu des fidèles devenus foule, élevée entre le ciel et la terre pour nous faire entendre que celui qui parle reçoit sa parole d'en haut, et que cette parole, comme les eaux bienfaisantes

qui descendent des montagnes aux vallées, doit se répandre dans les âmes et les féconder. Les arts l'ont diversement ornée pour qu'elle fût elle-même une leçon. On y a représenté des symboles, des personnages et des faits historiques qui nous rappellent nos origines et les mystères de notre vie chrétienne; mais le plus bel ornement de la chaire c'est le verbe de Dieu qui s'y fait entendre. Quel que soit celui qui parle, on peut écrire sur son frontispice : « Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite.* »

II

Mes Frères, si nous sommes bien convaincus que la chaire est un lieu saint d'où se fait entendre la parole même de Dieu, nous déduirons facilement de cette vérité les dispositions avec lesquelles se doit donner et recevoir l'enseignement de la chaire chrétienne. J'ai devant moi la matière d'un long discours, mais ne craignez rien. Ce sont

moins des considérations que des conclusions que je veux vous présenter, comme le bouquet spirituel de cette instruction.

Monseigneur, et vous mes chers Frères en sacerdoce, je n'ai point à vous faire la leçon, car je suis persuadé que vous vous dites ce que je me dis à moi-même. Je prêche la parole de Dieu, donc je dois la connaître, la méditer, l'approfondir, m'en pénétrer. Je dois être plus ferme, plus adhérent, plus expansif dans ma foi que tous ceux que je veux convaincre et toucher. Je prêche la parole de Dieu, donc elle ne doit jamais sortir de ma bouche que parée des attraits qui lui viennent d'en haut. Il faut qu'elle soit fleuve pour emporter les âmes, rosée pour les rafraîchir, glaive pour les transpercer, lumière pour les conduire, feu pour les dévorer. Il faut qu'elle soit ce que Dieu l'a faite, mais jamais cette musique profane qui flatte les oreilles sensuelles et endort les âmes molles sans rien changer à leur incurable ignorance des choses divines.

Je prêche la parole de Dieu, donc je dois, comme l'Apôtre, en la donnant, me faire tout

à tous, *omnibus omnia factus*. Attirer les grandes âmes vers les plus hauts sommets de la vérité, m'abaisser vers les petits pour leur faire comprendre, avec la noble simplicité du langage évangélique, les mystères du royaume de Dieu.

Je prêche la parole de Dieu, donc je dois insister sur les vérités nécessaires, presser à temps et à contre-temps, reprendre, supplier, menacer, sans jamais me lasser de supporter et d'instruire l'ignorance[1].

Je prêche la parole de Dieu, donc je dois me défier des vains ornements du discours et des habiletés dont se sert la sagesse humaine pour persuader. Je dois confirmer par quelque signe divin les vérités que j'annonce. Je n'ai pas, sans doute, comme l'Apôtre, les grands dons de l'Esprit-Saint et la puissance des miracles. Mais ne puis-je pas, ne dois-je pas faire parler la sainteté de ma vie? Quel malheur, grand Dieu! si, par mes imperfections et mes fautes, je donnais un démenti aux

1. « Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. » (2 Tim., IV, 2.)

enseignements sacrés dont je suis l'apôtre!

Je prêche la parole de Dieu, donc je dois me souvenir que rien ne peut enchaîner cette parole, rien absolument que la peur d'offenser Dieu en parlant : *Verbum Dei non est alligatum*[1]. Liberté pour la parole de Dieu! Orgueil et susceptibilité des grands, grossières passions du peuple, lois injustes, violences des pouvoirs humains, rien ne doit lui faire peur. Elle est audacieuse et libre comme le glaive mystérieux dont Dieu se sert pour entrer jusqu'aux intimes divisions de l'âme humaine. Elle sait dire aux abominations du sanctuaire et aux désordres de la place publique : « Cela n'est pas permis : *Non licet* »; aux crimes ténébreux du foyer domestique et aux iniquités sociales : *Non licet*; aux maximes, aux mœurs du monde, à cette dévotion pharisaïque qui ne vit que d'accommodements entre Dieu et Bélial : *Non licet*; à l'orgueil et aux ambitions des grands, à la jalousie, à la haine, aux convoitises des petits : *Non licet*; à l'incrédulité, au blasphème, à l'impureté,

1. 2 Tim., II, 9.

aux spéculations déloyales, aux spéculations injustes, aux rapines, aux désirs pervers, à tout ce qui vous déplaît et vous blesse, ô mon Dieu : *Non licet!* Porteur de la parole de Dieu, je dois parler sans terreur, maudire sans partialité, être étouffé s'il le faut par la vengeance des passions humaines plutôt que de me taire.

Voilà mon devoir, chrétiens. Et maintenant quel est le vôtre?

N'est-ce pas d'abord de vous grouper autour de la chaire chrétienne et de venir entendre la parole de Dieu qui veut bien descendre jusqu'à vous? La parole de Dieu, vous l'avez entendue sur les genoux de vos mères. Elle était simple et naïve comme vos âmes d'enfants, douce et tendre comme le cœur qui la donnait. Les genoux d'une mère ont été votre première chaire. C'est là que vous avez appris, au milieu des sourires et des caresses, l'adorable nom de Dieu et entrevu pour la première fois les grands mystères de la religion. A l'école maternelle a succédé une école plus dure à votre paresse, moins compatissante à votre légèreté. Là, votre esprit s'est ouvert aux connaissances humaines, mais tou-

jours la parole de Dieu retentissait à vos oreilles au-dessus de tous les enseignements. Les prêtres de Jésus-Christ, à l'exemple de l'Apôtre qui se faisait tout à tous, se sont abaissés jusqu'à vous. Ils ont préparé la connaissance des choses divines pour vos petites intelligences, comme une mère prépare la nourriture pour son enfant. Toute la doctrine chrétienne a passé de leur bouche dans vos esprits, sous une forme humble et touchante, et ainsi ils vous ont conduits jusqu'au jour à jamais heureux où, pour la première fois, vous êtes allés recevoir à l'autel le grand don de Dieu, la chair du Verbe incarné.

Votre éducation religieuse était-elle terminée? Il y en a qui le croient, mes Frères, et c'est là une erreur contre laquelle je ne saurais trop protester. L'instruction des premières années, le catéchisme, appelons-le par son nom, suffit à l'âge naïf qui répond à l'enseignement par la confiance. Mais vient un moment où la raison, devenue plus exigeante, s'embarrasse des questions qu'elle se fait à elle-même. Nous vivons dans un milieu où le doute et la négation des vérités les plus saintes, les plus

universellement et perpétuellement crues, assiègent l'âme sous des formes perfides qui troublent la sécurité de l'intelligence. Dans ces conditions, ni à quinze ans, ni à vingt ans, la plus importante des sciences, la science des choses divines, ne peut être achevée dans une âme. Je dis plus, et j'en appelle à votre expérience, à trente, à quarante, à cinquante ans même, elle ne le sera pas. D'où je conclus que c'est un devoir impérieux pour chacun de vous de vous éclairer, de vous instruire, de vous fortifier dans la connaissance des choses divines, et pour cela il faut entendre la parole de Dieu?

Venez-vous l'entendre, cette parole? Hélas! combien de chrétiens qui la fuient, les uns par une coupable négligence, les autres parce qu'ils en ont peur! Le silence du verbe de Dieu se prolongeant dans leur âme, ils perdent peu à peu le souvenir des vérités qu'ils ont crues dans leur enfance, et de jour en jour ils s'enfoncent davantage dans les ombres de l'ignorance : ignorance damnable qui les rend pires que les infidèles et leur prépare les terribles représailles de la justice de Dieu, qui ne man-

quera pas de venger un jour le mépris qu'on a fait d'un de ses plus grands dons.

Plaignons ces malheureux et demandons pour eux une grâce qui excite en leur âme cette faim sacrée dont parlait le Prophète : « Non la faim du pain matériel, mais la faim d'entendre la parole de Dieu : *Non famem panis sed audiendi verbum Dei*[1]. »

Mais vous, mes Frères, vous qui venez l'entendre cette parole, l'écoutez-vous toujours avec ce profond respect et cette religieuse simplicité qui se préoccupent beaucoup plus de la vérité qui tombe de la chaire que de celui qui la prêche? Est-ce la vérité que vous cherchez ou bien la nouveauté? Est-ce la céleste beauté des enseignements divins ou bien le vêtement tout humain dont on les habille? Voulez-vous vous instruire ou bien avoir des émotions? N'êtes-vous pas de ces chrétiens pour qui la prédication est un spectacle et l'apôtre un comédien sacré? auditeurs misérables qui, par leur vaine curiosité et leur sottise, sont souvent causes des chutes lamentables que fait la parole de Dieu dans la bouche de ceux qui

1. Amos, VIII, 11.

l'annoncent. Eh ! qu'importent l'homme et les imperfections de son langage s'il parle au nom de Dieu et s'il a dans la bouche le verbe de Dieu? Vous lui devez toujours votre humble et respectueuse attention.

Je dis plus, mes Frères : vous devez écouter la parole de Dieu avec une courageuse sincérité qui retentisse dans toute votre vie pratique. C'est-à-dire : vous devez vous humilier si elle vous condamne ; vous devez vous corriger si elle vous reprend ; vous devez suivre le chemin qu'elle vous indique pour la direction de votre vie ; vous devez vous imposer tous les sacrifices qu'elle exige de vous. Après l'avoir entendue, vous devez l'emporter dans vos âmes, la méditer, la goûter et la traduire par la perfection de votre vie chrétienne. Il faut qu'on puisse dire d'un auditeur chrétien ce que dit l'Évangile de la bienheureuse Vierge qui reçut de près les leçons du Verbe incarné : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*[1].

J'ai fini, et maintenant, Monseigneur, c'est à vous que je fais appel. Vous êtes, par votre éloquence autant que par la grâce de votre

1. Luc., II, 19.

haut ministère, un des princes de la parole chrétienne. Votre présence à cette fête de paroisse est un témoignage de votre aimable bonté et une marque touchante de reconnaissance à l'adresse d'une charité qui ne se lasse pas d'être magnifique. Nous vous remercions et nous vous demandons vos bénédictions. Bénissez cette chaire et tous ceux qui instruisent le peuple chrétien. Bénissez ce peuple afin qu'il vienne en foule entendre les vérités qui lui feront mieux comprendre les mystères de l'autel. Qu'il y ait dans cette église entre ces deux lieux sacrés, la chaire et l'autel, un perpétuel courant de lumière et de grâce; la chaire illuminant l'autel, l'autel vivifiant la chaire, de l'un à l'autre le Verbe de Dieu se donnant aux auditeurs et aux adorateurs pour les sanctifier et les conduire un jour dans le temple incorruptible où le ciel entier chantera autour de l'autel éternel : « Bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles : *Benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum*[1]. »

1. Apoc., v, 13.

LA CROIX

DISCOURS POUR L'ADORATION DE LA CROIX

(*Notre-Dame de Paris, Vendredi saint, 1892*)

LA CROIX

DISCOURS POUR L'ADORATION DE LA CROIX

(*Notre-Dame de Paris, Vendredi saint, 1892*)

Veri adoratores adorabunt in spiritu et veritate.
« Les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité. » (Joan., IV, 25.)

Mes Frères,

Ce que Notre-Seigneur disait de son divin Père, nous pouvons le dire de la croix, vers laquelle l'Église appelle plus particulièrement aujourd'hui notre culte. Les hommages publics que nous lui rendons, nos génuflexions, nos

baisers, nos larmes même, ne seraient qu'une méprisable comédie, s'ils n'étaient l'expression des sentiments profonds et des vaillantes résolutions que doit faire naître en nos âmes chrétiennes le mystère de notre rédemption.

En soi, la croix est une chose vile et méprisable, un bois mort, dont on se servait jadis pour supplicier les esclaves, mais depuis que le Fils de Dieu en a fait l'autel de son sacrifice et l'a abreuvée de son sang, la croix est devenue une chose si vénérable que des milliers de générations se sont prosternées devant elle et lui ont dit : « Croix fidèle, arbre unique par ta noblesse, il n'est pas d'arbre au monde qui produise des fruits semblables à celui que nous voyons pendre à tes rameaux sanglants. — Nous t'adorons, Christ béni, car par ta sainte croix tu as racheté le monde : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.* »

La rédemption, voilà le mystère qu'il faut adorer dans la croix, pour que notre adoration soit une adoration en esprit et en vérité. — Permettez-moi de vous expliquer très simplement ces deux paroles.

I

Adorer la croix en esprit, c'est être pénétré d'un profond respect pour Dieu, qui nous manifeste en ce bois sacré sa vie et ses infinies perfections : pour le Père ; qui nous donne amoureusement son Fils ; pour le Fils, qui s'offre amoureusement à son Père ; pour l'Esprit-Saint, qui consume en ses flammes d'amour le divin holocauste offert pour nos péchés, pour l'austère justice qui se satisfait par des expiations sans mesure ; pour la profonde sagesse et la souveraine puissance, qui trouvent le moyen d'anéantir une majesté infinie, et de donner à l'immortel le pouvoir de mourir par amour.

Adorer la croix en esprit, c'est être pénétré d'une profonde horreur pour le péché, le plus grand des maux, le seul mal qu'une âme noble doive redouter en ce monde. Dieu l'a vu avant tous les siècles, et il a été touché d'une immense compassion pour les misérables qu'il devait déshonorer et conduire à la mort éternelle. Voulant ne rien sacrifier de ses droits

et nous rendre pourtant tous les biens que le péché nous fait perdre, il a décrété les anéantissements, les humiliations, les opprobres, les douleurs et la mort sanglante de son Fils. Jésus est victime du péché.

Adorer la croix en esprit, c'est être pénétré d'un profond repentir pour les fautes qu'on a commises ; c'est oublier le monde entier et ne voir que soi dans les plaies du Sauveur ; c'est porter tout seul, devant sa croix, la redoutable responsabilité du supplice qu'il y a enduré ; c'est lui dire, d'un cœur contrit et humilié : — Christ béni, c'est pour moi, misérable pécheur, que vous avez été méprisé et traité comme le dernier des hommes, pour moi que votre corps a été déchiré et couvert de plaies, pour moi que votre front est couronné d'épines, pour moi que vos mains et vos pieds sont percés de clous, pour moi que vous êtes pendu au bois d'infamie, pour moi que vous expirez, trahi par les hommes et abandonné par le ciel, pour moi ! pour moi ! pour moi ! — Oh ! mon Dieu, puisque vous mourez pour moi, que ne puis-je mourir avec vous et pour vous !

Adorer la croix en esprit, c'est comprendre, avec la misère de l'homme, tout ce qu'il y a de grand dans sa nature, même après que le péché l'a déshonorée : grandeur de l'âme, image et ressemblance de Dieu, appelée par son origine à l'ineffable participation de la nature divine, d'un si grand prix que Dieu a cru devoir la payer du sang de son Fils : *Empti enim estis pretio magno ;* grandeur du corps qui, de la blessure même que lui a faite le péché, reçoit un pouvoir que lui refusait l'immortalité : le pouvoir de donner à la mort la sublimité d'un sacrifice volontaire, de témoigner notre amour par le sang et d'exprimer, en ouvrant librement les portes par où s'écoule la vie, notre respect et notre anéantissement devant la majesté divine.

Adorer la croix en esprit, c'est être pénétré d'un profond sentiment de reconnaissance pour la source du fleuve sacré qui coule en tous les sacrements, afin de régénérer, d'orner, de fortifier, de perfectionner, de sanctifier nos âmes ; du fleuve sacré dont les flots murmurent sans cesse un miséricordieux appel autour des âmes pécheresses et les pressent

dans une amoureuse étreinte, pour vaincre leur endurcissement.

Enfin, adorer la croix en esprit, c'est se préparer, par la foi respectueuse, l'amour humilié et reconnaissant, à l'adorer en vérité.

II

Qu'est-ce donc, chrétiens, que l'adoration de la croix en vérité ? — Jésus-Christ, lui-même, nous l'a dit. — Il savait bien que nous serions émus par le souvenir de ses souffrances et de sa mort et la considération du mystère de notre rédemption. Mais il voulait de nous autre chose que des émotions. — Quoi donc? Une participation effective à son sacrifice. — Voilà pourquoi il nous a adressé ces austères paroles : « *Si quis vult post me venire... tollat crucem suam et sequatur me :* Si quelqu'un veut venir après moi..., qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » — Vous entendez, chrétiens, il faut porter sa croix. Ce n'est pas une prière que nous fait le Sauveur, un conseil qu'il nous donne, c'est un ordre qu'il nous

intime, ordre tellement rigoureux, tellement irréformable, que notre salut est attaché à son accomplissement. « Quiconque, dit le Maître, refuse de porter sa croix n'est pas digne de moi : *Qui non accipit crucem suam non est me dignus.* » Adorer la croix en vérité, c'est donc la prendre pour soi, la porter et la bien porter : j'appelle votre attention sur ces deux pensées.

Nous savons, mes Frères, ce qu'est devenue la croix du Sauveur. Enfouie par les bourreaux et perdue dans les substructions d'un temple que les empereurs païens avaient fait construire pour étouffer le souvenir du Calvaire, elle fut découverte par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et placée dans une magnifique basilique qui devait lui servir de reliquaire. Ravie plus tard par les Perses, elle fut reprise par l'empereur Héraclius, qui la replaça dans son temple de Jérusalem. Elle a passé depuis d'Orient en Occident, et, après les largesses qui en ont été faites à toutes les églises du monde, on vénère aujourd'hui ce qui en reste dans la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome.

Voilà pour la croix du Sauveur. — Mais la nôtre, celle que nous devons porter, où est-elle? Le livre de l'Imitation répond à cette question de manière à nous éviter la peine de chercher. Sur tous les points la croix nous apparaît, de tous côtés elle s'impose : « Tournez-vous en haut, tournez-vous en bas, au dehors, au dedans, partout vous trouverez la croix : *Converte te supra, converte te infra, converte te extra, converte te intra, et in his omnibus invenies crucem*[1]. » Admirez notre bonne fortune : sans nous déranger, nous pouvons satisfaire notre Maître, il nous épargne même la peine de tendre les épaules : nous naissons crucifiés.

La croix est en haut, *supra,* car Dieu nous l'a préparée dans ses desseins, et son amoureuse providence la mêle à tous ses bienfaits. Quelque affliction qui nous arrive dans notre âme, dans notre corps, dans tous ceux qui nous sont chers, dans notre vie sociale, dans notre vie domestique, dans l'intimité de de notre vie spirituelle, le doigt de Dieu est là, *digitus Dei est hic.* La croix nous vient de

1. Imit., II, XII.

ses mains très saintes. Il la doit à sa justice, il la doit à son amour, il la doit à notre vocation, il la doit à notre perfection.

Il la doit à sa justice, car il faut qu'il venge l'injure faite à sa très haute majesté par le péché. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas offensé Dieu, et par conséquent quel est celui d'entre nous qui puisse se croire, par l'innocence de sa vie, à l'abri des coups de la justice divine ? Elle s'est enivrée de satisfactions sur le Golgotha, cette justice inexorable ; ces satisfactions sont attribuables à tout pécheur, mais à l'indispensable condition qu'elles entreront en lui par la porte de la souffrance. Croix pour croix, c'est-à-dire que nous ne recevrons dans nos âmes pécheresses l'efficacité de la croix du Sauveur que si nous sommes en quelque manière crucifiés avec lui.

Dieu doit la croix à son amour. Il nous a prévenus, il nous a comblés de biens, il n'est rien que nous ne tenions de son infinie libéralité. Notre corps, notre âme, notre vie tout entière, proclament l'amour de Dieu et réclament amour pour amour. Nous aimons Dieu, me dites-vous. Est-ce bien vrai ? J'entends

bien que vous le dites, je n'entre pas en contradiction avec le sentiment que vous prétendez nourrir pour lui au fond de votre cœur. Mais je serais plus confiant en votre parole, plus sûr de l'amour qu'elle exprime, si je voyais cet amour à l'épreuve. Tant que Dieu vous comble, tant que vous le sentez présent en vous, autour de vous, par ses bienfaits, vous l'aimez. Mais l'aimeriez-vous encore s'il se retirait pour quelque temps, si sa main paternelle cessait de vous caresser, s'il vous laissait aux prises avec la souffrance, s'il vous montrait la croix ? Ah ! ne me parlez pas d'un amour qui défaille dans l'absence, qui succombe à l'épreuve. « Ceux-là seuls répondent à l'amour de Dieu qui traversent le torrent de la tribulation : : *Omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles*[1]. »

Vous aimez Dieu, mais cet amour est combattu par les attraits des créatures qui vous entourent et vous séduisent. Ne seriez-vous pas bientôt et pour toujours peut-être les esclaves de leur beauté d'emprunt si Dieu, en

1. Judith, VIII, 7.

vous les arrachant, ne vous révélait douloureusement leurs imperfections?

Dieu doit la croix à notre vocation. Nous nous appelons chrétiens, pourquoi cela, mes Frères? Parce que nous sommes du Christ qui nous a enfantés, du Christ qui nous a conduits sous sa bannière à la conquête de son royaume éternel. Quel admirable et terrible hyménée que celui du Christ avec l'arbre sanglant de la croix! Dieu l'a vu, il en a été touché et il l'a béni comme jamais mariage n'a été béni, et il en est sorti une race choisie, une nation sainte, *genus electum, gens sancta.* Cette race, cette nation, c'est nous. Enfants de Jésus-Christ, nous devons être les images vivantes de notre Père, comme il est lui-même l'image vivante de son Père éternel. Il souffre, il faut que nous souffrions avec lui; il est couvert de plaies et de sang, il faut que nous soyons comme lui meurtris et sanglants; il est crucifié, il faut que nous soyons crucifiés avec lui. Soldats de Jésus-Christ, nous devons suivre ce divin capitaine sur les chemins où il se précipite, passer partout où il passe, soutenir les combats qu'il soutient afin d'entrer avec lui dans

son royaume. Son royaume est le ciel : à la fin de sa course il arrive joyeux près des portes inexorables que ne devaient plus franchir les humains. Il frappe sur ces portes : Enlevez-vous, dit-il, enlevez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales.* — Mais qui donc est ce Roi de gloire? *Quis est iste Rex gloriæ?* — Le Dieu fort, le Dieu puissant dans le combat : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio*[1]. » Ne voyez-vous pas sur son front, sur ses pieds, sur ses mains, sur son cœur, les cicatrices des plaies qu'il a reçues? Ne sentez-vous pas les coups de la croix qui fut l'instrument de son supplice. Il a gravi les pentes douloureuses du Calvaire, il a passé par le Golgotha, et tous ceux qu'il amène avec lui ont dû le suivre dans la voie royale de la croix.

Dieu doit la croix à notre perfection. On plonge l'or dans la fournaise pour le purifier, on frappe le marbre à coups redoublés pour le polir et lui donner un lustre; on déchire,

1. Ps. 23.

on retourne les entrailles de la terre pour la rendre féconde; on coupe sans pitié les rameaux de la vigne, on fait pleurer sa sève pour multiplier ses fruits. Admirable image du concours de la souffrance dans l'œuvre laborieuse de notre perfection. C'est elle qui, comme la fournaise, fait vomir à notre nature les scories qui la déshonorent; c'est elle qui, comme le ciseau du sculpteur, donne à nos âmes ce que Bossuet appelle « ce je ne sais quoi d'achevé »; c'est elle qui, comme le soc de la charrue, trace les sillons où doit tomber la semence des grâces divines; c'est elle qui, comme la serpe du vigneron, multiplie nos mérites; c'est elle enfin qui perfectionne toute vertu et achève toute œuvre sainte : *Virtus in infirmitate perficitur*[1], *patientia opus perfectum habet*[2].

Si donc, mes Frères, vous regardez en haut, attendez-vous à recevoir la croix, puisque Dieu vous la doit à tant de titres.

Et maintenant, regardez en bas, vous trou-

1. 2 Cor., XII, 9.
2. Jac., I, 4.

verez encore la croix : *Converte te infra, et invenies crucem.* En bas il y a un être maudit dont la haine immortelle, impuissante contre le Créateur, le poursuit dans ses œuvres. Jaloux des dons qui nous sont faits et surtout du bonheur qui nous est destiné et qu'il enrage d'avoir manqué pour son propre compte, le démon s'applique à nous tourmenter. Il stimule nos sens, il trouble nos imaginations, il inquiète nos consciences, il nous pousse au scrupule, au découragement, au désespoir. Ce lui est une fête s'il peut multiplier les tribulations au point de nous amener au murmure et au blasphème. S'il nous apparaissait, nous vivrions dans une continuelle épouvante, nous verrions les noirs bataillons qu'il excite à l'assaut de nos âmes, nous entendrions ce cri sinistre qu'il répète sans cesse : « Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige eum.* »

La croix est en haut, *supra*, en bas, *infra*; elle est aussi tout autour de nous : *converte te extra, et invenies crucem.* S'il n'y avait autour de nous que les méchants qui conspirent contre notre repos et qui s'appliquent à nous

persécuter, nous prendrions le parti héroïque de les mépriser, et tout serait fini ; mais avec les méchants il y a les sots qui, sans le vouloir, offensent sans cesse notre délicatesse ; il y a les caractères mal faits, dont nous devons subir les aspérités ; il y a une multitude de gens qui, sans être ni méchants, ni sots, ni mal faits, nous font souffrir uniquement parce qu'ils ne nous ressemblent pas et que notre nature s'emboîte mal dans la leur. Il y a ceux qui nous sont chers, dont toutes les douleurs retentissent dans notre cœur ; nos amis, nos parents qui nous martyrisent parce qu'ils ne sont pas ce que nous voudrions qu'ils soient. O femme chrétienne, votre croix c'est l'époux infidèle qui trahit votre amour, l'époux incrédule qui injurie votre foi, l'époux indifférent qui refuse d'ajouter, aux vertus naturelles dont vous êtes trop fière, le partage des grâces qui rendraient votre intimité si douce et si sainte, votre autorité si salutaire à la famille. O mère, votre croix c'est le fils qui se croit en âge de mépriser les religieux enseignements qu'il a reçus de vous, et qui se jette, ignorant dans la vie, ivre d'espérances

et de désirs insensés, dans l'orage où sombrent sa foi et sa vertu. Votre croix, mes Frères, c'est le trouble de vos affaires, le renversement de votre fortune, le travail opiniâtre que ne couronne pas toujours le succès, la séparation, la mort qui dépeuple vos foyers et attriste vos cœurs. Hélas ! la croix est partout, le monde n'est qu'un vaste calvaire.

Encore si nous pouvions, en rentrant en nous-mêmes, nous créer une solitude d'où la croix fût absente ! mais non, *converte te intra, et invenies crucem* : tournez-vous au dedans et vous trouverez encore la croix. Sous ce corps fragile qu'éprouvent successivement mille et mille infirmités, sous le vêtement de chair qui souvent obscurcit sa lumière et appesantit sa marche, notre âme est toujours en lutte contre elle-même ; ses passions la fatiguent, ses imperfections la rebutent, ses défauts la découragent, ses péchés l'épouvantent. Est-elle parvenue à triompher du mal et à se dégager des créatures?.. dans le lieu le plus intime où elle s'efforce de vivre pour Dieu seul, la croix se fait sentir plus vivement que partout ailleurs. Écoutez cette parole profonde et terrible de

l'Imitation : « *Quanto altius quis in spiritu profecerit, tanto graviores sæpe cruces inveniet, quia exitus sui pœna magis ex amore crescit*[1] : Plus une âme est élevée dans la spiritualité, plus elle souffre du poids de la croix, parce que la douleur de son exil croît en proportion de son amour. » Elle aime et elle ne peut pas posséder encore l'objet de son amour, elle l'appelle, mais il se fait attendre ; elle veut jouir de ses embrassements, mais elle n'étreint que des images imparfaites, la séparation lui pèse, et comme l'infortuné Job elle s'écrie : « Que je m'ennuie de vivre ! *Tædet animam meam vitæ meæ*[2]. »

« La croix est donc toujours prête. La croix nous attend partout : *Crux ergo semper parata est et ubique te exspectat.* » Que faire? Hélas ! mes pauvres chers Frères, il faut la porter, et de fait, bon gré mal gré, tout le monde la porte. Si nous pouvions d'un seul coup d'œil embrasser la grande armée des humains por-

1. Imit., loc. cit.
2. Job, x, 1.

tant la croix, nous la verrions divisée en quatre bataillons inégaux par le nombre : les révoltés, les impatients, les résignés, les triomphants.

Les révoltés se tordent sous le fardeau qui les écrase. Ils voudraient le jeter à terre et courir à l'aise sur un chemin facile, où l'on ne cueille en passant que des joies et des plaisirs ; mais une main impitoyable affermit la croix sur leurs épaules remuantes, une voix sévère leur rappelle que souffrir est la condition de tous les mortels. « Dispose, ordonne toutes choses, dit-elle, selon ton vouloir et tes vues, tu trouveras toujours quelque peine qu'il faudra endurer de bonne volonté ou de force : *Dispone et ordina omnia secundum tuum velle et videre, et non invenies nisi semper aliquid pati debere aut sponte aut invité*[1]. » Furieux de la contrainte qu'ils éprouvent, les révoltés se soulagent par le blasphème ; ils font de la douleur une arme contre Dieu, niant ses perfections, sa sagesse, sa justice, sa bonté, niant son existence même, afin de pouvoir mépriser

1. Imit., loc. cit.

et injurier tout leur content l'aveugle fataliét à laquelle ils attribuent leurs maux.

Après les révoltés marchent les impatients. Ils ne blasphèment pas, mais ils se plaignent, murmurent et manifestent par des soupirs à fendre le cœur l'étonnement qu'ils éprouvent d'être si malheureux. Dieu est sage, sans doute, mais il serait bien plus sage s'il avait arrangé autrement leur vie ; Dieu est juste, mais il serait bien plus juste s'il se montrait moins sévère ; Dieu est bon, mais il serait bien meilleur s'il remplaçait la douleur par le bien-être. Ils oublient leurs péchés, leur condition, leur vocation, leur perfection, ils ont hâte d'être délivrés, ils sont friands de consolations humaines qu'ils préfèrent aux consolations divines, ils perdent sans remords et sans crainte pour l'avenir les inestimables biens que Dieu a cachés dans la croix.

Puis viennent les résignés. Ils sont courbés comme les autres et traînent avec peine l'instrument de leur supplice. Ils aimeraient que le poids en fût moins lourd, mais ils se taisent. S'ils parlent, c'est pour confesser, comme le bon larron, qu'ils méritent les peines que

Dieu leur inflige, ou pour prier amoureusement leur Seigneur et Maître d'avoir pitié de leur infirmité en tempérant la dureté de ses coups, ou bien en leur envoyant quelqu'une de ces consolations efficaces dont lui seul a le secret. Ils n'ont pas désiré la croix, la force leur manque pour chanter ses saintes et salutaires rigueurs, mais jusqu'au bout ils adoreront la volonté divine qui la leur impose; jusqu'à ce que leurs lèvres soient glacées par la mort ils baiseront la main qui les frappe.

Enfin, voici les triomphants : ils sont en petit nombre, mais comme ils sont beaux ! Comme ils sont fiers de ressembler à Jésus-Christ, leur divin capitaine ! comme ils marchent allègrement sur ses traces ! Leur bonne volonté a été récompensée par de si grandes grâces qu'ils poussent l'amour de la tribulation au point de ne vouloir pas vivre sans douleurs. Ils en demandent à Dieu : « Encore, encore, encore ! » disent-ils. — « O Jésus bien-aimé, ou souffrir ou mourir ! » — Mieux que cela... « Jamais mourir, mais toujours souffrir pour vous, si c'est votre bon plaisir. » — Ils triomphent. Leur vie immolée est un cantique perpétuel

dans lequel ils célèbrent la croix où ils meurent à chaque instant. « Dans la croix est le salut, dans la croix est la vie, dans la croix est la protection contre les ennemis, dans la croix est l'onction de l'éternelle douceur, dans la croix est la force de l'âme, dans la croix est la joie de l'esprit, dans la croix est la somme de toutes les vertus, dans la croix est la perfection de la sainteté. Salut, sainte croix, salut, gloire du monde. Arbre sacré, presse-nous entre tes bras sanglants et fais-nous mourir de douleur pour l'amour de Celui que tu as porté. »

Voilà, mes Frères, le spectacle que nous donne le monde, c'est à vous de voir maintenant à quel bataillon vous appartenez. Êtes-vous des révoltés? Je ne le pense pas. Si cependant il y en avait un seul parmi vous, qu'il me permette de lui ouvrir les yeux sur l'affreux malheur auquel il se condamne et sur le malheur plus affreux qu'il se prépare. Il souffre aujourd'hui sans consolation, sans espoir; est-il rien de plus misérable? Mais le comble de la misère, c'est qu'il sera puni plus tard des douleurs qu'il aura profanées par le

blasphème et que dans l'excès de ses maux il sera obligé de confesser la justice de Dieu et de s'accuser lui-même. Puisse-t-il reculer épouvanté devant cette lugubre perspective!

Êtes-vous des impatients ? Malheureusement il n'y en a que de trop, même parmi ceux qui se flattent encore d'être chrétiens.

Montrer à ces impatients un autre chemin que celui de la croix pour aller au ciel, leur apprendre un *sésame* mystérieux qui ne soit pas douleur et sang, et qui cependant ouvre sûrement les portes du royaume de Jésus-Christ, ce serait original à coup sûr ; mais je me déclare incompétent sur ce point. Le plus éloquent des prédicateurs ne pourra rien changer à ce que Dieu a fait. « *In cruce totum constat... et non est alia via ad vitam*[1] : Tout se résume dans la croix, il n'y a pas d'autre chemin pour aller à la vie. » Donc, mes frères les impatients, vos murmures, vos plaintes, n'ont d'autre effet que de vous faire perdre, pendant la vie présente, le mérite de vos croix et d'obliger Dieu à vous en préparer d'autres

1. Imit., loc. cit.

pour l'autre vie. Celles-là, vous les porterez avec résignation, mais pourquoi ne pas vous résigner tout de suite?

Ames résignées, courage, vous êtes sur le vrai chemin de la vie éternelle. Vous souffrez, mais rappelez-vous qu'un moment de votre tribulation temporelle vous prépare un poids éternel de gloire pour le ciel; vous souffrez, mais la douleur vous purifie et vous rend de jour en jour plus dignes de Dieu; vous souffrez, mais Dieu se penche vers vous pour vous consoler par de tendres paroles et de glorieuses promesses; vous souffrez, mais regardez les triomphants qui souffrent plus que vous et qui font chanter leurs douleurs. Un jour vous entrerez dans leur bataillon sacré, ne serait-ce qu'au moment où la croix apparaîtra dans le ciel pour vous juger. « Alors tous les serviteurs de la croix, tous ceux qui se sont conformés pendant leur vie au divin Crucifié s'approcheront du Christ, leur juge, avec une grande confiance : *Tunc omnes servi crucis qui se crucifixo conformaverunt in vita, accedent ad Christum judicem cum magna fiducia.* »

Mes Frères, je ne vous quitterai pas avant d'avoir recommandé à votre charité l'œuvre des pauvres malades, c'est-à-dire des malheureux chargés d'une des plus lourdes croix qu'on puisse porter en ce monde : la pauvreté aggravée par la maladie. Ces malheureux, poussés à bout par les rigueurs du sort, ferment généralement l'oreille aux paroles du Sauveur qui nous appelle à sa suite sur le chemin douloureux qu'il a lui-même parcouru. Tout leur est prétexte pour accuser la Providence. S'ils ne sont pas tous des révoltés, ils ne sont, pour la plupart du temps, hélas ! que des impatients et des murmurateurs. Il dépend de vous d'en faire des résignés en venant en aide aux anges consolateurs qui vont les visiter dans leurs tristes demeures, les consoler, les encourager, et qui, semblables au bon Cyrénéen, s'efforcent de rendre moins lourde la croix sous le poids de laquelle ils se sentent écrasés.

L'aumône, l'assistance, les soins charitables, les affectueux conseils, les pieuses exhortations, le don de soi, enfin, à des misérables

qui se croyaient condamnés du ciel et de la terre, quelle éloquente protestation contre leurs sombres idées et leurs sentiments violents ! La miséricorde qui les visite est à la fois lumière et onction pour leur âme. Ils n'osent plus reprocher à la main divine qui les afflige des rigueurs injustes, puisque de l'autre main Dieu les bénit et les caresse. Ils finissent par comprendre que si la croix est dure à porter, elle nous rapproche de la douce et sainte victime qui, en souffrant pour nous, nous a ouvert le chemin du salut éternel. Vos charités, en soulageant une des grandes misères du corps, peuvent guérir la grande misère des âmes.

Soyez donc généreux jusqu'à la prodigalité, afin qu'il n'y ait pas un seul pauvre malade qui ne soit visité, assisté et sauvé. Ainsi soit-il.

LES ORNEMENTS

ALLOCUTION AUX DAMES DU COMITÉ DES MISSIONS DOMINICAINES DE L'ORIENT

(*Assemblée générale, avril 1879*)

LES ORNEMENTS

ALLOCUTION AUX DAMES DU COMITÉ DES MISSIONS DOMINICAINES DE L'ORIENT

(Assemblée générale, avril 1879)

MESDAMES,

Pour répondre au désir et à l'aimable invitation de votre zélé directeur, je viens m'entretenir quelques instants avec vous, et vous dire, sans apprêt, combien votre œuvre est grande, et quel profit vous pouvez en tirer pour nos âmes.

Votre œuvre est grande si l'on considère son origine et son but.

Ancienneté vaut titre de noblesse, les

vieilles familles sont fières de leurs quartiers. Trois, quatre, cinq, six siècles d'existence, pour elles, quelle gloire! Mais votre œuvre possède des titres plus anciens. Elle date des temps évangéliques, car elle continue la mission des saintes femmes qui suivaient le Seigneur, et mettaient à son service leur dévouement et leurs biens : *Sequebantur eum et ministrabant ei de facultatibus suis.*

Dans les villes et les bourgades où il passait, elles lui préparaient une hospitalité honorable et pourvoyaient aux besoins de la famille apostolique. Les pharisiens se plaignaient de leurs assiduités, mais Dieu les avait députées auprès de son divin Fils afin de pourvoir à ses besoins temporels. De pieuses traditions nous disent qu'elles firent les préparatifs de la salle où le Sauveur devait célébrer la Cène. Elles ne comprenaient pas encore le grand mystère qui devait s'y accomplir, mais, comme si elles l'eussent pressenti, elles firent de la salle du dernier festin, où Jésus devait instituer l'Eucharistie, un temple qu'on pourrait appeler la première église chrétienne. Après la mort du Sauveur, elles

l'enveloppèrent pieusement dans des linceuls blancs, l'embaumèrent avec des aromates, et lui rendirent tous les soins et tous les honneurs dont on entourait, chez les Juifs, les morts les plus vénérés et les plus aimés.

Ces pieuses servantes du Sauveur, Mesdames, sont vos ancêtres ; en continuant leur œuvre, vous entrez en quelque sorte dans la famille de Jésus-Christ, vous devenez ses parentes, ce qui me paraît digne d'être pris en considération.

Quant au but de votre œuvre, je puis dire qu'il n'en est pas de plus noble, de plus sublime. Vous êtes comme un appendice de la sainte hiérarchie que le Christ a instituée pour l'honneur de l'Eucharistie. Au sommet de cette hiérarchie, l'évêque préside ; il engendre les sacrificateurs, qui, chaque jour, immolent sur l'autel une divine victime. A côté du prêtre, pour l'assister pendant la célébration des saints mystères, se tiennent le diacre et le sous-diacre. Un peu plus loin, les acolytes, les lecteurs, les exorcistes et les portiers. A l'extrémité de la hiérarchie, c'est vous qui

venez en aide au prêtre, qui le parez, qui décorez l'autel, et qui fournissez les choses nécessaires au sacrifice. Dans nos paroisses, tous ces soins matériels sont laissés à l'initiative des fabriques, les fidèles ne s'en occupent que par accident; dans les pays lointains, où l'on est privé de toute ressource, où le caractère indolent des indigènes n'a point, comme chez nous, le sentiment de la dignité sacerdotale ni l'intelligence des convenances sacrées, il est nécessaire d'intervenir par une grande œuvre qui relève la beauté de nos saints mystères.

Cette œuvre n'est pas également comprise par tout le monde. J'ai rencontré un certain nombre de personnes qui prétendent que le soin des pauvres l'emporte sur celui des temples, qu'il faut laisser aux dévotes les détails d'églises et s'occuper des temples vivants. On pourrait leur répondre qu'une charité n'empêche pas l'autre; mais je prétends que votre œuvre atteint Notre-Seigneur d'une manière plus directe. Le pauvre est le représentant de Jésus-Christ, et nous serons récompensés de l'avoir servi, parce que nos cha-

rités ont traversé, en quelque sorte, sa personne pour arriver jusqu'au Roi des pauvres. Jésus nous l'apprend lui-même dans son Évangile, lorsque, s'adressant à ses élus, il les appelle auprès de lui et leur dit : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile et vous m'avez reçu; j'étais nu, et vous m'avez revêtu, etc. »

La charité qui a le pauvre pour objet n'atteint donc le Christ que par un moyen terme; votre œuvre l'atteint sans intermédiaire, ce qui est plus grand. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, n'est-il pas le plus pauvre des pauvres, la plupart du temps dénué de tout? Il aurait pu, sans doute, se montrer à nous dans tout l'éclat de sa gloire, mais sa grandeur eût épouvanté notre faiblesse, et nous n'eussions pas osé nous approcher de lui, tant le contraste eût été violent entre notre bassesse et sa majesté. Il a donc voulu se dépouiller de tous les prestiges. Là où réside son humanité glorieuse, il n'y a de visible que de misérables apparences,

exposées à tous les dédains et à la merci de tous les accidents. Il est plus petit et plus anéanti qu'il ne l'était pendant sa vie mortelle. Quand il vivait au milieu des hommes, bien que revêtu de notre infirme nature, il laissait par instants éclater sa divinité dans le feu de son regard, dans l'autorité de sa parole, dans la salutaire efficacité de ses attouchements ; il guérissait toutes les infirmités, il multipliait les substances, il commandait aux vents et aux flots, il faisait obéir la mort elle-même. Dans l'Eucharistie plus rien de tout cela. Jésus-Christ est dépouillé de sa gloire, mais il n'y a pas renoncé. Il l'attend de vous. L'Eucharistie est un perpétuel Calvaire, Jésus veut que vous en fassiez un Thabor et que vous exprimiez votre foi par la générosité et la splendeur de vos dons.

Quelques mots maintenant sur le profit que vous pouvez retirer de votre œuvre.

Il en est un qui nous vient de Dieu et que je ne puis mesurer ; car sa grâce sera d'autant plus abondante que vous aurez plus de zèle à le servir. Mais il est un profit que vous pour-

rez prendre vous-mêmes dans votre travail et que vous assurera l'esprit de foi.

On peut travailler d'une manière banale et faire des ornements d'église comme on fait toute autre chose. Il est, au contraire, une manière de travailler, réfléchie et chrétienne, qui consiste à prendre, dans chacun des objets que vous faites ou que vous achetez pour les missions, une leçon pour votre vie pratique.

L'amict vous rappelle le voile de modestie qui doit toujours orner le front d'une femme chrétienne, et vous invite à vous demander si vous n'avez jamais offensé cette vertu. Il vous représente aussi le casque de la foi que vous devez porter fièrement, afin de soutenir avec vaillance les assauts du démon et les luttes de l'incrédulité contemporaine.

L'aube est la figure du vêtement d'innocence dont l'âme doit être revêtue pour être admise aux noces de l'Agneau.

Le cordon, les ceintures dont le prêtre entoure sa taille nous rappellent cette parole de Jésus-Christ : « *Sint lumbi vestri præcincti :* Que vos reins soient ceints. » Car vous êtes

des athlètes, vous devez combattre contre le démon, contre le monde, son esprit, ses maximes et ses œuvres, contre les passions ennemies de toute vertu. Vous êtes des voyageurs qui cheminez dans de rudes sentiers ; la route du salut est étroite et ardue, le but que vous devez atteindre est placé sur des hauteurs où vous n'arriverez jamais que si vos reins sont affermis. Vous êtes des esclaves, et vous devez constamment porter les chaînes du saint amour de Dieu.

Les manipules, les étoles, les chasubles, sont les symboles du joug du Seigneur. Il ne paraît dur à porter qu'aux âmes faibles et lâches, et nos murmures sont une preuve que nous ne comprenons pas cette parole divine : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive. »

La croix brille sur tous les ornements sacrés pour nous indiquer que nous devons suivre les traces sanglantes du divin Capitaine qui nous emmène à sa suite à la conquête du royaume des cieux.

Le corporal, destiné à recevoir le corps de Jésus-Christ, nous apprend, par sa blancheur

immaculée, que notre âme ne doit être souillée d'aucune faute, même légère, si elle désire s'approcher avec fruit de la sainte Eucharistie.

Les burettes et les patènes, qui contiennent les dons destinés à être transformés au corps et au sang de Jésus-Christ, nous disent que nous devons offrir à Dieu nos âmes, nos corps, nos actions, afin qu'il les transforme par sa grâce en attendant l'éternelle transformation de la gloire.

Les ciboires et les calices nous invitent à faire de nos âmes des vases d'élection, pour offrir à Jésus-Eucharistie une hospitalité digne de lui.

Le voile dont on couvre le calice est l'emblème de la pieuse discrétion qui doit cacher ordinairement nos vertus et nos bonnes œuvres, et ne les laisser voir qu'en temps opportun.

Les chapes, ornement par excellence du prêtre oriental, les chapes, que j'ai vues sortir si belles et si brillantes de vos mains industrieuses, représentent le manteau d'incorruptible lumière dont vous serez revêtues à l'éternelle fête des cieux.

La plupart de vos ornements sont faits avec des choses qui ont déjà servi à vous vêtir et à vous orner. Jésus veut bien se contenter de ces restes transfigurés pour vous apprendre que vos infirmités, transformées par la grâce, peuvent servir à votre gloire.

Vous le voyez, Mesdames, votre travail et votre générosité font passer sans cesse sous vos yeux et entre vos mains un traité symbolique de spiritualité que je vous prie de lire attentivement et avec esprit de foi.

Aimez votre œuvre, profitez de votre œuvre, cherchez partout des recrues pour votre œuvre. Ouvrez vos rangs bien larges à toutes les bonnes volontés et à tous les dévouements. Nous remarquons dans la compagnie du Sauveur des vierges, des femmes mariées et même des pénitentes. Vous aussi vous pouvez vous recruter dans toutes ces conditions. Plus d'une femme mondaine pourra venir expier, au service de Jésus-Christ et de ses apôtres, le trop vif attrait qu'elle éprouvait naguère pour les plaisirs du siècle et les années d'une vie perdue dans la frivolité; plus d'une femme

mondaine pourra venir apprendre, dans votre pieux ouvroir, qu'il y a quelque part des joies plus pures et plus solides que celles que procurent les fêtes de la vanité et de la dissipation.

Complétez votre travail et vos dons par la prière. La prière est, pour les apôtres et les prêtres de Jésus-Christ, un aliment, un vêtement, une armure dont leur vie laborieuse et militante ne peut se passer. Par les dons que vous envoyez aux missions, vous frappez les yeux des populations naïves qui doivent apprendre à respecter nos saints mystères ; par la prière vous obtiendrez les grâces qui touchent les cœurs et les enchaînent au service de notre commun maître Jésus Christ.

Que la bénédiction de Dieu descende sur vous et sur votre œuvre. Recevez avec mes remerciements les faveurs de l'Église et de notre saint Ordre : c'est-à-dire les précieuses indulgences que le Souverain Pontife a attachées à vos réunions hebdomadaires et aux prières que vous faites, et, comme surcroît de grâce, la patente d'affiliation, la charte d'adoption, en vertu de laquelle le Supérieur Général

de notre Ordre vous fait participer toutes, membres actifs ou honoraires de l'œuvre, aux prières, suffrages, bonnes œuvres, mérites de tout l'Ordre de Saint-Dominique, de tous ses membres vivants sur la terre comme de ceux qui sont au ciel, et cela pendant votre vie comme après votre mort.

Encore une fois, que Dieu vous bénisse; qu'il fasse croître et prospérer votre œuvre, comme il fait croître les besoins et prospérer les travaux de nos chères missions. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE MESSE

DISCOURS POUR LA PREMIÈRE MESSE
DE M. L'ABBÉ G. D.

(*12 juillet 1888. Sainte-Adresse, Havre*)

PREMIÈRE MESSE

DISCOURS POUR LA PREMIÈRE MESSE DE M. L'ABBÉ G. D.

(12 juillet 1888. Sainte-Adresse, Havre)

Pro Christo legatione fungimur.
« Nous sommes députés par le Christ et nous agissons pour lui. »
(2 Cor., v, 20.)

Mes Frères,

C'est une grande joie, pour celui qui cultive une plante avec amour, de la voir arriver à sa parfaite croissance, épanouir ses fleurs et nouer ses fruits. Cette joie, je l'éprouve au-

jourd'hui en présence de celui dont nous fêtons l'entrée solennelle dans les saintes fonctions du sacerdoce ; et ma joie est d'autant plus vive et plus sereine que ma plante, à moi, a été placée dans un lieu sûr et sacré, où toutes les grâces de Dieu concourent à la protéger et à l'embellir.

Le jeune prêtre que vous avez sous les yeux n'a encore rien fait qui lui mérite humainement la considération, le respect, l'honneur que je viens réclamer pour lui, mais Dieu a fait dans son âme de si grandes choses que sa jeunesse est devenue semblable à cet âge vénérable dans lequel les hommes honorent la double majesté de l'expérience et de la vertu, couronnées par les cheveux blancs. Il n'est encore qu'au printemps de sa vie et l'Église l'appelle prêtre : *presbyter :* πρεσβύτερος, c'est-à-dire : vieillard ; — vieillard, parce que la grâce, par ses mystérieuses opérations, a devancé dans sa jeune âme les mérites d'une longue vie ; vieillard, parce qu'il représente Celui qui est plus ancien que tous les temps, le Fils éternel de Dieu, le Christ, prêtre suprême, et qu'il peut dire avec l'Apôtre : « Nous

sommes députés par le Christ et nous agissons pour lui : *Pro Christo legatione fungimur.* »

Avant que je l'invite à reconnaître sa dignité, méditons ensemble, mes Frères, ces paroles de saint Ephrem et de saint Augustin : « Oh! qu'il y a de profondeur dans le merveilleux sacerdoce de la loi nouvelle ! *O quam magnam in se continet profunditatem admirabile sacerdotium !* — La dignité des prêtres est vraiment vénérable : *Vere veneranda sacerdotum dignitas.* »

I

Bien que l'idée du sacerdoce ait fléchi plus d'une fois sous le poids des passions et de l'incrédulité ; bien que les peuples troublés par des railleurs impies aient appris à moins respecter leurs médiateurs sacrés, on n'a pu supprimer l'homme étrange en qui s'incarne la religion de l'humanité. Le sacerdoce apparaît dans tous les temps ; même à l'heure où on le proscrit, il reste sous une autre forme. Ses pires ennemis, croyez-le bien, n'ont pas

d'autre dessein que de le confisquer à leur profit ; ils veulent être les prêtres de ceux à qui ils prêchent le culte des fausses divinités qu'ils appellent la liberté et le progrès.

L'idée du sacerdoce est si fortement plantée dans l'esprit humain, si profondément gravée dans l'histoire des peuples, qu'on ne peut l'expliquer que par une intervention divine. Ne perdons point notre temps en des excursions inutiles à travers les sacerdoces de l'antiquité : tous ont été remplacés par le sacerdoce unique de celui à qui Dieu a juré qu'il serait prêtre éternellement : « *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum*[1]. »

Le Verbe incarné, Jésus-Christ, est prêtre en vertu du serment de Dieu : « prêtre universel, dit Tertullien : *catholicum sacerdotem* ». Il a exercé son office pendant les jours de sa vie mortelle ; mais en quittant la terre, il n'a point résigné ses fonctions ; c'est toujours lui qui pontifie. La hiérarchie, qu'il a instituée, ne lui succède pas, ne le remplace pas, elle est lui-même. Tout prêtre de cette

1. Ps. 109.

hiérarchie peut dire : Le Christ m'emprunte comme un voile vivant sous lequel il dérobe sa gloire, afin d'exercer son perpétuel sacerdoce; il est en moi, il me pénètre : dans tous les actes de mon saint ministère, je suis le Christ : *Sum ego Christus.*

Quel honneur! mes Frères. Aussi, pour l'y préparer, Dieu saisit-il son prêtre au plus intime de l'être, et marque-t-il son âme d'un signe ineffaçable, incorruptible, auquel on le reconnaîtra éternellement. Transformé par le caractère sacramentel, le prêtre ne ressemble plus au reste des hommes; il devient un être sublime, placé entre le ciel et la terre, pour les unir ensemble par le religieux commerce des choses sacrées.

Choisi parmi les hommes, il personnifie l'humanité dans le culte pubic qu'elle doit à Dieu : *Ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum*[1]. Lui seul a le droit de parler au ciel au nom du peuple chrétien, d'ouvrir ses lèvres, d'y cueillir les saintes paroles, de les unir à sa propre parole

1 Hebr., v, 1.

et de transmettre à Dieu la religieuse expression de sa foi, de son amour, de ses espérances, de ses craintes et de ses désirs. Quand il dit : « *Oremus :* Prions », le courant qui emporte vers Dieu les choses sacrées de la terre est établi ; tous les actes religieux du peuple chrétien y sont entraînés par l'acte sacerdotal. Louanges, actions de grâces, supplications de notre indignité et de notre misère, le prêtre concentre tout dans son âme consacrée, et afin de grandir nos actes religieux à la mesure de l'infini qu'ils doivent atteindre, lui, forme expresse du Christ, en communication intime avec lui par sa consécration, il jette tout et déifie tout dans le cœur du prêtre universel et divin : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Que dis-je, mes Frères? Le prêtre n'a pas besoin de la présence du peuple chrétien pour être son homme public. Même quand il est seul, dans le temple, dans son oratoire, ou sur le sentier perdu d'une campagne déserte, « il est le représentant et l'ambassadeur de l'Église universelle, chargé par elle de prier pour tous : *Sacerdos procurator et nuntius universalis*

Ecclesiæ, ab ea missus ut oret pro omnibus[1]. »

Personnification du peuple chrétien, le prêtre est en même temps la personnification de Dieu dans la culture de l'humanité religieuse. Rempli par le Christ des dons divins, il les répand sur les âmes. Il leur donne à toutes les vérités que l'éternel témoin des choses divines a apportées du ciel : vérités sur les perfections cachées de Dieu, vérités sur les ineffables opérations de sa puissance et les bienfaits de son amour, vérités sur les relations de notre esprit, de notre volonté, de notre conscience, avec la mystérieuse conduite de la Providence, vérités sur les fins que Dieu se propose et sur le but de notre vie, vérités dont l'ensemble nous éclaire, mieux que ne le pourraient faire toutes les sciences humaines, sur notre origine, notre nature, notre état, nos devoirs, nos destinées.

Plus que cela, mes Frères : Le prêtre, illuminateur des âmes, ne les éclaire que pour les mieux voir et agir plus sûrement dans leurs plus intimes profondeurs. Il n'y a que Dieu qui

1. Guillelm. Parisiens., *De sacris ordinibus*, IV.

puisse atteindre, toucher les âmes et leur faire subir cette glorieuse transformation de la grâce qui les rend participantes de sa nature. Mais admirez la libéralité du Père de toute vie ! Au lieu de se réserver le mystérieux pouvoir qui n'appartient qu'à lui, il le communique à son prêtre.

O merveille ! le prêtre touche, transforme, vivifie, divinise les âmes. Il leur donne la vie surnaturelle, l'entretient, la perfectionne, la répare dans tous les sacrements qu'il crée et qu'il dispense. — Comble de l'honneur ! il donne la vie substantielle de Dieu, Dieu lui-même, Dieu en personne.

C'est ici, mes Frères, que le prêtre est vénérable au-dessus de toute expression humaine. Nous avons choisi le temps d'une messe solennelle pour vous parler de sa grandeur, parce que la messe est le suprême office de sa représentation humaine et divine.

Dans la vie commune, il vous ressemble : ce n'est qu'un pauvre mortel pétri d'imperfections et d'infirmités. Mais à l'autel quelle transformation ! Vos religieux désirs et vos pieuses intentions l'enveloppent et le pénè-

trent; il est l'homme public par excellence. Non seulement, il entraîne vers Dieu vos vœux, mais il offre pour vous et en votre nom une victime qui l'emporte sur toutes celles que le Seigneur a répudiées, une victime divine qui égale l'infinie majesté de celui à qui elle est offerte.

Chose étonnante et plus admirable! cette victime, c'est lui qui l'immole, et, en cela, il se montre homme de Dieu plus que dans toutes ses autres fonctions. — Sans quitter la terre, le prêtre agit jusque dans les profondeurs des cieux où Dieu réside avec son Fils. D'un mot et quand il veut, il appelle, il saisit la glorieuse humanité du Christ et l'amène parmi nous. Regardez-le au moment solennel et décisif du saint sacrifice. Debout au milieu de l'autel, il lève les yeux au ciel, il bénit un tout petit morceau de pain, une coupe de vin, il s'incline, il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Et voilà qu'en ses mains s'opère un prodige que les saints Docteurs ont comparé au merveilleux enfantement de la Vierge Mère, à qui nous devons le grand bienfait de l'incarnation. Le même Homme-Dieu

que Marie a conçu dans son sein béni, au moment ou elle prononça son *Fiat*, le même Homme-Dieu renaît, en quelque sorte, entre les mains du prêtre. Plus grande merveille encore : il renaît et il meurt. La parole sacerdotale, qui lui donne son être sacramentel, l'immole du même coup, et renouvelle l'étonnant mystère que nous adorons sur la croix : un Dieu mourant pour le salut du genre humain. Et quand il le tient entre ses mains, ce Dieu immolé, le prêtre le présente à ceux qui ont faim de vie divine. « Voici l'agneau de Dieu, dit-il, prenez et mangez, — que le corps du Christ vous nourrisse et vous conserve pour la vie éternelle. »

Évidemment, mes Frères, il y a là du divin. Le divin, c'est la consécration sacerdotale qui est, dans l'âme du prêtre, comme la racine d'une puissance infinie à laquelle rien ne résiste. « Le Prêtre suprême lui donne du sien », dit Tertullien, en le faisant participer à son pouvoir créateur et à son infinie libéralité.

O prêtre! quand je te vois à l'autel, il me semble que toutes les grandeurs s'effacent

devant la tienne. Tu es grand au-dessus des rois et des maîtres de ce monde, autant que l'esprit est grand au-dessus de la matière, autant que l'éternité est grande au-dessus du temps, autant que Dieu est grand au-dessus de tout ce qui n'est pas lui.

Non seulement tu surpasses tous les hommes, même ceux que Dieu a le plus honorés par nature ou par héritage, mais tu es investi d'un pouvoir que ni les anges ni les archanges n'ont reçu de Dieu. Ces esprits célestes soutiennent le trône du Très-Haut et obéissent à ses ordres ; toi, trône vivant de Dieu, tu lui commandes de venir s'asseoir en tes mains consacrées.

Je vais plus loin, mes Frères, et j'ose dire avec un des plus pieux, des plus enthousiastes et des plus glorieux chantres des grandeurs de Marie, que le prêtre a sur la plus sainte et la plus parfaite des créatures des avantages de puissance : « *Excedit sacerdotalis potestas Virginis potestatem*[1]. » Marie ne nous a donné qu'une fois son divin Fils; le prêtre

1. S. Bernardin. Senens., *Serm.* 20.

nous le donne tous les jours. Marie nous a donné un Christ passible et mortel ; le prêtre nous donne un Christ glorieux et immortel. Marie nous a donné un Christ qu'on pouvait voir, entendre et toucher ; le prêtre nous donne un Christ qu'on peut manger et s'incorporer.

Vere veneranda sacerdotum dignitas! O vénérable dignité des prêtres ! Le siècle léger paraît ne pas la comprendre ; mais on s'aperçoit bien vite qu'il en a gardé l'intelligence et le souvenir à la profonde stupeur qu'il éprouve et à la violente indignation qu'il manifeste, lorsqu'il voit un prêtre tomber. Qui s'inquiète du brin d'herbe que le pied d'un animal a foulé, ou du grain de sable qu'emporte la vague ? Mais, quand le chêne se brise avec fracas, tout le monde regarde le chêne foudroyé ; quand un montagne s'effondre, toute la science est en émoi. A l'effet que produit la chute d'un prêtre, on peut juger de sa grandeur.

La haine même de ses ennemis est un témoignage de son éminente dignité. Ils inventent pour le déconsidérer une foule d'accusa-

tions aussi ridicules qu'odieuses; dans le fait, le prêtre n'est coupable à leurs yeux que de leur rappeler l'éternel Pontife, dont le pardon, inefficace pour leurs âmes corrompues, les accuse d'ingratitude et de trahison devant Dieu et devant les hommes. S'ils pouvaient détruire le Prêtre suprême sans nous toucher, il leur serait indifférent qu'il y eût des prêtres dans le monde. Les lamas, les bonzes, les muphtis, les rabbins, les ministres des sectes protestantes ne les gênent guère; mais, dans le prêtre catholique, ils voient l'homme de Dieu, le Christ lui-même : voilà le secret de leurs colères et de leurs sinistres projets. Sans le vouloir, ils justifient cette belle parole de saint Éphrem : « Oh ! qu'il y a de profondeur dans le formidable et admirable sacerdoce de la loi nouvelle ! *O quam magnam in se continet profunditatem, formidabile et admirabile sacerdotium !* »

Formidable : le sacerdoce ne peut pas l'être, ne l'est pas pour vous, mes Frères ; mais est-il autant admiré et respecté qu'il le mérite ? — N'avez-vous pas les yeux trop ouverts sur les imperfections et les défauts qui peuvent

déconsidérer le prêtre dans l'estime des délicats? N'êtes-vous pas trop attentifs à ce qui vous semble répréhensible dans la conduite des ministres de Dieu? N'avez-vous pas la funeste habitude de généraliser des fautes qui ne sont, dans le sacerdoce, que de tristes exceptions? Savez-vous garder dans vos relations les respectueux égards, dans vos conversations la sage discrétion, dans vos jugements la prudente réserve qui conviennent aux enfants de la famille chrétienne envers ceux que l'Église appelle des anciens et des pères? Je charge vos consciences de répondre à ces questions et me contente de vous rappeler ces paroles de l'Apôtre : « *Sic nos existimet homo sicut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei*[1] : Que l'homme nous considère comme les représentants du Christ et les dispensateurs des mystères divins. » Laissez-vous conduire par l'esprit de foi, vous ne voudrez voir alors, et vous ne verrez, dans le prêtre, que la splendeur de son caractère, l'élévation de

1. 1 Cor., IV, 1.

ses fonctions, la magnificence de son pouvoir, et vous vous écrierez avec saint Augustin : « *Vere veneranda sacerdotum dignitas !* »

II

Maintenant, jeune Christ, qui venez de prendre place dans les rangs de la sainte hiérarchie, permettez-moi de vous dire, avec un grand docteur : « Mon fils, reconnaissez votre dignité : *Agnosce, fili, dignitatem tuam.* » — Votre caractère sacerdotal vous confère la plus haute des noblesses. Or, noblesse oblige. Tout étant divin dans votre dignité et vos fonctions, vous devez, selon la belle parole de saint Denis, « prendre comme une forme divine et montrer, plus que qui que ce soit au monde, dans votre personne et dans toutes les habitudes de votre vie, la parfaite ressemblance de Dieu. » Ni vos imperfections ni vos fautes ne vous enlèveront l'admirable pouvoir que vous avez reçu ; mais si vous l'exerciez sans être digne, vous ne seriez plus, selon la forte expression de saint Thomas, « qu'un

blasphème vivant et un trompeur public : *Sacerdos est quasi blasphemus et deceptor, qui indigne ordinem suum exsequitur*[1]. »

Appliquez-vous donc ces paroles que le Seigneur adressait aux prêtres de l'ancienne loi : « Soyez saints, parce que moi, le Dieu que vous servez, je suis saint : *Estote sancti, quia ego sanctus sum*[2]. » Sanctifiez-vous, en tout temps, en toutes choses et pour toutes les fonctions de votre ministère.

Vous êtes le précenteur du peuple chrétien, chargé de présider à son culte et de prier pour lui. Élevez-vous par la piété, le recueillement, la ferveur, dans une région pure et sereine où vous vous tiendrez à la proximité de Dieu et ne toucherez à l'humanité que par les sacrés sommets où les âmes, dégagées des choses périssables, se rapprochent elles-mêmes de l'éternel et de l'infini.

Ne vous contentez pas d'être fidèle à la lettre, mais pénétrez-vous de l'esprit de la liturgie. Ne traitez jamais les choses saintes

1. Summ. Theol., Supp., quæst. 36, a. 3.
2. Levit., XI, 44.

qu'avec une religieuse gravité qui en inspire a tous le respect.

Vous êtes chargé d'annoncer la vérité de Dieu. Appliquez-vous à la connaître et à l'approfondir. Ne soyez pas de ceux qui s'imaginent que la courte science du séminaire suffit à une vie sacerdotale, et qu'on en sait toujours assez quand on n'a à enseigner que de petites gens. Ne soyez pas de ceux qui se taisent quand ils devraient parler, et qui retiennent la vérité captive dans les honteuses chaînes de l'indolence ou de la peur.

Vous devez apprendre aux âmes qui vous seront confiées les devoirs du chrétien. Sachez que pour être éloquent et persuasif en cette matière, vous devez vous montrer irréprochable dans l'accomplissement de vos devoirs de prêtre. Vous ne pourrez flageller le vice avec la sainte liberté d'un homme évangélique que si vous faites lire la loi de Dieu dans votre vie avant qu'on l'entende sortir de votre bouche. Vous ne prêcherez avec fruit les vertus que si vous en êtes le vivant et parfait exemplaire. Vous n'entraînerez les âmes à votre suite vers les choses spirituelles et

célestes que si vous rompez toute attache à la vie sensuelle et aux biens de ce monde.

Homme divin, vous devez donner à Dieu son être sacramentel, l'immoler sur l'autel, distribuer sa chair et son sang au peuple chrétien. Purifiez-vous de plus en plus pour un si auguste ministère; mais, surtout, comme on vous l'a dit dans votre ordination : « Imitez ce que vous touchez : *Imitamini quod tractatis.* » Le Dieu que vous touchez est tout amour et se donne tout entier par amour; aimez et donnez-vous comme lui, malgré l'ingratitude des hommes, les humiliations, les injures, les rebuts. Aimez tous ceux qu'il aime : les grands et les petits; les petits plus que les grands, parce qu'ils sont plus faibles et plus abandonnés. Aimez les âmes, les chères âmes qu'il veut sauver : non seulement celles qui viendront à vous et vous demanderont les dons de Dieu, mais plus encore celles qui se tiennent à l'écart, celles qui oublient ou refusent la grâce. Ne vous contentez pas de pleurer sur leur malheur et de dire tristement avec le poète :

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes[1] !

« O âmes courbées vers la terre et vides des biens célestes ; » — mais allez les chercher, poursuivez-les et ne soyez heureux que lorsque vous les aurez ramenées à Dieu. Prenez dans le Cœur de Jésus-Eucharistie la mesure des effusions de votre cœur : compatissez comme lui à toutes les infortunes, soutenez toutes les faiblesses, consolez tous les chagrins, soulagez toutes les misères, soyez l'inspirateur, le provocateur, le généreux artisan de toutes les bonnes œuvres.

Enfin, mon cher fils, constamment en rapports intimes avec l'éternelle et inépuisable source de toutes les vertus, buvez-y à longs traits la tendre dévotion, la pieuse gravité, la prudence, la discrétion, la réserve, le désintéressement, la justice, la modestie, la chasteté, et surtout le saint amour de Dieu et des hommes, la sainte charité mère du sacrifice : tout un ensemble de vertus qui confirment par l'exemple la prédication de la parole. Alors, mon ami, vous mériterez non seulement

1. Perse, *Satyr.*

le respect, mais l'amour de tous, et l'on pourra dire de vous : « Voici un prêtre grand qui, dans les jours de sa vie sacerdotale, a su plaire au Seigneur, imposer le respect de sa perfection, conjurer les colères de Dieu et des hommes, se concilier les cœurs et unir le ciel et la terre dans un religieux embrassement : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.* »

PREMIÈRE COMMUNION

DISCOURS POUR LE RENOUVELLEMENT
DES VŒUX DU BAPTÊME

(Sainte-Adresse, 1885)

PREMIÈRE COMMUNION

DISCOURS POUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME

(Sainte-Adr.sse, 1885)

Vota mea Domino reddam in atriis domus Domini, in medio tui Jerusalem, — in conspectu omnis populi ejus.
(Ps. CXV.)

MES CHERS ENFANTS,

Je viens vous appliquer ces paroles du Psalmiste et vous parler des vœux qui vous engagent pour la vie au service de votre divin roi Jésus-Christ. Tout votre avenir du temps et de l'éternité dépend de la gravité et de la sincérité avec lesquelles vous allez vous pro-

noncer tout à l'heure. Ceux qui vont entendre vos serments recevront, je l'espère, de cette solennité une salutaire leçon. Écoutez-moi bien, je vous en prie.

I

Il y a dix ou douze ans, vous avez été présentés à l'Église et l'on a demandé pour vous la vie nouvelle que le Sauveur a promise à tous ceux qui sont baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Quel admirable changement s'est opéré tout à coup dans vos âmes! Vous portiez le fardeau d'une malédiction qui pèse inexorablement sur la race humaine et fait de ses rejetons des enfants de colère; vous êtes devenus les fruits bénis de la rédemption et les fils bien-aimés de Dieu. Vous étiez souillés par le péché; l'eau sainte vous a rendus purs comme les anges du ciel. Vous portiez la mort et la damnation dans votre sein; la grâce vous a ressuscités, et vous a ouvert la porte de l'éternelle patrie d'où la justice de Dieu vous avait bannis.

Vous étiez esclaves de Satan ; l'adoption divine vous a affranchis : frères du Christ, membres vivants de son corps mystique, temples de l'Esprit-Saint, vous êtes entrés de plain pied dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Hontes de votre naissance charnelle, impuissances de votre nature déchue, tout a été purifié, réparé, et merveilleusement transformé.

Pouviez-vous recevoir tant et de si grands biens sans rien donner à Dieu ?

Mais quoi donc? — Pauvres petits, vous n'aviez pas encore conscience de vous-mêmes. Vos âmes endormies n'étaient hantées que par des images informes, et il ne s'échappait de vos lèvres inexpérimentées que des cris inarticulés. Cependant vous avez parlé par la bouche de vos répondants, et vous avez offert à Dieu, en échange de ses bienfaits, la solennelle promesse d'être fidèles à la grâce de votre baptême.

Cette promesse, vous allez la ratifier aujourd'hui. Non pas qu'elle ait absolument besoin de cette ratification ; elle était bonne le jour où elle fut faite pour vous et elle enveloppait votre

vie tout entière. Mais Notre-Seigneur vous ayant donné ce matin une nouvelle marque de son tendre amour, vous lui répondez par un acte d'amour : la rénovation des promesses de votre baptême. Cet acte emprunte aux circonstances dans lesquelles il est fait une force, et, si je puis m'exprimer ainsi, une majesté exceptionnelles.

Quand ils voulaient donner à leurs promesses un caractère sacré et s'engager plus qu'on ne peut le faire par ces paroles d'honneur que les hommes échangent entre eux, les anciens s'approchaient de l'autel où le prêtre venait de sacrifier, et, la main étendue, plongée dans le sang et jusque dans les entrailles des victimes, ils prononçaient leurs serments. Vous faites mieux que cela, mes enfants. Votre rencontre avec la sainte Victime qu'on a immolée pour vous est plus intime et plus profonde que toutes les rencontres des sacrifices antiques, Ce n'est pas votre main que vous plongez dans le sang, c'est votre être tout entier qui embrasse la divine hostie. Elle est en vous, elle vit et respire en vous, c'est elle qui va vous faire parler.

Qu'allez-vous donc dire? — Ces paroles dont il faudra vous souvenir éternellement : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache pour toujours à Jésus-Christ. »

Vous allez *renoncer à Satan* : c'est-à-dire à cet immortel ennemi que l'Apôtre nous montre rôdant autour des âmes pour les dévorer. Dans les âges de foi, il épouvantait le monde chrétien par les manifestations publiques de son exécrable pouvoir et se vengeait, par l'ostentation, de la guerre acharnée que lui faisait l'Église. Aujourd'hui, il complote dans l'ombre et dissimule ses coups pour ne point troubler la fausse sécurité de ceux qui ne croient plus à son existence. Mais plus il se cache, plus il est dangereux et terrible. Vous le reconnaîtrez, mes enfants, aux mauvaises pensées qui envahiront soudainement vos esprits, aux désirs coupables que vous sentirez naître dans vos cœurs, aux excitations malsaines qui tourmenteront votre nature à mesure que vous grandirez, à je ne sais quel appétit du mal dont les âmes les plus chrétiennes ne peuvent se défendre. La cause de vos inquiétudes, de vos langueurs

spirituelles, de vos hésitations dans l'accomplissement du devoir, de votre relâchement dans le service de Dieu, c'est lui ! Puisque vous reconnaissez et confessez solennellement qu'il est votre ennemi, confirmez-vous dans la résolution de le traiter toujours en ennemi. N'oubliez pas un seul instant sa présence invisible, et soyez toujours prêts à répondre à ses tentations par cette parole du Sauveur : « Arrière, Satan ! *Vade retro, Satana !* »

Vous allez *renoncer aux pompes de Satan* : c'est-à-dire à l'esprit du monde, si âpre à la recherche des biens terrestres, si servilement attaché à ces biens fragiles et menteurs, si profondément oublieux des vrais biens, si léger dans ses pensées, si frivole en ses désirs, si pervers en ses maximes, si corrompu dans sa vie et dans ses mœurs. Le monde vous entoure et vous presse, mes enfants, comme une mer courroucée et avide d'engloutir en ses abîmes insondables tout ce qu'elle bat de ses flots. Il ne faut pas être de sable mais de roc pour lui résister. Le sable, soulevé par les lames qui le labourent, est à chaque instant bouleversé ; le roc, mille fois couvert et comme

noyé par la vague furieuse, mille fois reparaît inébranlable, nous montrant sur ses flancs immobiles l'écume des flots impuissants que vient boire un rayon de soleil. Demandez au Christ béni qui vous possède la force de résister comme le roc aux assauts du monde. — Enfant, vous dira-t-il, la vie est courte, il faut la bien remplir. J'ai des richesses, des honneurs, des joies, des plaisirs ; viens, choisis, prends et enivre-toi : *Venite, inebriamini, carissimi.* — Non, non, lui répondrez-vous : l'estime, l'amour et les caresses de mon Dieu me suffisent ici-bas, et j'aspire aux biens éternels et aux délices du ciel.

Vous allez *renoncer aux œuvres de Satan* : c'est-à-dire à toute espèce de péché. Vos chères petites âmes, hélas ! ont peut-être été dépouillées de la blanche tunique du baptême et mortellement blessées par des fautes graves qui vous eussent mérité un malheur éternel, si Dieu ne les eût pardonnées. Mais vous avez tout avoué, tout détesté, tout pleuré aux pieds du Père miséricordieux dont le cœur est toujours ouvert au retour des enfants prodigues. Il vous a lavés de nouveau dans le

sang de son Fils, et, purifiés par la pénitence, vous avez scellé votre réconciliation par l'union intime de vos âmes avec la chair et le sang du Sauveur. Tout est fini, n'est-ce pas? Vous ne voudrez plus jamais offenser ni trahir, par les œuvres de Satan, le Dieu qui s'est montré pour vous si plein de miséricorde et de généreuse tendresse.

Enfin, *vous voulez vous attacher pour toujours à Jésus-Christ*. Ce n'est pas lui, croyez-le bien, qui rompra le premier les liens sacrés de l'union que vous avez contractée en vous assimilant sa chair et son sang. Il a dit : « Celui qui me mange vit de moi et pour moi ; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. » Il demeure, plus attaché et plus fidèle que tous les amis qui se donnent en ce monde ; il demeure, toujours prêt à ouvrir et à répandre les trésors de son amour sur la chère âme qu'il a épousée ; il demeure jusqu'à ce qu'on lui dise : « Je ne veux plus de toi, va-t'en. » Mais vous ne lui direz jamais cette parole si monstrueusement ingrate. Vous voudrez rester attachés à Celui qui demeure. Sa très pure doctrine sera

désormais la lumière de vos esprits, sa loi la règle de vos volontés et la mesure de vos actions, sa vie le modèle de vos vies, sa sainte grâce l'honneur, la joie, la consolation, la force de vos âmes. Demain, comme aujourd'hui et toujours, vous lui répéterez ce refrain que chantaient ce matin vos cœurs enivrés de sa présence :

O Jésus, vivez dans mon âme,
Vivez, vivez pour n'y jamais mourir!

Voilà vos promesses, mes chers enfants. Mais quand devez-vous les accomplir? Tout de suite et toujours : tant que le joug de l'obéissance vous ramènera, sous la tutelle de vos parents, de vos maîtres et de votre pasteur, dans la maison de Dieu : *In atriis domus Domini*; tant que, soumis à de religieuses influences et édifiés par de bons exemples, vous vous sentirez comme portés par le milieu qui vous entoure à l'accomplissement du devoir et à la pratique des vertus chrétiennes : *In medio tui, Jerusalem*; mais surtout, lorsque, maîtres de vous-mêmes, vous serez mêlés, sous votre propre responsabilité, à la vie pu-

blique : *In conspectu omnis populi ejus.* Alors, il faudra affronter avec courage l'opinion et peut-être la persécution des malhonnêtes gens qui conspirent contre tout ce qui est bon, juste et saint ; alors vous devrez vous préserver des lâchetés du respect humain dont tant de malheureuses âmes deviennent les victimes. Combien d'enfants, élevés chrétiennement, pleins de bons désirs et de généreuses résolutions, à l'époque de leur première communion, ont misérablement trahi le bon Dieu, qu'ils avaient juré de servir, pour s'épargner les railleries et les injures de gens méprisables, au milieu desquels un honnête homme, un chrétien surtout, doit toujours marcher l'âme fière et le front haut ! Ces lâches, ces traîtres ne se rencontreront pas parmi vous, mes chers amis. Je l'espère, j'y compte, parce que vous allez le promettre solennellement. Si, dans quelques années, j'interroge votre pasteur, il faut qu'il puisse me répondre : « Mon Père, tous les enfants que vous avez vus et bénis en l'an de grâce 1885 ont été fidèles aux serments qu'ils ont prononcés devant vous. Rendons grâces à Dieu : *Deo gratias.* »

II

Mes Frères, je viens de parler à vos enfants de leurs devoirs; ma tâche serait inachevée si je ne vous disais quelle est votre part de responsabilité dans cette grande fête.

Ces chers petits, il faut les respecter. Le Seigneur a dit : « Ne touchez pas à ceux qui me sont consacrés : *Nolite tangere Christos meos.* » N'y touchez pas!... C'est l'invitation qu'on adresse à ceux qui s'approchent imprudemment d'un objet dangereux, ou à ceux qui s'approchent trop vivement de quelque être fragile que le moindre choc peut briser, ou de quelque être si pur que le moindre contact peut le flétrir. Mais quelle différence dans le ton et la manière dont est dite cette simple parole : « N'y touchez pas! » Vous êtes près d'un lépreux, près d'un malheureux atteint d'une maladie contagieuse ; je m'écrie aussitôt, avec un sentiment de crainte et d'horreur : N'y touchez pas! Vous êtes près d'un nid de petits oiseaux, près d'une fleur fraîchement éclose ; je m'écrie, sur le ton de

la prière et le cœur plein d'un tendre intérêt : N'y touchez pas ! Or, mes Frères, vous avez aujourd'hui sous les yeux une chère petite couvée du Bon Dieu, qu'il a réchauffée sur son cœur et nourrie du corps adorable de son Fils, un parterre de fleurs fragiles et pures, dont le calice est encore rempli de la rosée empourprée du sang de Jésus-Christ : âmes sanctifiées et consacrées pour la première fois par le sacrement de l'Eucharistie, enfants devenus d'autres Christs, dignes de nos respects et de nos délicates attentions. Ce n'est pas moi qui vous dis : N'y touchez pas ! C'est Dieu par la bouche de son prophète : *Nolite tangere Christos meos.*

Ne touchez pas à ces enfants par des paroles imprudentes, par des conversations dont la liberté cynique pervertirait leur jeune âme. Plus ils sont innocents, plus vous devez être réservés à leur égard. Gardez-vous de croire qu'ils ne vous comprennent pas. Aujourd'hui peut-être, leurs passions endormies laissent passer, sans y faire attention, vos propos sans pudeur, demain elles se réveilleront sous le coup des paroles qu'elles auront entendues et

commenceront à fermenter quand vous croirez qu'elles sommeilleront encore.

Ne touchez pas à ces enfants par des railleries sur les choses saintes, par des blasphèmes, par des conversations impies capables de troubler la candeur de leur foi. A quoi serviront les religieuses leçons qu'ils reçoivent des ministres de Dieu, si leurs parents, devenus les ministres de Satan, s'appliquent à les contredire? Prise entre deux autorités qui se combattent, l'autorité de Dieu et l'autorité de la famille, la faible raison d'un enfant ne sait plus à qui se fier. Elle hésite, elle se déconcerte et finit par tomber, comme, peut-être, vous êtes tombés vous-mêmes du doute dans l'incrédulité.

Ne touchez pas à ces enfants par des exigences domestiques qu'inspire un grossier intérêt, et ne les détournez pas, par amour du lucre ou de vos aises, de l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens. Sachez que leur obéissance à vos ordres est subordonnée à l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, et qu'à partir du jour où vous leur aurez appris à mépriser les commandements du Maître des

maîtres, ils s'habitueront à ne plus tenir compte de votre pouvoir déconsidéré par une sacrilège injustice.

Ne touchez pas à ces enfants par vos mauvais exemples d'indifférence religieuse, de négligence dans le devoir, de passions et de vices. Vous aurez beau leur faire la leçon, s'ils tendent à s'éloigner de Dieu et à offenser dans leurs mœurs l'intégrité de l'honnête homme et la sainteté du chrétien : conseils, exhortations, réprimandes, châtiments, tout sera inutile, du moment qu'ils n'auront sous les yeux que des vies de pécheurs, sans Dieu, sans religion, sans vertus chrétiennes.

Ne touchez pas à ces enfants et ne les laissez pas toucher par ces livres immondes, par ces feuilles impies et immorales qu'on voit circuler, hélas ! jusque dans les demeures des pauvres gens. Que votre attentive vigilance établisse, autour de leur instinctive curiosité, comme un cordon sanitaire de délicates et austères précautions qui protègent leur innocence. Ne croyez pas que tout ce que vous pouvez vous permettre puisse leur être bon, et craignez toujours qu'ils ne sortent

trop tôt de leur naïve et sainte ignorance.

Ne touchez pas ces enfants et ne les laissez pas toucher par des compagnies dangereuses pour leurs mœurs, ni par des maîtres capables de corrompre leur foi. Apprenez-leur à choisir leurs amis et choisissez vous-mêmes pour eux des écoles qui soient le prolongement sacré de la famille chrétienne, et non des agences de l'athéisme légal, des maîtres qui soient les auxiliaires intelligents de votre sollicitude paternelle et de vos légitimes ambitions, les représentants consciencieux de votre auguste ministère, les religieux continuateurs des traditions de votre foyer, et non les fonctionnaires aveugles d'un pouvoir qui tend à se substituer à votre inviolable autorité et à confisquer votre mission.

Enfin, mes Frères, rappelez-vous, en tout temps et en toute occasion, cette maxime de la sagesse humaine : « On doit à l'enfant le plus profond respect » :

Maxima debetur puero reverentia[1]...

1. Juvénal, *Satir.*, XVI.

et mieux encore cet anathème du Sauveur : « Malheur à celui qui scandalise les petits enfants ! Il mérite qu'on lui attache une meule au cou et qu'on le jette à la mer[1]. » Attendez-vous à être jugés dans la mesure de votre responsabilité vis-à-vis de ces chers petits, et puissiez-vous ne jamais entendre sortir de la bouche de Dieu courroucé ce cri que poussa le vieux Jacob à la vue de la tunique ensanglantée de son fils : « Ah ! une bête féroce a dévoré mon enfant. »

Mais puis-je croire que vous vous exposerez à ce honteux et terrible reproche ? Non, mes Frères. Non seulement vous préserverez vos enfants de tout attouchement funeste, mais vous vous laisserez toucher par eux, si beaux et si purs aujourd'hui.

N'avez-vous pas vu dans nos jardins ces ravissantes petites plantes, dont les fleurs en grappe semblent vous regarder comme des yeux d'azur à la prunelle d'or ? La science leur a donné un nom bizarre qui ne dit rien au

1. « Qui scandalizaverit unum de pusillis istis, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. » (Matth., XVIII, 6.)

cœur, bien qu'il soit doux à la bouche ; elle les appelle des « *myosotis,* oreille de souris ». Le peuple leur a gardé leur nom traditionnel, ce sont pour lui des *souvenez-vous*. Or, mes Frères, vous avez présentement sous les yeux une corbeille vivante de ces charmantes fleurs, cultivées avec amour par un jardinier qui s'entend de *toute manière* à la culture des plantes. En plein épanouissement spirituel, ces enfants vous disent : « Souvenez-vous ! » Souvenez-vous des grâces et des joies de votre première communion ; souvenez-vous du profond sentiment de paix et de sécurité que vous éprouvâtes, lorsque Dieu vous eut pardonné les fautes de votre enfance ; souvenez-vous de vos pieux désirs et de vos amoureux élans vers le béni Sauveur, qui demandait l'hospitalité à vos petites âmes ; souvenez-vous des délices de l'heure sainte pendant laquelle vous lui fûtes unis par le sacrement de sa chair et de son sang ; souvenez-vous de votre bonheur, de votre reconnaissance, de vos résolutions, de vos promesses ; souvenez-vous !... Car, hélas ! vous avez trop oublié. Si l'on vous eût dit alors ce

que vous deviez être plus tard, vous vous fussiez écrié : Jamais !... Jamais !... Et cependant vous avez été ingrats et infidèles.

Mais Dieu ne veut pas que vous vous découragiez de vos ingratitudes et de vos infidélités ; il vous invite à renouveler avec vos enfants les vœux de votre baptême. Si vous vous sentez trop indignes de faire appel à son amour, tant de fois et si longtemps méconnu, offrez-lui les chères petites fleurs que cet amour vient de faire éclore et dites-lui : Seigneur, souvenez-vous ! Souvenez-vous de vos anciennes miséricordes ; souvenez-vous de l'innocence de nos jeunes années, souvenez-vous de notre première communion, et puisse ce souvenir hâter pour nous l'accomplissement des promesses que vous avez faites aux pécheurs repentants !

Oh ! oui, mon Dieu, souvenez-vous !... Par l'âme sanctifiée des enfants, sauvez l'âme déshonorée des parents ! Souvenez-vous, demain encore et toujours, des chers petits dont votre Fils a pris possession aujourd'hui, et répondez par mille grâces de préservation à la tendre prière que le Sauveur vous adresse :

« *Pater, serva eos quos dedisti mihi :* O Père, conservez ceux que vous m'avez donnés ! »

Et vous, Fils bien-aimé de Dieu ! pour conserver ces enfants, confiez-les à votre Mère, dont ils vont implorer tout à l'heure la toute-puissante protection. Qui pourra les toucher lorsqu'ils seront sous sa garde ? Qui pourra les flétrir si elle les rafraîchit de son souffle si doux et si pur ? Qui pourra les corrompre, si elle les pénètre du parfum de ses vertus ? Secours des chrétiens, elle leur donnera le courage et la force d'accomplir fidèlement leurs vœux. Refuge des pécheurs, elle va ouvrir ses bras miséricordieux pour recevoir et presser sur son cœur les parents infidèles qui demanderont grâce.

Père très saint, aimable Sauveur, très douce Vierge Marie, faites que ce jour de première communion soit pour cette paroisse un jour d'éternelles bénédictions. Saints Anges, à qui ces enfants ressemblent, répondez à mes vœux par un éternel *Amen* !

PANÉGYRIQUES

SAINT DOMINIQUE

ALLOCUTION POUR LA MESSE DE SA FÊTE
PRONONCÉE DANS LA CHAPELLE DE NOTRE COUVENT
DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

(Paris, le 4 août 1891)

SAINT DOMINIQUE

ALLOCUTION POUR LA MESSE DE SA FÊTE
PRONONCÉE DANS LA CHAPELLE DE NOTRE COUVENT
DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

(Paris, le 4 août 1891)

Adsunt Dominici læta solemnia, laude multiplici plaudat Ecclesia.
« Voici la joyeuse fête du bienheureux Dominique, que l'Eglise applaudisse et multiplie ses louanges. »

MES FRÈRES,

Ces paroles, qui commencent notre office de nuit, convient l'Église tout entière à la fête de notre bienheureux Père Dominique. Ce n'est pas assez que sa famille spirituelle se réjouisse

de son triomphe, il faut que le monde chrétien prenne part à notre allégresse, et chante avec nous les louanges du glorieux Patriarche de l'antique et vénérable famille dominicaine.

Il n'y a pas de fête sans compliments ; c'est par là qu'on commence d'ordinaire. Je me souviens encore des jours charmants de mon enfance, alors que d'une voix bégayante je chantais à mon père :

Père chéri, c'est aujourd'hui ta fête ;
Vois, j'ai des fleurs pour couronner ta tête.

En grandissant, mes compliments sont devenus plus graves. Aujourd'hui, l'Église veut qu'ils soient solennels. Non parce que les saints aiment à être flattés : l'humilité, qu'ils ont pratiquée jusqu'à l'héroïsme pendant leur vie, a enterré chez eux l'amour-propre et la vanité. Dans les enivrements de la gloire et du bonheur céleste, ils se désintéresseraient volontiers de toute louange humaine, si cette louange devait s'arrêter à leur personne. Mais louer les Saints est un devoir envers Celui dont l'Écriture a dit : « *Mirabilis Deus in sanctis suis* : Dieu est admirable dans

ses saints. » Il aime qu'on lui rappelle tout ce qu'il a fait pour ses chers serviteurs, et rien ne lui est plus agréable, à cet égard, qu'une action de grâces parfaitement désintéressée de notre part. Sans doute, il nous est permis de profiter des fêtes pour demander des faveurs spirituelles. Mais nous humilier, nous anéantir d'abord, nous reconnaître indignes des grâces de choix que Dieu a faites à ses grands élus, consentir à n'avoir que la dernière place dans la maison du Père céleste. si c'est son bon plaisir : voilà assurément la meilleure de toutes les préparations pour recueilllir les fruits des religieuses solennités que nous célébrons en l'honneur des saints.

Obéissons donc à l'invitation que nous fait l'Église en cette fête de notre bienheureux Père : *Adsunt Dominici læta solemnia; laude multiplici plaudat Ecclesia.*

Louanges et actions de grâces pour les admirables présages qui précèdent la naissance de Dominique et annoncent sa mission ! Dieu l'a mis au rang des grands précurseurs de sa grâce et des grands apôtres de sa vérité, en le faisant entrer dans la vie par la porte des

merveilles. Il est le fruit béni d'une prière qui demandait au ciel un saint. Sa mère l'entrevoit, dans un songe prophétique, sous la figure d'un chien fidèle qui promène à travers le monde le divin flambeau de la vérité et de l'amour ; sur son front d'enfant brille une étoile, doux astre d'une matinée pleine de promesses, devant lequel commenceront à se dissiper les nuages d'erreur et de corruption qui assombrissent le ciel de l'Église : *Stella micans in fronte parvuli, novum jubar præmonstrat sæculi.*

Louanges et actions de grâces pour la mission qu'a reçue notre bienheureux Père ! Elle ne vient pas des hommes, mais de Dieu. Le ciel l'envoie pour renouveler le siècle qui va s'éteindre : *Præco novus et cœlicus missus in fine sæculi ;* et dès ses premiers jours, il brille, nous dit l'Église, comme l'étoile du matin au milieu des nuages : *Quasi stella matutina in medio nebulæ.*

A la fin du XIIe siècle, qui avait commencé dans la pleine lumière de la foi, de la raison et de la justice, le ciel de l'Église s'était couvert de nuages, où l'on pouvait lire, pour

un prochain avenir, de sinistres présages.

Ces nuages, c'est la décadence des mœurs ecclésiastiques. La simonie, le faste, l'amour du bien-être, la luxure, l'avarice, ont envahi le clergé à tous les degrés. D'où est venue cette peste? — « Hélas ! s'écrie le bienheureux Pierre de Blois, elle est entrée par toutes les portes ! Sans souci de leur âme et de leur corps, une foule de malheureux se précipitent sur la chaire pastorale, devenue pour eux une chaire empoisonnée, et pour tous une chaire de perdition. » — « Le monde, dit le Père Lacordaire, a le plaisir de voir ses favoris gouverner l'Église de Dieu, et changer le joug aimable de Jésus-Christ en une domination séculière. » — Avec la décadence des mœurs ecclésiastiques, décadence des mœurs religieuses. Les monastères ne sont plus les demeures bénies du silence et du recueillement, les sanctuaires pacifiques du travail et de la science. Ils sont devenus des sortes de caravansérails, où l'on entend retentir les bruits du siècle, d'où la prière, l'humilité, la pénitence, le dévouement, s'enfuient épouvantés, et où le souvenir des saints couchés

dans leurs tombeaux est étouffé sous le poids des préoccupations d'une vie toute mondaine.

Les nuages, c'est l'hérésie, qui profite des maux de l'Eglise pour décrier sa divine mission, l'appelant la grande prostituée décrite par l'Apocalypse, la mère et la maîtresse de toutes les erreurs et de tous les vices ; l'hérésie, qui, sous le masque d'une austérité hypocrite, séduit les peuples et ressuscite les monstrueuses erreurs et les mœurs abjectes du paganisme.

Les nuages, c'est l'ignorance des populations abandonnées par leurs maîtres spirituels, n'entendant plus retentir la sainte parole de Dieu, oubliant, avec les vérités de la foi, les devoirs de la vie chrétienne

Les nuages, c'est le triomphe de l'islamisme, qui reprend la sainte Jérusalem et ravage les chrétientés d'Orient ; c'est le schisme grec, qui s'affirme avec plus d'audace et ravit des milliers d'âmes au bercail de Jésus-Christ.

La nuit s'étend partout ; on dirait que le monde va finir : *In fine sæculi*. Mais, au milieu des ombres, voici briller l'étoile du matin.

C'est un enfant qu'une merveilleuse grâce a saisi dans son berceau : *Mira Christi præsignat gratia,* et devant lequel on peut chanter déjà ces paroles de l'antienne qui retentit aujourd'hui près de ses autels : *O Lumen Ecclesiæ !*

Oui, Dominique est lumière. Il brille par sa mortification précoce, car, tout petit enfant, il s'échappe de son berceau pour se coucher sur la terre et prendre déjà part aux souffrances de Jésus-Christ. En grandissant, il brille par son esprit de foi, sa piété, sa simplicité, son obéissance, sa douceur, sa patience, son angélique pureté, son amour de l'étude et de la prière. Il brille par cet héroïque détachement, cette tendre charité qui le dépouille de son plus cher bien d'étudiant, ses livres, pour soulager les pauvres et délivrer les captifs. Il brille par son amour de la vie régulière dans le chapitre d'Osma, où il édifie ceux qui vivent en sa compagnie. Enfin, il brille par les ardeurs généreuses d'une âme qui ne croit appartenir à Jésus-Christ qu'en se consacrant sans réserve au salut des âmes par l'apostolat.

Que de prouesses dans cette jeune vie !

Il y a là des vertus chrétiennes et sacerdotales qui peuvent servir de type et provoquer le relèvement des mœurs ecclésiastiques ; un zèle de la discipline qui promet un réformateur de la vie religieuse ; un amour de la science sacrée qui annonce la prochaine défaite de l'hérésie ; des ardeurs apostoliques qui convertiront les pécheurs et iront chercher les infidèles jusqu'aux extrémités de la terre. Les nuages vont se dissiper, car voici briller au milieu d'eux l'étoile du matin : *Quasi stella matutina in medio nebulæ.* L'Église a bien dit : « Une merveilleuse grâce donne son empreinte à l'enfance et à la jeunesse de Dominique : *Mira Christi præsignat gratia.* »

Louanges et bénédiction pour le complet épanouissement de cette grâce première et insigne dans l'âme de notre bienheureux Père ! — L'astre a grandi. Dominique, entré dans la vie apostolique, n'est plus une étoile dont les lointaines clartés n'envoient à la terre que des promesses. C'est, selon l'expression du texte sacré que l'Église lui applique : « La lune dans sa pleine lumière : *Quasi luna plena in diebus suis.* »

La lune, quand elle le regarde en face, reçoit tous les rayons du soleil et nous les renvoie; ainsi notre bienheureux Patriarche dans les jours de son apostolat et de sa vie religieuse. C'est alors qu'abreuvé des rayons du Soleil éternel, il mérite d'être appelé la lumière de l'Église : *lumen Ecclesiæ.*

Le Soleil divin, qui, pour tempérer sa lumière, s'est enveloppé du nuage transparent de notre humanité, Jésus, Verbe éternel et vrai Fils de Dieu, brille sur toutes les âmes. Mais pour recevoir sa lumière, il faut écarter tout ce qui nous empêche de le voir et de le regarder en face. Les biens de ce monde, la chair et ses convoitises, la volonté propre, autant de nuées opaques qui, si elles ne font pas les ténèbres dans l'âme humaine, ne lui permettent de vivre que dans un demi-jour, où elle poursuit en vain la perfection. Il faut une explosion pour renverser ces obstacles; cette explosion, c'est l'acte héroïque de la profession religieuse, qui engage le chrétien à la pauvreté volontaire, à la chasteté et à l'obéissance. C'est par là que Dominique est entré dans la pleine lumière du Soleil de vérité et

de perfection. Ses yeux ne rencontrant plus d'obstacles qui l'empêchent de le voir, il le regarde en face. Il le regarde dans une contemplation continuelle, qui unit, pendant le jour, le plus profond recueillement aux incessants labeurs de la vie apostolique, et qui se poursuit, la nuit, au pied des autels. C'est alors qu'il va frapper à la porte du ciel, et que, par ses tendres prières et ses saints rugissements, il lui demande les secrets qu'il doit verser, pendant le jour, sur la terre avide de la parole de Dieu : *Nocte cœli perlustrans limina, die terris dat Verbi semina.*

Brillez sur cette âme sainte, brillez, divin Soleil, aucun des rayons de votre lumière ne sera perdu. Dominique vous regarde; qui regardera Dominique reconnaîtra Jésus en lui : Jésus adorateur fidèle et anéanti de la majesté divine, Jésus doux et humble de cœur, Jésus amant de la pauvreté, Jésus obéissant jusqu'à la mort, Jésus miroir de pureté, Jésus tendre père et miséricordieux ami des âmes, Jésus avide de souffrances pour racheter le monde, Jésus crucifié, Jésus immolé. Comme Jésus, il a soif du martyre, cet héroïque apôtre;

comme Jésus, il aspire au baptême du sang, et si les hommes ne lui offrent pas de croix, il déchire lui-même sa chair en ces longues et horribles veillées dont le silence n'est troublé que par les gémissements de son âme ardente, qui dit à Dieu : « J'ai soif, donne-moi des âmes : *Sitio, da mihi animas* », pendant que coulent sur le pavé du sanctuaire les flots de son sang.

Illuminé par le soleil des âmes, Dominique, en nous envoyant le reflet des perfections du Sauveur, nous envoie aussi le reflet de sa toute-puissance. Les prophéties et les miracles honorent ses vertus et consacrent sa céleste mission. Comme le Christ, dont il est le parfait imitateur, il voit dans l'avenir, il pénètre les âmes, il commande à la nature et redemande à la mort ses victimes. Comme le Christ, il peut dire : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres. »

Salut, astre béni, salut, miroir du Soleil divin, lune mystérieuse dont la pleine lumière a illustré vos jours d'apostolat : *Luna plena in diebus suis* ! Ces jours touchent à leur fin ; vous allez disparaître à l'horizon, mais la lumière

de l'Église n'est pas éteinte ; l'astre grandit encore.

Louanges et actions de grâces pour la fécondité spirituelle de notre bienheureux Père ! Non seulement il s'est fait un couronne des nombreuses âmes qu'il a sauvées par l'action directe de sa parole, mais il nous apparaît entouré d'une famille de sauveurs, dans laquelle se reproduisent ses admirables vertus et se continuent les prodiges de sa mission. C'est un soleil resplendissant : *Quasi sol refulgens in templo Dei.*

Le soleil, centre de lumière et de force, groupe et fait marcher autour de lui les astres qui se sont formés de ses éclats et auxquels il donne le mouvement, la clarté et la chaleur. Il gravite lui-même avec ses satellites autour d'un centre mystérieux, dont la puissante attraction se fait sentir à travers les espaces, et ordonne l'immense armée des étoiles qui décorent le firmament. Vaste et glorieuse figure du monde spirituel, dont le Christ est le centre vivant, et où se meuvent les groupes d'âmes sanctifiées qu'on appelle les familles religieuses.

Dominique est le soleil d'un de ces groupes. Il a commencé son attraction sacrée pendant les jours de sa vie mortelle ; mais depuis que Dieu l'a placé dans son temple éternel comme un soleil resplendissant, il fait sentir plus vivement ses saintes énergies, et attire dans l'orbe de son mouvement, de sa lumière et de sa chaleur une foule d'âmes héroïques. Vous l'avez entendue, heures du jour et de la nuit, vous l'avez entendue, la religieuse famille des Frères Prêcheurs, chanter les louanges du Seigneur. Vous l'avez vue, monde de la science divine, parcourir vos mystérieuses profondeurs et y chercher la lumière qu'elle devait répandre sur le monde par l'enseignement et la prédication. Vous avez retenti, confins de la terre, du bruit de sa parole apostolique, et vous êtes humides encore du sang qu'elle a répandu pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Vous avez été illustrée, sainte Église de Dieu, par ses travaux, ses vertus et ses prodiges, et vous honorez les saints et les saintes, les bienheureux et les bienheureuses qu'elle a produits depuis plus de six siècles. Ce sont les enfants d'un même père, la gloire de sa

fécondité; en chacune de leurs fêtes on peut chanter : *Adsunt Dominici lœta solemnia*; *laude multiplici plaudat Ecclesia.*

Louanges, enfin, louanges et actions de grâces pour ce jour de joie dont nous célébrons l'anniversaire, et qui vit entrer dans la patrie céleste un de ses plus magnifiques citoyens : *Adest dies lætitiæ qua beatus Dominicus aulam cælestis gloriæ civis intrat magnificus.*

On a bien dit : « Dieu est admirable dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* » Le plus petit d'entre eux est une merveille à laquelle on ne peut comparer les plus grandes merveilles de la nature, et celui que nous fêtons aujourd'hui est merveilleux entre toutes les merveilles de la grâce. Soyez donc béni et remercié, mon Dieu ! Et maintenant que nos cœurs sont ouverts par l'admiration et la reconnaissance, faites-nous goûter les fruits de cette sainte fête. Accordez-nous la grâce d'être les parfaits imitateurs de celui qui est notre gloire. Faites-nous participer à la splendeur de ses vertus et à la fécondité de son apostolat. Écoutez les prières qu'il vous adresse pour nous, et, par la vertu de son intercession,

consolez-nous des tristesses de la persécution; persuadez à ceux qui nous affligent que nous ne sommes point des ennemis ni des hommes de parti, mais des citoyens tranquilles et soumis aux justes lois, qui ne demandons qu'à faire honneur à notre pays par nos vertus et nos travaux. Faites rentrer dans nos maisons troublées l'ordre, la paix et la ferveur avec la liberté. Bénissez, enfin, dans le cloître et dans le monde, tous les enfants de la famille dominicaine; préservez-les de la corruption du siècle; sauvez-les tous, afin qu'ils soient un jour réunis à leur Père sous le manteau de la très sainte Vierge. Ainsi soit-il.

BIENHEUREUSES
DIANE, CÉCILE ET AIMÉE

DISCOURS POUR LA PREMIÈRE FÊTE DES BIENHEUREUSES

(Chapelle du Havre, 10 novembre 1893)

BIENHEUREUSES
DIANE, CÉCILE ET AIMÉE

DISCOURS POUR LA PREMIÈRE FÊTE DES BIENHEUREUSES

(*Chapelle du Havre, 10 novembre 1893*)

Non est bonum hominem esse solum; faciamus ei adjutorium simile sibi.
(Gen., II, 18.)

Mes Frères,

Dieu venait de créer l'homme à son image et de l'investir d'une universelle royauté sur la nature, lorsqu'il prononça cette parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons pour lui un aide qui lui ressemble. » Aussitôt, vaincu par un mystérieux sommeil, Adam se

couche et s'endort sur les fleurs du paradis. Dieu s'approche en silence, prend une de ses côtes, la revêt de chair, et fait de cet os, ravi au fils de son amour, un édifice vivant : la femme, être charmant qui attend le réveil de son époux. Adam ouvre les yeux, et, dans la femme que Dieu lui présente, il se reconnaît. C'est lui-même, avec moins de majesté mais plus de grâce, moins de force mais plus de délicatesse, moins de fierté mais plus de charme. Il regarde, il admire, il est ravi : voilà l'aide que Dieu lui donne pour répandre en d'innombrables générations le germe de vie qu'il a reçu.

Ce mystère de nos origines, Dieu aime à le renouveler, quand il applique sa sagesse et sa puissance à quelque grande œuvre. Veut-il recréer spirituellement le monde devenu un chaos d'erreurs et de crimes : — il endort son divin Fils du sommeil de la mort, et près de la croix où le nouvel Adam s'immole, une Vierge-Mère, en s'unissant à ses douleurs et à son sacrifice, coopère à la rédemption du genre humain et devient la vraie mère des vivants.

S'agit-il d'étendre cette œuvre de la rédemption et d'enfanter des âmes à la perfection évangélique : — Dieu sépare du monde des races d'élection, des familles religieuses vouées à son amour et à son culte; et, près des patriarches de ces races, de ces familles, il suscite des femmes bénies pour les aider, sous la même livrée et les mêmes lois, à atteindre le but sublime de leur vocation. Près de Jérôme l'admirable Paule, près de Benoît la douce Scholastique, près de François d'Assise la vaillante Claire. Aujourd'hui, mes Frères, l'Église nous montre, près de notre Père saint Dominique, trois filles de son cœur, les bienheureuses Diane, Cécile et Aimée, dont nous célébrons pour la première fois la fête. Un autre vous racontera leur histoire. Je veux me borner, dans cet entretien, à vous dire brièvement quel a été, dans la vie dominicaine, le rôle de nos trois bienheureuses et de toutes celles qu'elles ont engendrées spirituellement, leur influence du côté de Dieu et des hommes. Prêtez-moi votre attention.

Entre toutes les œuvres issues de l'esprit de foi et de la charité chrétienne, le monde n'a guère d'estime que pour celles qui visent nos besoins et nos maux corporels. Elles seules ont, à son avis, un but vraiment utilitaire, et peuvent figurer avec honneur dans l'histoire du progrès. Il se laisse donc toucher par les prodiges de bienfaisance et de dévouement dont la germination semble s'être accrue depuis plus d'un demi-siècle. Volontiers il admire, avec un de nos auteurs contemporains, « ces êtres charitables qui, renonçant par libre volonté à ce que la vie contient et promet, recherchent la caducité, la maladie, l'infortune, afin de leur porter secours; — ces héros d'abnégation qui, loin de fuir les misères humaines, y plongent avec ardeur, ne reculant devant aucun dégoût, devant aucune fatigue, pour les mieux soulager; — ces sisyphes de l'amour, dont rien ne rebute la vaillance... tous tourmentés du désir de plaire à Dieu en aimant le prochain, du besoin de spiritualiser la vie en la consacrant aux

malheurs d'autrui[1]. » — Le monde les admire, et il voit avec plaisir les académies récompenser leur vertu et couronner le récit de leurs exploits. Mais ne lui parlez pas de ces êtres originaux et bizarres qui semblent avoir pris le monde en horreur, et vont cacher leur vie derrière de grandes murailles pour la consacrer à d'inutiles cruautés et à de stériles contemplations. Égoïsme plus inhumain que celui des jouisseurs qui, du moins, apportent à la vie sociale l'appoint de leur large consommation ! Arrière ces pieux oisifs qui rêvent le ciel au lieu d'en faire la conquête par une lutte généreuse contre les maux de l'humanité !

Ainsi pense le monde, mes Frères, et bon nombre de gens, religieusement et sincèrement chrétiens, pensent comme lui. Moins grossiers que les purs utilitaires, ils estiment que les œuvres extérieures d'enseignement et d'apostolat ayant pour but l'amélioration, le perfectionnement spirituel, la guérison des âmes, font assez bonne figure auprès des

1. Maxime du Camp, *La Charité privée à Paris* (avant-propos).

œuvres de bienfaisance corporelle. Mais ils ne veulent pas comprendre l'utilité des cloîtres où l'on n'a pas d'autre chose à faire qu'à prier et se sanctifier. Je voudrais bien les éclairer, si je n'ai pas le pouvoir de changer l'opinion du monde.

Je demande d'abord ce qu'il y a d'étrange et bizarre dans une vie toute consacrée à la pensée du ciel, et au culte perpétuel du Dieu libéral et magnifique qui a daigné nous promettre l'éternel partage de sa gloire et de son bonheur. Mais c'est pour cela que nous avons été faits, c'était la destination primitive de cette belle et pure nature que Dieu a créée à son image, et dans laquelle il a imprimé par la grâce la ressemblance de sa propre vie. Adam, sous les ombrages de l'Éden, regardait les cieux et tendait son âme affranchie de toute servitude vers l'éternelle patrie où Dieu devait couronner ses privilèges et ses vertus. En attendant la vision béatifique, il adorait, il aimait, il chantait l'infinie perfection qui se rapprochait de lui sous de resplendissantes figures. Un unique désir, une perpétuelle

prière, c'était toute sa vie terrestre. Et ainsi, jusqu'au jour béni où il plairait à Dieu de le ravir à la terre, et de consommer sa perfection dans le paradis céleste, où il devait appeler après lui toute sa race.

Hélas ! le péché a trop tôt mis un terme à cette bienheureuse et sainte vie ; et l'humanité, en proie à mille misères, s'est détournée de sa fin et a oublié son premier et son plus grand devoir, le culte de Dieu. Cependant, mes Frères, notre fin n'a pas été changée, et Dieu n'a rien perdu de ses droits. Nous nous devons à lui tout entiers, et à supposer que nous nous décidions tous aujourd'hui à ne plus penser qu'au ciel et à demeurer prosternés dans une continuelle adoration, nous ne ferions rien de trop, rien que Dieu n'ait le droit d'exiger de nous. Mais sa compatissante bonté veut bien nous permettre de songer à nos besoins et de parer aux misères de cette vie, pourvu que, de temps en temps, nous tournions nos regards vers lui et lui disions : « Père, que votre nom soit sanctifié ; Père, venez au secours de vos pauvres enfants ! » Mais, comprenez-le bien, mes Frères, cette

miséricordieuse condescendance doit avoir sa raison d'être. Or, cette raison d'être, c'est l'existence des légions saintes, qui se chargent de faire honneur au droit de Dieu et de représenter auprès de lui l'humanité priante. Ce que vous ne pouvez pas faire, elles le font pour vous ; elles offrent l'encens d'une perpétuelle adoration au Dieu que vous devriez perpétuellement adorer. Malheur à vous si vous les méprisez, car vous méprisez la personne sacrée de vos ambassadeurs dans le plus glorieux et le plus nécessaire de tous ses offices, auprès de la plus haute de toutes les majestés.

Représentants sacrés de l'humanité auprès de Dieu, les habitants du cloître sont encore ses pieux moniteurs. Nos vies agitées par tant de sollicitudes et de troubles, par de si vives passions, nous font trop souvent oublier le bienheureux terme où Dieu nous appelle. N'est-il pas bon que nous ayons sous les yeux des âmes détachées de ce monde et toujours en marche vers le ciel ? N'est-il pas bon de les entendre nous dire : « Prends garde, chrétien, prends garde : la terre a des séductions qui

peuvent surprendre ton cœur et l'enchaîner en un lieu où il n'y a pas pour toi de demeure permanente. Ta patrie est en haut. Pense au ciel, regarde le ciel, et viens-y avec nous ! »

Ces ambassadeurs sacrés, ces pieux moniteurs, vous les croyez plongés dans une mystique oisiveté et étrangers aux luttes de la vie. Détrompez-vous. Ils n'ont point oublié que la vie est un combat, et le premier ennemi dont ils veulent triompher, c'est cette nature corrompue que nous a léguée le péché. Nous en portons tous le fardeau ; et nous savons ce qu'il en coûte de résolutions et d'efforts, si nous avons le sincère désir de nous préserver des vices et des hontes dont les germes fermentent en chacune de nos convoitises. Il faut lutter courageusement pour être simplement honnête, combien plus pour vivre chrétiennement et saintement.

Les biens du monde nous sollicitent. Leur possession, loin de nous satisfaire, ne fait souvent qu'accroître dans nos cœurs avides le désir d'avoir davantage. Si nous en voulons régler l'usage selon la loi de Dieu, les sollici-

tudes du présent et les soucis de l'avenir nous y attachent et ne nous permettent plus que de fugitives et timides aspirations vers l'éternel bien pour lequel nous sommes créés; heureux sommes-nous quand nous ne l'oublions pas tout à fait. Pendant que les biens extérieurs nous sollicitent, la chair conspire en nous contre l'esprit. Nous n'avons pas le courage de la sevrer de toute jouissance, mais que de précautions il nous faut prendre pour l'empêcher d'abuser de celles que Dieu permet, et pour conserver la mesure de respect qui convient au caractère sacré que nous a donné le baptême et à la grâce que nous recevons des sacrements! — Sommes-nous tranquilles du côté de la chair, l'orgueil de la vie nous tourmente. Si nous n'avons pas l'amour de la gloire et l'ambition des honneurs, nous tenons à notre sens propre, à notre volonté propre; et pour vouloir être nos maîtres, nous sommes souvent les esclaves de nos fantaisies et de nos caprices. Nous croyons avoir beaucoup fait si nous nous soumettons à une direction bienveillante, sans abdiquer le droit de nous y soustraire quand

il nous plaira. Bref, mes Frères, nous luttons contre la nature ennemie d'une manière incomplète et nous avons besoin d'apprendre à une haute école comment il faut s'y prendre pour la dompter.

Eh bien, allez frapper à la porte des cloîtres; entrez. — Là, vous rencontrerez des pauvres volontaires qui, pour supprimer tout aliment à la convoitise, pour s'épargner des sollicitudes qui retardent leur progrès spirituel et rompre des liens qui les empêchent de se précipiter vers les biens éternels, ont renoncé à toute propriété et à tout usage arbitraire des biens de la terre. — Là, vous rencontrerez des vierges qui, ayant voué leurs corps à la privation des plaisirs permis, n'ont plus qu'une souveraine horreur pour les plaisirs défendus, des ascètes dont l'esprit se retranche dans les austérités de la pénitence, pour résister aux assauts de la chair. — Là, vous rencontrerez des humiliés qui ont sacrifié le plus cher de tous les biens, la volonté propre, pour ne plus obéir, en toutes choses, qu'à la sainte volonté de Dieu, exprimée par ceux qui représentent son autorité légitime. — Et vous osez

dire que ces pauvres, ces chastes, ces humiliés, ne sont que des mystiques oisifs, étrangers aux luttes de la vie? — Mais regardez-les donc bien! Ce sont vos prévôts d'armes, vos maîtres athlètes, vos entraîneurs de combat. Ce sont, dans la pratique comme dans la théorie, les cadres intelligents et vaillants de cette milice chrétienne qui, selon la parole du Sauveur, doit ravir par la violence le royaume des cieux[1].

Dans leur combat contre la nature ennemie ces lutteurs cherchent des forces pour un combat plus terrible où la victoire doit assurer votre paix et votre salut : le combat contre Dieu. Je ne vous dirai rien de ces mystérieuses collisions dans lesquelles Dieu éprouve impitoyablement des âmes saintes qui ne répondent à ses rigueurs que par un amoureux abandon. J'aurais peur de n'être pas compris. Mais il en est d'autres où vous verrez mieux la salutaire influence de ces exilés volontaires

1. « Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. » (Matth., XI, 12.)

dont la vie nous paraît inutile. Pendant que vous les croyez endormis dans un repos égoïste, ils sont aux avant-postes des sociétés humaines et les protègent contre les redoutables invasions de la justice divine.

Elle doit des peines, cette sainte justice, aux fautes que vous avez commises et que vous commettez encore. Elle doit surtout des peines aux iniquités des peuples, qui, n'ayant, comme peuples, qu'une existence terrestre, ne peuvent être châtiés dans l'éternité. Les nations chrétiennes plus coupables, parce qu'elles sont plus ingrates, doivent s'attendre à de plus fréquents et plus cruels châtiments. — Justice de mon Dieu, que de prévarications, que de hontes, que de révoltes, que de blasphèmes, que d'attentats contre les choses saintes vous provoquent et vous arment pour la vengeance! Ah! si vous vous manifestiez selon la rigueur de votre droit, nous n'aurions pas un jour tranquille, il n'y aurait pas un mètre de terre qui ne fût couvert de ruines. — Mais, non : la voix de nos crimes n'étouffe pas la voix plaintive des vierges qui vous implorent et crient vers vous : « Pitié, Seigneur, pitié pour votre

peuple : *Parce, Domine, parce populo tuo.* » La dissolution et les ignominies de notre vie sociale ne vous font pas oublier les compensations douloureuses de leur vie pénitente et mortifiée. — Sachez-le, chrétiens : s'il n'y a pas à vos foyers autant d'afflictions que vous en avez mérité ; s'il y a encore dans la vie des peuples ingrats et criminels des jours de prospérité et de repos, c'est que la justice de Dieu s'arrête devant la prière incessante et sur le corps crucifié de ses thérapeutes.

Engagés dans les luttes de la justice, les hôtes du cloître ne le sont pas moins dans les luttes de la miséricorde. Vous connaissez, mes Frères, cette touchante perfection de notre Dieu ; elle est tant de fois chantée dans les saints Livres et par l'Église. — « Dieu est compatissant et miséricordieux : *Misericors et miserator Dominus.* » « Il a pitié des misères humaines, non pas qu'il s'en attriste et qu'il en souffre, dit saint Thomas; sa parfaite nature ne lui permet pas cette faiblesse : *Tristari de miseria alicujus non competit Deo.* Mais il veut les guérir : c'est le propre de sa miséricorde:

Repellere miseriam alicujus maxime competit Deo. Or, entre toutes les misères, celle qui touche le plus son cœur paternel et provoque plus sûrement son action miséricordieuse, c'est la misère du péché, père de tous les maux. Dieu a horreur du péché, mais il aime le pécheur ; il l'a dit à une grande infidèle : « Jérusalem, Jérusalem, je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pour cela que je t'ai miséricordieusement attirée vers moi : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* » Entendez-vous, chrétiens? la pitié de Dieu n'est point stérile, comme l'est souvent celle des hommes ; elle agit, et, selon la force des saintes Lettres, « elle nous poursuit tous les jours et s'attache à nos pas, comme un mendiant, pour que nous lui fassions l'aumône d'un cœur repentant : *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* »

Aimable et douce perfection, vous cherchez des auxiliaires dans toute la nature ; l'astre qui luit aux cieux, l'onde qui s'enfuit, la feuille desséchée que le vent emporte, la foudre qui gronde, la fleur qui s'entr'ouvre, tout ce qui nous rappelle une meilleure patrie,

la fuite de nos années, la fragilité de nos charmes, l'instabilité de notre fortune et de nos plaisirs, les tempêtes de nos passions, les séductions de l'innocence et de la vertu, tout cela c'est votre regard et votre voix. Les larmes de mère, les sourires d'enfant, les infatigables dévouements de l'amitié, c'est vous encore poursuivant l'âme pécheresse. Mais où vous êtes plus apparente et plus pressante, c'est dans la rencontre des docteurs et des apôtres que vous envoyez vers les pécheurs pour éclairer leur âme enténébrée et pour toucher leur cœur endurci. Qui sommes-nous, mon Dieu, nous, fils de votre serviteur Dominique, depuis six cents ans que nous existons, sinon des instruments de votre miséricorde? Nous avons parcouru les mystérieuses profondeurs de la science divine, pour y chercher la lumière que vous vouliez répandre sur le monde. Tous les pays civilisés, les confins de la terre eux-mêmes ont retenti du bruit de notre parole apostolique, et sont humides encore du sang que nous avons répandu. — Eh bien, nous l'avouons humblement, en tout temps et en tout lieu, nous eussions été

vaincus par les opiniâtres résistances de l'erreur et des passions, sans l'intervention des anges de la prière et de la pénitence dans nos miséricordieuses luttes contre les pécheurs. Si vous regardiez mieux des yeux de la foi, mes Frères, vous les verriez ces anges, que vous croyez immobilisés dans le rêve, toujours soucieux de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et toujours en mouvement. Allant de Dieu à ses docteurs et à ses apôtres, de Dieu aux cœurs ténébreux et endurcis qu'il faut délivrer de la misère du péché, ils intercèdent, ils s'immolent, afin d'obtenir les grâces de lumière, d'amour et de force dont les uns ont besoin pour exercer fructueusement leur ministère, les autres pour se repentir. Et voilà le secret des victoires de votre miséricorde, ô mon Dieu! Je suis heureux de le confesser et de vous en exprimer publiquement mon humble et tendre reconnaissance.

« *Et nunc intelligite et erudimini* : Et maintenant, chrétiens, comprenez et soyez instruits. » Si vous avez partagé les fausses idées et les mépris du monde, expiez aujourd'hui votre

faiblesse par une estime profonde et une reconnaissante admiration. Remerciez les pieuses amantes de la vie claustrale du noble et religieux office qu'elles remplissent pour vous auprès de Dieu, des avertissements et des leçons qu'elles vous donnent, des pardons et des grâces qu'elles vous obtiennent. Remerciez Dieu d'avoir créé des anges de prière et de pénitence près des hommes de doctrine et d'apostolat, et d'avoir marié mystiquement l'action secrète des uns à l'action publique des autres. Remerciez notre bienheureux Père saint Dominique d'avoir si bien choisi ses aides, et les bienheureuses Diane, Cécile et Aimée, ainsi que leur postérité spirituelle, du grand rôle qu'elles ont rempli, sans bruit et sans éclat, dans notre vie dominicaine. En remerciant, offrez-vous vous-mêmes à Dieu, vous surtout que des liens de fraternité unissent à notre sainte famille, offrez-vous à Dieu en ces jours désolés et pleins de menaces, et promettez-lui de contribuer dans la mesure de vos forces, par la prière et la pénitence, à l'apaisement de sa justice et au triomphe de sa miséricorde.

JEANNE D'ARC

MODÈLE ET PATRONNE
DU
PATRIOTISME CHRÉTIEN ET FRANÇAIS

DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MAI 1896
A NOTRE-DAME DE PARIS

JEANNE D'ARC[1]

MODÈLE ET PATRONNE
DU
PATRIOTISME CHRÉTIEN ET FRANÇAIS

DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MAI 1896
A NOTRE-DAME DE PARIS

Hic est fratrum amator et populi Israel; hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.
(II Machab., xv, 14.)

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,
MESSEIGNEURS[2],
MESSIEURS,

Judas Machabée, avant de livrer un de ses derniers combats, releva le courage des siens

1. Voyez deux autres panégyriques de Jeanne d'Arc, t. II et III des *Discours* et *Panégyriques*.
2. Étaient présents : S. Ém. le cardinal Richard,

par des paroles ardentes et des révélations divines qui réjouirent grandement leur patriotisme. « J'ai vu, dit-il, dans une apparition mystérieuse, celui qui fut le grand-prêtre Onias, cet homme bon et doux, d'un aspect vénérable, modeste en sa vie, éloquent dans ses discours, exercé dès l'enfance à la vertu, infatigable priant, dont les mains étendues intercédaient sans cesse pour le peuple juif. Près de lui, je vis apparaître un autre homme, admirable par son âge et par sa gloire, revêtu de magnifiques ornements. Et Onias, me le montrant, me dit : « Voilà celui qui a tant « aimé ses frères et le peuple d'Israël ; voilà « celui qui prie beaucoup pour le peuple et « pour toute la cité sainte : c'est Jérémie, le « le prophète de Dieu. » — Et Jérémie, étendant la main droite, me donna un glaive d'or, disant : « Prends cette sainte épée comme un « présent de Dieu, avec lequel tu renverseras « les ennemis de mon peuple d'Israël. »

Messieurs, en me préparant à émouvoir,

archevêque de Paris ; Mgr Hautin, archevêque de Chambéry ; Mgr Marchal, ancien évêque auxiliaire de Bourges ; Mgr Duval, des Frères Prêcheurs.

dans cette fête patriotique, vos cœurs chrétiens et français, je me suis recueilli et j'ai levé les yeux de mon âme vers le ciel. Il m'a semblé voir devant moi, non pas un grand-prêtre, mais un archange, dont le rôle protecteur est célèbre en notre histoire : Michel, vengeur de la gloire du Très-Haut et patron du peuple qu'il a choisi comme instrument des hauts faits de sa providence. Près de l'archange, je vis apparaître une vierge guerrière, belle comme lui, charmante en sa jeunesse, éblouissante de gloire, couverte d'une armure étincelante. Et l'archange, me la montrant, me dit : « Voilà celle qui a tant aimé sa chère France ! Voilà celle qui prie beaucoup pour la France, le saint royaume de Dieu : c'est Jeanne d'Arc, vierge héroïque, martyre et prophétesse du Seigneur. » Et Jeanne, ouvrant son armure et me montrant son cœur, m'y fit lire, en lettres d'or, ce mot sacré : *Patriotisme*, et me dit : « Avec cela, la chère France peut vaincre tous ses ennemis. »

J'ai répondu : « C'est bien, je le dirai à mes frères » ; et je viens vous le dire, Messieurs ; je viens vous montrer dans l'héroïque, la glo-

rieuse, l'angélique, la vénérable Jeanne d'Arc, le modèle accompli et la céleste patronne du patriotisme chrétien et français. C'est le sujet de mon discours.

I

Le doux pays où nos yeux se sont ouverts à la lumière, où nous avons vu se pencher et se fixer sur nos berceaux les visages attendris et les regards caressants de nos pères et de nos mères, où nos corps et nos âmes ont grandi sous la culture d'un amour tendre et dévoué, où nos cœurs se sont épanouis dans les intimes relations de la famille, où nos foyers se sont élargis en s'unissant à d'autres foyers, où les enfants d'un même sang respirent le même air, parlent la même langue, se groupent autour des mêmes tombes et des mêmes autels, vivent sous la protection des mêmes lois, s'honorent des mêmes souvenirs, sont jaloux des mêmes traditions, solidaires des mêmes gloires et des mêmes infortunes, rêvent le même avenir de grandeur et de

prospérité, se tiennent tous par les liens d'une large parenté, qu'ils expriment par un même nom : c'est la patrie ! Terre bénie, terre sacrée, personnalité idéale et vivante, qu'on a appelée la mère, *la mère-parie,* et qui réclame, comme la mère qui nous a enfantés, l'hommage et les services de la piété filiale.

Il faut l'aimer comme on aime une mère, non seulement de cet amour de complaisance, qui l'admire quand elle se montre belle, prospère, florissante et glorieuse, mais de cet amour généreux et dévoué qui sait compatir à ses douleurs, souffrir pour elle et traduire en actes héroïques l'austère et sublime maxime d'amour que le Christ a écrite avec son sang : « Le suprême témoignage d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime[1].

Cet amour, Messieurs, nous l'appelons le patriotisme. Les anciens ne l'ignoraient pas. « Le meilleur ordre du ciel, disaient-ils par la bouche du vieil Homère, est de défendre sa patrie[2]. » Ils l'ont défendue ; ils se sont

1. « Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. » (Joan., xv, 13.)
2. *Iliade,* xii, 243.

sacrifiés pour elle, et ont laissé à la postérité d'immortels souvenirs de leur héroïsme. Mais plus tendre, plus ardent, plus noble, plus divin est devenu l'amour de la patrie, depuis que le christianisme l'a pénétré de son souffle. « Éclairé par la foi, le citoyen comprend mieux, dit Bossuet, que tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille et pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie, où notre bonheur, et celui de nos familles et de nos amis est renfermé[1]. »

Laissons à chaque peuple ses souvenirs et ses gloires patriotiques, et tournons nos regards vers cette mère-patrie que nous nommons notre chère France. Combien elle fut aimée par tous les preux qui l'ont servie et défendue ! « Il faut savoir, disaient-ils avec l'admirable Roland, qu'on a appelé « la France faite homme », il faut savoir, pour son pays, souffrir de grands maux, endurer le chaud et le froid, perdre son sang et sa chair[2]. » Comme le pieux enfant qui se demande en cha-

1. *Politique tirée de l'Écriture sainte.*
2. *Chanson de gestes.*

cune de ses actions : « Qu'en pensera ma mère? » à chaque coup de leur redoutable épée, ils se disaient : « Qu'en pensera la France? » — « A Dieu ne plaise, et à ses saints et ses anges, que France perde en moi son honneur! » Ils s'animaient au combat, marchaient à la victoire ou à la mort en criant avec un saint enthousiasme : « France! France! » Ils la saluaient de loin et l'appelaient tendrement : « Douce France! Plaisante France! France bien-aimée! » Dans la prison, dans l'exil, sur les champs de bataille, où ils gisaient blessés et mourants, ils se tournaient vers elle, et s'écriaient : « Dans le vent qui souffle de vers mon pays, m'est avis que je sens une odeur de paradis. » Je ne finirais pas, Messieurs, si je faisais passer sous vos yeux l'interminable défilé des grands patriotes qui ont aimé avec passion la chère France. Arrêtons-nous devant la plus illustre et la plus pure personnification, devant le modèle accompli du patriotisme chrétien et français.

Ce n'est pas un homme issu de famille guerrière, rompu au métier des armes, habitué de bonne heure à braver les périls et la mort ; c'est

une jeune fille, presque une enfant, bonne, simple, franche, honnête, pure, courageuse au travail, joyeuse aux plaisirs innocents, soumise à ses parents, douce à ses compagnes, compatissante aux pauvres, pieuse et assidue à la prière ; c'est Jeanne d'Arc la Pucelle, aimée de tous et n'ayant pas sa pareille au village. Humble fille de campagne, elle est contente de sa condition, et n'a jamais rêvé de quitter son clocher, sa chaumière et sa famille, pour courir les aventures d'une vie de combats. Mais voici qu'elle entend pleurer et gémir autour d'elle et dire que tout est à mal au royaume de France. Son jeune cœur s'émeut, et pendant qu'il s'épanche dans une prière désolée, un ange, accompagné de deux saintes du ciel, vient lui raconter la grande pitié du beau pays de France. « Je les ai entendus, dit-elle, et je ne peux plus durer où je suis. » Toutes les cordes de la compassion vibrent dans son âme ; le patriotisme la tourmente, et Dieu en avive les saintes flammes par de pressants appels et des grâces singulières qui l'élèvent à la hauteur d'un amour souverain.

Suivez, je vous prie, Messieurs, la sublime croissance de cet amour. Il pénètre le cœur de cette vierge et triomphe de toutes les affections qui ont été jusque-là sa douceur et sa joie. Elle aime ses prairies, ses champs et ses bois, les fleurs et les oiseaux qui bénissent avec elle le Seigneur, le pieux sanctuaire qui a vu couler ses larmes, le foyer tranquille où son père, sa mère, ses frères, sa sœur, ses amies l'appellent « la gentille et bonne Jeanne ». Qu'il fait bon vivre de cette vie paisible et recueillie, et comme elle y voudrait rester! Mais l'amour de la patrie ne lui permet plus de tenir en place. « Partons, partons, dit-elle, aujourd'hui, plutôt que demain, plutôt demain qu'après. — Quand j'aurais cent pères et cent mères, il faut que je parte, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. Adieu! adieu! tout ce que j'aime! La France me réclame et Dieu m'envoie. »

Amour souverain! Il triomphe des timidités et des appréhensions de son âge et de son sexe. Si le sire de Baudricourt rit de sa mission et la renvoie comme une folle, elle revient à la charge. Si tout le monde lui dit, par pitié pour

sa jeunesse et sa beauté : « Ma mie, renoncez à cette entreprise insensée », elle répond résolument : « Avant le milieu du carême, il faut que je sois devers le roi. » Le chemin est long; c'est cent cinquante lieues à faire dans un pays ravagé par les inondations et en puissance de l'ennemi; et elle n'a pour escorte que six compagnons, gens de guerre, grossiers et redoutables aux femmes; mais qu'importe! Dieu, qui lui a mis au cœur un si violent amour du pays, Dieu est avec elle. Si on lui barre le chemin, il saura bien lui ouvrir un passage jusqu'à son seigneur le Dauphin.

Amour souverain! Il triomphe des courtes vues de ceux qui, ne comptant que sur les hommes de métier, méprisent la fille des champs travestie en guerrier, des jalousies et des intrigues de cour, des incertitudes et des angoisses de l'héritier de France, des rigueurs d'un examen théologique qui enveloppe de questions subtiles une pauvre fille ne sachant ni A ni B. Il arrache au grave tribunal chargé de se prononcer sur sa patriotique mission cette sentence décisive : « Il n'y a dans Jeanne la Pucelle que bien, humilité, virginité,

dévotion, honnêteté, simplesse;... la dédaigner ou la délaisser, sans apparence de mal, serait répugner au Saint-Esprit et se rendre indigne de l'aide de Dieu[1]. »

Amour souverain! Il exalte, au profit de la patrie, toutes les puissances de cette âme virginale et fait parler toutes ses vertus. Son intelligence s'illumine. Elle voit les secrets des cœurs, et pour rassurer le Dauphin, honteux des crimes de sa mère, elle lui rappelle une prière désespérée que Dieu seul connaît; et avec une tranquille assurance : « Je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils de roi. » Elle pénètre l'avenir, et à ce cri des villes infidèles : « Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France! » elle répond hardimennt : « Gentil Dauphin, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré à Reims pour être son lieutenant au royaume de France. » Ce n'est pas un espoir qu'elle exprime, c'est une promesse ferme qu'elle fait, quand elle annonce qu'elle fera lever le siège d'Orléans, sacrer

1. Sentence du tribunal de Poitiers.

son roi, et que l'Anglais sera bouté hors de France.

Paysanne ignorante, Jeanne devient tout à coup un capitaine consommé, sûr au conseil et au commandement, habile plus que tous au rassemblement des armées, à l'ordonnance des batailles, à l'emploi de l'artillerie. Vierge timide, elle devient un chevalier plein de grâce et de courage. « Le sang de France coule par terre; vite mon armure, mon étendard, mon épée, mon cheval! » Elle lève sa bannière et vole à la tête des troupes. « En avant! en avant! chevaliers et soldats, frappez hardiment, ils sont à nous! » Blessée d'une flèche, qui traverse son épaule de part en part, elle l'arrache, et aux chefs qui reculent et sonnent la retraite : « Que faites-vous? dit-elle. En avant! les Anglais vont céder et seront prises leurs bastilles! » L'ennemi, qui croit l'avoir tuée, pousse un cri de triomphe; mais à sa voix les Français se précipitent à l'assaut « comme une nuée d'oisillons sur un buisson »; et au moment où la hampe de sa bannière touche le boulevard des Tourelles : « Tout est vôtre! s'écrie-t-elle; entrez! entrez! »

Orléans est délivré. — Après cela, la foudroyante campagne de la Loire, et partout, à Jargeau, à Beaugency, à Patay, toujours la même ardeur guerrière, toujours le même cri : En avant! « En avant! quand même ils seraient pendus aux nues, les Anglais, nous les aurons! »

Trop souvent, Messieurs, l'ardeur guerrière insensibilise le cœur, et l'amour patriotique dégénère en une haine de l'ennemi qui va jusqu'à la cruauté. Dans le cœur de Jeanne, la tendresse et la charitable compassion demeurent toujours vivantes et agissantes. « Elle ne peut voir couler le sang de France que ses cheveux ne se lèvent sur sa tête. » Mais elle pleure sur l'ennemi vaincu; elle crie au ciel : Miséricorde! « Grand Dieu, dit-elle, ces malheureux meurent sans s'être confessés; j'ai grande pitié de leur âme! » Et, spectacle touchant et admirable, on la voit, après la bataille, s'agenouiller près des Anglais, panser leurs plaies, soulever leur tête, leur montrer le ciel et cueillir, sur leurs lèvres expirantes, un cri de repentir et une prière. Si bien que ceux qui croyaient tout à l'heure voir en elle

l'ange terrible des combats, n'ont plus à la bouche que ce témoignage d'admiration et de reconnaissance : « Jeanne est toute bonté. » — Et, en même temps, elle est toute pureté. « Oncques, dit un de ses compagnons, on ne vit femme si chaste, et pour la plupart, la voir toute céleste, c'était comme s'ils voyaient Dieu[1]. »

Et quelle autorité, Messieurs, dans cet amour souverain qui transfigure l'humble paysanne de Domremy. Il se communique comme la flamme à tous ceux qui secondent ses efforts, il apprend aux hommes de guerre qu'il y a autre chose que du butin à cueillir dans les batailles, il s'impose aux cœurs tremblants qui se sont lâchement abandonnés. Victorieuse des Anglais, Jeanne va frapper à la porte des villes infidèles : « Rendez-vous, dit-elle, à votre légitime seigneur le Dauphin, roi de France ! » Et, dans l'espace de trois semaines, Auxerre, Troyes, Châlons, demandent trêve et font leur soumission. La ville de saint Remi

1. Témoignage de Dunois dans le procès de réhabilitation.

ouvre ses portes et vient au-devant de l'armée royale en chantant : « Noël ! Noël au roi de France ! » Selon la divine promesse qui lui a été faite, le Dauphin Charles entre dans la cathédrale de Reims. Au milieu d'une cour brillante, sous les yeux d'une foule immense, il reçoit l'onction royale. Du haut des cieux, Clovis, Charlemagne et saint Louis le contemplent, et, debout près de lui, Jeanne tout en larmes présente son étendard à la gloire pour le récompenser d'avoir été à la peine.

N'est-ce point le suprême triomphe de son patriotisme ! — Eh bien, non, Messieurs. Pour expier ses fautes et obtenir son entière délivrance, la France a besoin du sang et de la vie de cette vierge héroïque. « Elle aimerait, comme elle le dit, dans un naïf épanchement, à l'archevêque de Reims, qu'il plût à Dieu son créateur qu'elle revînt, quittant les armes, servir son père et sa mère, garder leurs troupeaux avec sa sœur et ses frères, qui seraient si aises de la revoir ; car ce n'est point son état de guerroyer, mais, ajoute-t-elle, il faut que j'aille et que je le fasse ainsi. » Ses voix l'appellent encore.

Hélas! l'influence maudite des courtisans et des favoris, qui craignent un trop rapide développement et une trop grande extension de la puissance royale, ajourne ses entreprises et paralyse les efforts de son héroïque dévouement. C'est en vain que ses voix la poussent en avant pour frapper un grand coup sur Paris, en vain que les capitaines et les soldats approuvent son dessein ; les intrigues de cour en décident autrement, et Jeanne, condamnée à l'inaction, entend venir du ciel un mystérieux avertissement qui assombrit son âme. — Bientôt elle sera trahie et livrée à ses ennemis.

Ah ! Messieurs, en voyant cette toute jeune fille, tombée sous les murs de Compiègne, aux mains d'une troupe furieuse qui crie : « Victoire ! A nous la magicienne ! A nous le gibier d'enfer ! » en voyant cette prisonnière de guerre dont on devrait respecter le jeune âge, la valeur et les exploits, traînée dans une cage de fer comme un animal malfaisant ; en voyant cette libératrice de son roi et de son peuple, abandonnée de ceux à qui elle a promis une suprême victoire, on se demande

si l'amour souverain, dont elle a fait preuve jusqu'ici, ne va pas devenir un souverain désespoir.

Mais, ô merveille ! c'est dans le renversement presque certain de ses espérances et de ses prévisions que le patriotisme de Jeanne se montre plus ferme, plus fidèle, plus noble, plus magnanime, plus triomphant.

Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est la France et son roi qu'on veut déshonorer en déshonorant la Pucelle par l'abominable procès de Rouen. L'Anglais, jaloux, haineux et gourmand de conquêtes, s'acharne à cette honteuse et sinistre besogne ; avec lui, l'Université de Paris, schismatique et traîtresse, les évêques, les prêtres, les moines, les gens de loi et de procédure dont il a terrorisé ou acheté les consciences. Ah ! s'ils pouvaient arracher à la malheureuse enfant qu'ils outragent, menacent et font marcher de piège en piège, une plainte, une parole de ressentiment contre ceux qui l'ont abandonnée, un désaveu de sa mission et de ses oracles, le plus petit mot d'erreur contre la foi, le plus petit acte de révolte contre l'Église, ce serait fini ! Il demeurerait

acquis qu'un prétendant et un peuple imbéciles se sont laissé abuser par « une aventurière hypocrite, superstitieuse, présomptueuse, vanteresse, dissolue, mécréante, schismatique, excommuniée », et l'on pourrait, au nom de la raison, de la justice et de la religion, crier d'un bout à l'autre du royaume : « Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France ! »

Mais non ; le patriotisme de Jeanne déjoue toutes les ruses et résiste à tous les attentats. Ni les rigueurs de la prison, ni les mauvais traitements de ses gardes, ni la fatigue des longues nuits qu'elle passe sans sommeil pour veiller sur sa vertu, ni les sollicitations perfides, ni les interrogatoires impudents, ne peuvent triompher de l'amour souverain qui doit, jusqu'au dernier soupir, faire battre son cœur de patriote. — « Vous n'aurez pas ma foi, dit-elle, je l'ai baillée à un autre et lui en tiendrai le serment. » A ceux qui la poussent de questions indiscrètes : « Passez outre », répond-elle fièrement. — Au prédicateur violent qui injurie son roi : « Par ma foi, sire, j'ose bien dire et jurer, sous peine de ma vie, que c'est

le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui aime le mieux la foi et l'Église. » — De ses dires et de ses faits elle veut porter toute seule la responsabilité : « Je n'en charge personne, dit-elle, ni mon roi ni tout autre, et s'il y a quelque faute, elle est à moi et non à un autre. »

Pauvre fille ! sa faute, sa grande faute, c'est qu'elle s'est trompée et que la suprême victoire qu'elle s'était promise lui échappe. — Ne croyez pas cela, Messieurs. Aux approches de la mort, son patriotisme s'illumine et voit mieux que jamais dans l'avenir. « Je sais bien, dit-elle, que les Anglais veulent me faire mourir ; mais je leur nuirai plus après ma mort que je ne l'aurai fait pendant ma vie. — Ils croient tenir le royaume, mais, quand ils seraient cent mille *Godons* plus qu'ils ne le sont à présent, ils ne l'auront pas. — Avant sept ans, ils laisseront un plus grand gage que devant Orléans. — Ils seront tous boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et Charles sera roi, que ses ennemi le veuillent ou non. »

Prophétise, prophétise, vierge infortunée !

C'est bien tant que tu vis encore. Même, dans les fers, tu peux te bercer d'illusions et espérer un grand coup qui te délivre. Mais, voici venir ta dernière heure ; le feu du bûcher crépite sous tes pieds ; sa flamme monte, t'environne et va te dévorer... Tout est perdu ! — Non, Messieurs, non. Jeanne la martyre pousse un cri d'espoir et de confiance, sublime adieu de son patriotisme à la chère France. « Ah ! je vois ! je vois ! Je ne me suis pas trompée, mes voix étaient bien de Dieu. » — Puis, inclinant la tête vers l'image du Christ mourant, elle s'écrie : « Jésus ! Jésus ! mon Jésus ! » et elle expire, victime de son souverain amour pour la patrie.

Si vous voulez chercher, Messieurs, l'explication de cet amour souverain dans la parenté de notre héroïne, dans son éducation et son caractère, dans l'influence des milieux, l'excitation des circonstances, la lugubre solennité des événements auxquels sa vie militante a été mêlée, vous ne la trouverez pas. Le cri suprême dans lequel s'exhale son âme héroïque : « Jésus ! Jésus ! mon Jésus ! » peut seul nous le faire comprendre. « Non seule-

ment, dit un de ses historiens, le nom de Jésus est en tête des lettres de Jeanne, dans les plis de son étendard et jusque sur l'anneau mystique qu'elle porte au doigt ; il est au plus profond de son cœur. Elle ne se borne pas à adorer Jésus comme son Dieu, elle reconnaît en lui le vrai roi de France[1]. » L'amour de Jeanne pour sa patrie fut un amour souverain, parce qu'il fut un saint amour.

Déjà les évêques, les papes, l'opinion publique elle-même, avaient proclamé, dans des oraisons, des épîtres, des mémoires célèbres, « la prédilection de Dieu pour l'empire des Francs[2], la mission divine de la nation très chrétienne, élevée par Dieu comme une colonne de fer pour soutenir l'Église[3], choisie et bénie par le Rédempteur comme l'exécuteur spécial de ses saintes volontés[4], aimée et particulièrement élue comme son propre héritage qu'il ne veut pas laisser

1. Siméon Luce, *Jeanne d'Arc.*

2. Oraison tirée d'un missel du IXe siècle, usitée, selon le cardinal Pitra, dès le VIIe.

3. Pape Anastase II.

4. Épître de Grégoire IX au roi saint Louis. (Labbe, t. XI, p. 366-367.)

perdre[1] ». Mais Jeanne semble avoir vu de plus près et plus à fond l'antique alliance contractée entre le Christ et la France au baptistère de Reims, les liens sacrés de seigneurie et d'appartenance qui unissent le maître des cieux à son saint royaume. Il en est, dans son estime, le vrai droiturier et souverain maître; le roi n'en est que le commendataire et le lieutenant. — Et alors tous les Français sont les soldats de Dieu. S'ils lèvent l'étendard, c'est de par Dieu; qu'ils le lèvent hardiment, Dieu les aidera; s'ils combattent, Dieu donnera la victoire.

En avant! En avant, au nom de Dieu! Mais, ce Dieu, il faut se le rendre propice : « Silence donc aux blasphèmes dans l'armée! Hors du camp les filles de mauvaise vie! » — Jeanne attend tout d'une poignée de soldats rentrés en grâce avec Dieu et purifiés de toutes souillures, car « c'est pour punir les péchés des hommes que Dieu permet la perte des batailles ». Elle entonne les *Miserere* et les *Veni Creator*, avant de chanter les *Te Deum*,

1. Matthieu Thomassin, *Registr. Delphinale.*

et, forte de son saint amour, elle ose dire à l'ennemi : « Place au Vouloir de Dieu ! Le Roi du ciel, mon maître, vous ordonne de quitter le pays que vous tenez contre toute justice. Dieu sera le plus fort. » — Tout en Dieu, tout par Dieu, tout pour Dieu ; telle est sa devise. C'est parce qu'elle veut être toujours et partout au service de Dieu, droiturier et souverain seigneur de sa patrie, qu'elle aime sa patrie d'un amour souverain. La France lui est d'autant plus chère qu'elle est plus chère à Dieu.

La voilà, Messieurs, la vierge guerrière et martyre dans toute la perfection de son patriotisme. Regardez-la et faites comme elle : *Inspice et fac secundum exemplar*. Vous aimez votre chère France, je n'en doute pas, mais vous ne l'aimerez bien que si vous comprenez, comme Jeanne, les droits de Dieu sur elle, que si vous êtes convaincus de sa vocation chrétienne, de sa mission divine et de la prédilection de son véritable maître et seigneur Jésus-Christ. Bref, votre patriotisme ne sera parfaitement français que s'il est parfaitement chrétien. Et, croyez-le bien, ce n'est pas une

doctrine mystique que je vous prêche. Un philosophe qui n'était rien moins que mystique a dit : « Plus le chrétien croit devoir à la religion, plus il pense devoir à la patrie[1]. »

Vous avez sous les yeux le modèle accompli du patriotisme ; ne vous contentez pas de l'admirer ; ayez la volonté et le courage de l'imiter. Si vous avez besoin, pour cela, d'une grâce, vous l'obtiendrez, j'en suis certain, de celle dont je viens de célébrer la vertu et les hauts faits, car je crois fermement que Dieu l'a prédestinée pour réveiller et fortifier nos cœurs, plus par sa céleste protection que par son exemple. Modèle accompli du patriotisme chrétien et français, notre Jeanne d'Arc doit en être la patronne.

II

Vers la fin d'un des plus glorieux siècles de notre histoire, un grand évêque français se plaignait de l'affaiblissement du patriotisme. « L'amour de la patrie, écrivait-il, est presque

1. Montesquieu, *Esprit des lois.*

éteint; chacun ne songe qu'à soi; et si l'on peut s'agrandir soi-même, l'on ne se soucie pas que les autres souffrent. Les États périssent plutôt parce qu'il y a de mauvais citoyens, que parce qu'il y a souvent de mauvais souverains[1]. »

Hélas! cet affaiblissement du patriotisme dont se plaignait Fénelon n'était que le prélude d'une défaillance qui devait s'accentuer davantage et préparer la honteuse apostasie dont notre fin de siècle nous donne le lamentable spectacle. Non seulement l'école révolutionnaire, en faisant dater notre histoire de l'époque sanglante où s'écroula le trône de nos rois, en supprimant treize siècles de traditions, dont les glorieux souvenirs unissaient les générations présentes aux générations disparues, a porté au patriotisme un coup fatal, mais les écoles philosophiques semblent s'être appliquées à l'étouffer sous le poids de leurs monstrueuses doctrines. Dieu, l'âme, la liberté, la vie future et ses éternelles récompenses,

1. Fénelon, *Essai philosophique sur le gouvernement civil,* ch. x.

elles ont tout noyé dans un matérialisme abject, d'où il est impossible de dégager les saines et salutaires notions de responsabilité, de devoir, de dévouement et de sacrifice.

Et alors que devient le tendre et noble sentiment qui attache le cœur de l'homme au sol natal? la piété filiale que l'on doit à cette terre bénie, à cette personnalité idéale et vivante qu'on appelle la mère-patrie? — Préjugé, chimère, sentiment rétrograde. L'homme matérialisé ne respecte ni les autels ni les tombeaux; il ne croit ni à l'âme, ni au ciel, ni à la gloire, ni aux aïeux, ni aux souvenirs. La jouissance est sa loi, que lui importe le lieu où il la trouvera? mourir tout entier est son destin, que lui importe la terre où pourriront ses os? Il proteste « contre cette démarcation des frontières qui parquent les hommes au vain nom de la patrie[1] ». Il est citoyen du monde; « le patriotisme est indigne de lui, il n'a et ne veut avoir aucune idée de la patrie. — Ce sentiment lui paraît tout au plus une

1. *Proclamation de l'Internationale de Bruxelles annonçant le banquet du 24 septembre 1871.*

faiblesse héroïque dont il se passe volontiers[1]. » A son avis, « le produit net de la terre est le seul bien qui unit les sociétés, et les méditations qui ont un autre objet sont des spéculations d'erreur et des jeux d'enfance[2]. » Il ne veut *ni Dieu ni maître*, et il se glorifie d'être *sans patrie*[3].

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il n'y ait dans cette doctrine que l'expression d'un aveugle internationalisme. C'est la pensée de fond des sectes ténébreuses qui se tiennent, d'un bout du monde à l'autre, par les liens d'une vaste affiliation, et dont les membres d'élite exploitent l'imbécillité d'une foule de comparses, pour s'assurer le pouvoir et la richesse à leur unique bénéfice et sans souci des véritables intérêts et de la gloire de leur pays.

Toute la France, Dieu merci, n'en est point arrivée à cette suprême apostasie ; mais n'aurais-je point à reprocher à un trop grand nombre de citoyens d'avoir subi l'influence des

1. Herder et Lessing, cités par la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1870.
2. Principes fondamentaux de la science économique.
3. Réunions populaires de ces dernières années.

doctrines matérialistes jusqu'à l'oubli de leur devoir de patriotes? S'ils n'ont point complétement étouffé le noble sentiment qui attache le cœur de l'homme à son pays, ils n'ont plus le culte de ses intérêts, de son honneur et de sa gloire. Ils ont peur de compromettre, par des actes ostensibles de courage civique et de dévouement, la sécurité de leur avoir et la tranquillité de leur bien-être. Ils laissent faire les ennemis du bien public pour s'éviter la peine de les combattre. Si le spectacle de la désorganisation croissante des pouvoirs, de la richesse nationale et des mœurs sociales leur fait craindre quelque catastrophe, c'est bien moins parce qu'elle sera dommageable à la patrie que parce qu'elle troublera leur repos et leurs jouissances. Et ainsi ils accréditent chez nos ennemis du dehors cette opinion, honteuse pour nous, que le peuple français est un peuple fini, et qu'il suffira d'attendre une occasion favorable pour en avoir raison.

Mais, Dieu soit béni, sa Providence veille sur nous. A tous les cœurs français, qui ont conservé la sainte flamme du patriotisme, elle a jeté un nom autour duquel ils se sont ralliés

avec enthousiasme. Croyez-le bien, Messieurs, ce n'est pas sans un dessein miséricordieux que Dieu a réveillé de nos jours la glorieuse et sainte mémoire de Jeanne d'Arc. Nos pères l'avaient trop oubliée, et nos gloires militaires ont pu nous abuser jusqu'à nous faire croire que nous n'avions plus besoin d'autre chose que de notre courage. Mais quand la patrie mutilée s'est trouvée prise entre l'humiliation de ses défaites et les appréhensions de l'avenir, elle s'est reportée par le souvenir vers l'époque lugubre où nous allions subir la pire des hontes, devenir Anglais. Alors la figure de l'illustre et sainte libératrice, discrètement fêtée sur le théâtre de ses exploits, s'est imposée à l'admiration universelle. Les sciences historiques, l'éloquence, les lettres, les arts, l'ont entourée d'une auréole de gloire qui grandit de jour en jour, et le patriotisme réveillé demande aujourd'hui pour elle des monuments et des fêtes. Non seulement des fêtes locales au pays de son berceau, de ses révélations, de sa mission, de ses victoires, de son triomphe, de son martyre, mais une fête nationale qui réunisse, en un même

jour et sur tous les points de la France, les cœurs de tous les citoyens enthousiasmés dans le même culte de la grande Française.

Ah! elle a compris que ce culte serait un coup mortel porté à son ambition et à son néfaste pouvoir, la secte odieuse qui ne connaît pas d'autre patrie que ses *couvents*. C'est pourquoi, dans un Voûte encyclique de son suprême directoire adressé aux triangles des deux mondes, elle a la cynique audace « d'opposer Voltaire à Jeanne d'Arc, et s'applique à prévenir l'exaltation de cette fille plus ridicule qu'intéressante dont le grand philosophe du XVIIIe siècle a fait justice : de cette hystérique dont l'existence ne fut qu'une fourberie bigote et vicieuse[1] ». — Le croiriez-vous, Messieurs? il s'est rencontré en pleine France des hommes assez lâches et assez vils pour obéir au mot d'ordre d'un étranger, d'un gallophobe taré, qui les invitait

1. Voûte encyclique du suprême directoire dogmatique de Rome, en date du 7 avril 1894, s'imposant ainsi : « Respectez notre autorité, assurez l'exécution de nos ordres ; le Souverain Pontife de lumière parle », et signée : *A. Simon Ensoph* (Adriano Lemmi).

à la trahison, et pour décréter « que Jeanne d'Arc n'est qu'un être légendaire, qu'elle n'a pas commandé d'armées, qu'elle n'a pas sauvé la France, qui n'avait que faire de son concours, qu'elle n'a jamais été brûlée[1], et que par conséquent il faut s'opposer par tous les moyens à l'institution d'une fête en son honneur[2] ».

Mais cette ridicule et honteuse levée de maillets ne fera pas reculer le mouvement populaire. « La fête de Jeanne d'Arc — a dit éloquemment le rapporteur du projet de loi

1. Le 14 juin 1894, la loge l'*Équerre*, O.·. de Paris, a mis à l'ordre du jour cette question : *Des effets que peut produire au XIXe siècle la fable ridicule du personnage légendaire de Jeanne d'Arc.* Le F.·. Minot a été chargé d'établir la légende.

2. Voici quelques noms des loges qui ont décrété cette opposition : *Congrès maçonnique des loges du Centre.* Mai 1894. — *La Zélée de Bayonne,* août 1894. — *La Clémente Amitié,* O.·. de Paris. — *La Thélème,* O.·. de Paris. — *La Solidarité picarde,* O.·. d'Abbeville. — *La Régénération,* O.·. de Bar-le-Duc. — *Les Amis du travail,* O.·. de Marseille. — *La Sincérité.* O.·. de Reims. — *L'Unité,* O.·. de Salon. — *Le Phare de la Renaissance,* O.·. de Marseille, au nom des cinq loges de cet O.·. toutes approuvées par le Grand-Orient dans les séances des 22 mai, 12 juin, 10 juillet 1895.

déposé à la Chambre Haute, — la fête de Jeanne d'Arc est une nécessité nationale. Nous lui devrons de donner aux étrangers un autre spectacle que celui de nos malheureuses dissensions... Au lieu de songer aux vieilles querelles, ce jour-là on ne songera plus qu'à la patrie de Jeanne[1]. »

Oui, Messieurs, oui, nous l'aurons, notre fête nationale, avec étendards, tentures, guirlandes de feuillages, de fleurs et de feux, salves et sonneries joyeuses, cris d'enthousiasme, chants patriotiques. Nous l'aurons, et ce jour-là le modèle accompli du patriotisme parlera d'autorité à t us les cœurs français et leur dira : « Mes amis, mes frères, aimez comme moi la patrie d'un amour souverain; servez-la pieusement comme on sert une mère : combattez vaillamment ses ennemis du dedans et du dehors, et soyez heureux de vous sacrifier pour elle. »

Mais, entendez-le bien, Messieurs, ce culte civique et ce patronage incomplet ne suffisent pas à nos cœurs chrétiens. Il nous faut davan-

1. M. J. Fabre.

tage. L'amour de Jeanne pour la patrie fut un saint amour que la couronne des héros de ce monde ne peut récompenser autant qu'il le mérite. J'ai foi en l'éternelle sagesse et l'éternelle justice qui consomment, dans les cieux, les grandes missions que Dieu confie, sur la terre, aux grandes âmes. Chargée par Dieu de délivrer la France des ennemis qui prétendaient l'asservir et démarquer sa nationalité, Jeanne, illustrée par ses exploits, justifiée dans l'accomplissement de ses oracles et sanctifiée par son martyre, est allée prendre place au ciel dans la glorieuse phalange des saints protecteurs de notre patrie. Je le crois; et combien d'âmes chrétiennes le croient avec moi! Combien, à l'époque des désastres qui ensanglantèrent et mutilèrent notre malheureux pays, ont eu confiance dans le patronage de la vierge guerrière et martyre et lui ont adressé secrètement leurs naïves et pieuses supplications!

Mais à mesure que les temps s'assombrissent et que le patriotisme s'affaisse, les vœux des cœurs vraiment français ne se peuvent plus contenir dans les discrètes limites de l'inti-

mité religieuse. Ils cherchent l'union et la publicité. Évêques, clergé, fidèles, tous s'associent dans un même désir et une même prière, tous réclament à grands cris des autels et un culte pour la miraculeuse libératrice de la France et la céleste patronne du patriotisme.

L'Église s'est émue de ces manifestations, Messieurs, et après examen des vertus héroïques et de la mission divine de Jeanne d'Arc, elle a cru qu'il était temps d'introduire sa cause. Elle l'appelle aujourd'hui *Vénérable*. C'est beaucoup, mais nous attendons mieux. — O sainte Église, dites-nous bientôt que Jeanne est bienheureuse et sainte, et vous entendrez aussitôt monter vers elle un immense concert de prières !

Vous la prierez, pontifes du Seigneur, prêtres et lévites ; vous lui demanderez, pour toutes les âmes françaises, ce grand esprit de foi et ces nobles vues qui lui montraient le Vouloir de Dieu dans sa mission et les droits du Christ, ami des Francs, dans la vie, les gestes et les destinées de notre chère patrie.

Vous la prierez, chefs de l'État ; gouvernants

de demain, il faudra en arriver là. Quand vous verrez la France divisée, appauvrie, déshonorée par les trop longs et trop libres exploits des mécréants haineux, des âmes vénales, des aventuriers politiques et sociaux, des accapareurs de pouvoir et d'argent; quand vous la verrez, cette pauvre France, prête à s'effondrer, vous comprendrez qu'il est temps de rallier tous ses enfants autour du nom et sous l'étendard de la vierge libératrice, et de confier à son céleste patronage les intérêts et l'honneur, la prospérité et la gloire du pays.

Vous la prierez, chefs de nos armées, et vous lui demanderez la science militaire et les divins conseils qui préparent la victoire; l'audace, le courage et la sage discipline qui l'assurent; le respect du malheur et la charitable compassion qui honorent le vainqueur.

Vous la prierez, petits soldats; car comme vous elle est humble, comme vous elle est du peuple, et Dieu veut se servir de votre sang et de votre vie, comme il s'est servi de son sang et de sa vie pour le salut et la gloire de la patrie. Invoquez-la, cette chère petite sœur!

vous la sentirez près de vous à l'heure du combat, et, dans l'appel des tambours et des clairons, vous entendrez son cri de guerre : « Place au Vouloir de Dieu ! En avant ! en avant ! l'ennemi est à nous ! »

Vous la prierez, Messieurs ; vous lui demanderez de retremper dans l'esprit de dévouement et de sacrifice votre courage amolli par les funestes doctrines du siècle, et d'apporter aux combats de la vie sociale la religieuse et sainte ardeur qui l'enlevait, elle et ses troupes, sur les champs de bataille.

Vous la prierez, Mesdames, et, les yeux fixés sur son étendard, vous ferez monter vers le ciel, pour tous ceux qui combattent, le cri de son saint amour : *Jésus ! Marie !*

O Jeanne ! nous vous prierons tous et vous raviverez dans nos cœurs français la flamme sacrée du patriotisme chrétien.

Levez-vous bientôt, levez-vous, jour béni, qui nous montrerez le Pape découvrant avec respect l'image radieuse de notre céleste libératrice, et disant à toute l'Église : Voilà celle qui a tant aimé sa chère France, Jeanne d'Arc, vierge, prophétesse et martyre ; bien-

heureuse Jeanne, priez pour la France ; bienheureuse Jeanne, protégez la France ; bienheureuse Jeanne, sauvez la France, fille aînée de de l'Église, et avec elle la sainte Église de Dieu ! Ainsi soit-il.

LA COMTESSE DE PONTBRIAND

LETTRE AU T. R. P. CHAPOTIN

LA COMTESSE DE PONTBRIAND

LETTRE AU T. R. P. CHAPOTIN

Toulouse, le 16 décembre 1895.

Mon bien cher Père,

Vos instincts de chercheur vous ont bien servi. Quelle admirable femme que cette Sylvie de la Garaye, comtesse de Pontbriand, dont vous racontez si bien la vie ! Quel service vous avez rendu à notre Ordre et à toutes les âmes chrétiennes, en retirant sa mémoire du tombeau de l'oubli !

J'ai suivi, avec le plus vif intérêt, votre sainte héroïne dans toute les phases de sa vie. Enfant d'une famille croyante, pieuse, amie des pauvres et généreuse à l'excès, dont le noble père mourut revêtu d'un cilice et entouré de

la vénération publique, elle avait promis de se consacrer à Dieu. Mais une mesquine intrigue l'éloigne du cloître et la pousse à un mariage qu'on pourrait appeler un mariage d'indignation et de fierté. Elle paie son infidélité par les déceptions, les tristesses, les désirs inquiets qui envahissent son âme dans le sombre château de Pontbriand, et devient, par son inconstante humeur, la douloureuse épreuve d'un époux profondément chrétien, qui l'aime et qui n'oppose à son caprice qu'une patience inaltérable et des ménagements infinis.

Mais comme elle se relève vite de cette défaillance! La mort de son vénérable beau-père la guérit subitement de sa crise d'égoïsme et la ramène à sa véritable nature, aux premières habitudes de sa vie et aux généreuses traditions de sa famille. En peu de temps, elle devient une maîtresse de maison accomplie et une épouse si bonne, si pieuse, si tendre, si parfaite, que son époux, consolé et ravi, l'appelle avec amour sa *petite sainte*.

Bonheur trop tôt fini! M. de Pontbriand meurt presque subitement. Ce coup terrible, en brisant les cœurs, fait éclater un double

miracle ; la conversion du comte de la Garaye et de sa femme, frère et belle-sœur de Sylvie, d'une vie mondaine et dissipée à une vie austère et toute de charité, et la complète transformation de la jeune comtesse de Pontbriand.

Revenant à la promesse de son adolescence, elle signe de son sang l'acte par lequel elle se consacre à Dieu comme son esclave et jure de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Elle entre dans les voies ardues de la sainteté, et vous nous la montrez dans toute la splendeur de ses vertus.

L'oraison tient la première place en sa vie transfigurée ; elle y consacre de longues heures. Je vous sais gré de nous faire lire les admirables lettres dans lesquelles elle peint l'état de son âme et rend compte de ses rapports intimes avec Dieu. Dieu l'élève jusqu'au Thabor et converse avec elle. Il daigne lui parler de son tendre amour pour son âme et elle répond : « O mon cher amour, faites-moi mourir d'amour pour vous ! » D'une humilité charmante et d'une docilité d'enfant, elle évite, sous la conduite d'un sage directeur, les pièges

des hérésies ambiantes auxquelles tant de fortes âmes de son siècle se sont laissé prendre : le jansénisme et le quiétisme. Simplicité de la foi qui croit et veut croire tout ce que croit l'Église, fidélité aux dévotions populaires généralement méprisées par les faux mystiques, telle est sa ligne de conduite.

Le jardin des Oliviers n'est pas loin du Thabor. La comtesse de Pontbriand passe, comme toutes les saintes âmes, par cette épreuve. Tristesses, dégoûts, nuit de l'âme, épouvantes, douloureuse impuissance ; elle a connu ce martyre qui la fait gémir sans que jamais elle se décourage. Sa maxime n'est-elle pas : « Il faudrait tout souffrir et toujours souffrir pour marquer à Dieu notre amour. »

Souffrir par Dieu ne lui suffit pas ; elle se crucifie elle-même. Coucher sur la dure, multiplier les veilles et les jeûnes, mêler l'amertume et le fiel à son breuvage et à ses aliments, ceindre son front et ses reins d'une couronne et d'une ceinture de fer, se donner de sanglantes disciplines : voilà les jeux cruels de cette martyre volontaire. Est-elle malade? Elle trouve que sa maladie ne dure pas assez

longtemps, tant elle désire assouvir, par tous les moyens, sa soif de pénitence et de mortification et prouver à Dieu qu'elle l'aime en se configurant à son Fils crucifié.

Elle l'aime avec passion, ce cher amour qui a tant souffert pour elle ; comment n'aimerait-elle pas tout ce qui lui ressemble de plus près par la douleur? — Les pauvres, les mendiants, les malades, les infirmes, les affligés, les abandonnés sont de sa part l'objet d'une sollicitude maternelle. Elle prodigue les aumônes. « Tant « que j'aurai, dit-elle, je donnerai. » Le château de Pontbriand est devenu le rendez-vous des nécessiteux, qui viennent chercher, avec le pain du corps, le pain de l'âme, car la bonne comtesse veut qu'on aime Dieu et qu'on le prie. Elle visite les prisons, les hôpitaux et les chaumières. On la voit se lever au milieu de la nuit, dans l'hiver, et faire à pied plusieurs lieues pour aller consoler, assister et soulager les pauvres gens que le monde délaisse. Entre tous les maux qu'elle soigne, les plus répugnants ont ses préférences, Et, pour mieux donner au monde une preuve de la sincérité de son amour pour les petites gens,

elle choisit un pauvre et une pauvresse comme parrain et marraine du dernier enfant de son deuil et de ses larmes. Le monde la blâme et la méprise, mais qu'importe? Tout pour Dieu, parce qu'elle est toute à Dieu. Du reste, ne s'est-elle pas mise au-dessus de toute critique par la manière dont elle conduit ses affaires et sa maison? Délices spirituelles, suavité de ses intimes rapports avec Dieu, multiplicité de ses pieux exercices, œuvres de pénitence et de charité, rien ne la distrait des obligations essentielles de son état. Dans le gouvernement de sa famille, où elle supplée à l'absence d'un époux et d'un père prématurément ravi par la mort, elle est la femme forte et sage de l'Écriture. Il lui reste neuf jeunes enfants de dix qu'elle a eus de son mariage; elle les soigne, les élève, les instruit, administre avec une remarquable intelligence leur fortune, leur apprend que l'horreur du péché et le saint amour de Dieu doivent être leur principale richesse, leur fait aimer les pauvres et les affligés et les associe à toutes ses bonnes œuvres. Elle veille sur ses domestiques et prend soin d'eux comme de ses enfants. Sa

maison est réglée comme un couvent. Mais si l'existence y est sérieuse, elle n'a rien de triste et de morose. Les récréations y sont épanouies et joyeuses. Je ne connais rien de charmant comme cette contemplative, cette martyre de la pénitence, cette mère des pauvres, cette maîtresse accablée de tant de sollicitudes, que vous nous dépeignez jouant de la viole et du clavecin, pour apprendre à chanter à ses enfants.

Sa tâche maternelle est accomplie ; ses enfants sont placés, qui au couvent, qui au séminaire, qui à l'armée. Elle leur a partagé ses biens, après avoir fait émanciper les plus jeunes, et ne s'est réservé qu'une modeste rente. Maintenant plus haut !

Plus haut, c'est la vie religieuse. Non plus au monastère ; il est trop tard pour revenir au dessein de sa pieuse adolescence. Mais l'Ordre de Saint-Dominique, dans lequel elle a choisi son directeur à Dinan, lui ouvre les rangs d'une fraternité de tertiaires qui édifient la ville et le pays entier par la sainteté de leur vie. Madame de Pontbriand y fait profession le 31 mai 1726. C'est la suprême consécration

de toute sa vie à Dieu. Elle la consomma par une absolue retraite et séparation du monde dans l'hôpital de Saumur, où, pour rester inconnue, elle se cache sous le nom de Mme des Vallées. L'oraison, les lectures pieuses, le travail pour les églises occupent une partie de ses journées. Le reste du temps, elle se met au service des pauvres hospitalisés, faisant les lits, balayant les salles, pansant les malades les plus rebutants et ne s'affligeant que de ne pouvoir pas être méprisée. Les Sœurs hospitalières ne savent pas quelle noble dame elles ont accueillie, mais toutes la vénèrent comme une sainte.

C'était bien là le lieu de son repos, et grande eût été sa joie d'y mourir ignorée. Mais Dieu l'attend ailleurs. Les gens de Josselin, qui ont découvert sa retraite, l'appellent pour relever leur hôpital qui tombe en ruine, et Dieu, qu'elle a consulté dans l'oraison, l'envoie accomplir cette grande et dernière œuvre de charité. En deux ans, grâce à ses rares qualités d'administration, elle a tout rétabli ; en deux ans elle s'est fait chérir et vénérer de tous par sa maternelle tendresse et

sa sublime vertu. Et voilà que s'accomplit la prophétie qu'elle a faite aux gens de Dinan, qui lui demandaient de prendre en main l'hôpital de la ville et ses pauvres : « Dans deux ans, Messieurs, Dieu aura disposé de moi de tout autre manière. » Oubliant son âge, sa faiblesse, sa fatigue, pour soigner sans repos les pauvres dans une épidémie, elle meurt martyre de sa charité, et tout le monde s'écrie : La sainte est morte !

Voilà, cher Père, la femme admirable que vous avez fait revivre. Quelle belle et bonne œuvre ! Nos tertiaires y trouveront un encouragement à la pénitence et aux œuvres de charité qui sont le fond de leurs obligations : les femmes du monde y apprendront à rendre féconde leur vie si souvent inutile ; les âmes chrétiennes seront profondément édifiées par toutes les vertus dont vous déroulez sous leurs yeux le magnifique tableau.

Vous nous avez donné sur les nobles familles de la Garaye et de Pontbriand et sur leurs charités des renseignements précieux qu'on lira, j'en suis sûr, avec le plus vif intérêt. Les documents abondent dans votre récit et tom-

bent dru de votre plume érudite. Je serais tenté de vous les reprocher comme un encombrement, si je ne respectais en vous la passion du chercheur et la sollicitude du savant qui ne veut rien laisser perdre. Et puis ces documents seront pour le lecteur une garantie de votre sincérité et de la vérité des faits intéressants et extraordinaires que vous avez si bien racontés.

Tout est donc bien. Je vous remercie encore une fois, et je souhaite, pour l'honneur de notre Ordre, que vous retiriez encore des ombres du passé, où elles sont ensevelies, quelques vies semblables à celle de notre bien-aimée et vénérable Sœur Sylvie de la Garaye, comtesse de Pontbriand.

LE R. P. FÉLIX

ALLOCUTION

APRÈS LA MESSE POUR LE REPOS DE L'AME
DU FONDATEUR ET DES MEMBRES
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

(*Chapelle des Dominicains, 222, faubourg Saint-Honoré, Paris*
21 mai 1896)

LE R. P. FÉLIX

ALLOCUTION
APRÈS LA MESSE POUR LE REPOS DE L'AME
DU FONDATEUR ET DES MEMBRES
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

(Chapelle des Dominicains, 222, faubourg Saint-Honoré, Paris 21 mai 1896)

Mes chers Frères,

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, même lorsqu'ils ne nous sont unis que par les liens de la fraternité humaine et chrétienne. Combien plus lorsque nous leur sommes redevables de quelque grand bienfait. L'éminent religieux qui fut le fondateur de l'œuvre de Saint-Michel, dont les membres défunts viennent de bénéficier, tout à l'heure, de nos suffrages, avait droit au pieux souvenir et à l'hommage qu'il reçoit aujourd'hui de vos

cœurs reconnaissants. J'y viens ajouter l'hommage de ma parole, en quelques mots qui vous feront estimer davantage notre œuvre et son vénérable fondateur.

Vous avez tous connu le Père Félix. C'est un de ces grands élus que Dieu sème à travers les âges, pour rendre un solennel témoignage à la vérité, et rehausser l'honneur de son Église, en regard des esprits superbes et dédaigneux qui s'imaginent avoir accaparé toutes les gloires intellectuelles. Il eut, comme beaucoup d'hommes illustres, d'humbles commencements. Mais, déjà dans son enfance, sa modestie, sa douceur, sa discrétion, la franche ouverture de son caractère, jointes à la vivacité et à la pénétration d'un esprit richement doué, promettaient à l'avenir un homme supérieur. Dieu, qui avait jeté sur lui un regard de complaisance, le conduisit, par la voie sacrée où la jeunesse s'achemine vers le sanctuaire, jusqu'au sein d'une famille religieuse aussi heureuse qu'habile dans la formation des grands hommes et des saints, la Compagnie de Jésus.

Ce ne fut pas sans déchirer son cœur et le

cœur de ceux qu'il aimait que le jeune Félix entra dans cette famille pour immoler sa vie à l'unique et plus grande gloire de Dieu. Mais il trouva dans la vie religieuse de larges compensations à son sacrifice : non seulement la consolidation et le perfectionnement des vertus de son heureuse nature, mais le plein épanouissement des brillantes qualités de son esprit. Appliqué par ses supérieurs à l'enseignement de la jeunesse, il devint bientôt maître en l'art de bien dire, et plus encore en l'art d'écrire. A tel point, que l'abbé Dupanloup, alors supérieur du petit séminaire de Paris, s'écriait, après avoir lu un article publié par le Père Félix sur l'Immaculée-Conception : « Quelle idée bizarre a donc la Compagnie de Jésus de pousser le Père Félix à la chaire? C'est un écrivain de premier ordre ; on se trompe sur son aptitude. » Et lorsqu'il apprit que le Père Félix était menacé de perdre sa voix, il ne put s'empêcher de se réjouir et de dire à ses amis : « La Providence fait bien les choses. Taillez maintenant la plume du Père Félix ; il est à nous. »

L'avenir a prouvé que l'idée de la Compagnie

de Jésus n'était pas si bizarre que le croyait le futur grand évêque d'Orléans. Après avoir prêché à Paris de remarquables stations qui lui firent bientôt une réputation d'éloquence, le Père Félix fut appelé à succéder à la fois aux deux grands orateurs qui avaient fait de la chaire de Notre-Dame la première chaire du monde : le Père Lacordaire et le Père de Ravignan.

Ses débuts furent plus que modestes et presque décourageants. Trois cents auditeurs, à peine, assistaient à sa première conférence. Mais l'orateur sentait sa force. « Je leur parlai, dit-il, avec le feu que j'aurais mis à mon discours s'ils avaient été trois mille. » Et les trois mille y furent bientôt. Et pendant dix-huit ans, ils furent fidèles aux appels de sa parole. Il faut le dire aussi, rien n'était plus propre à intéresser un auditoire d'élite que la grande question du *progrès* magistralement traitée par l'orateur.

Les doctrines, les mœurs, les lettres et les arts, l'industrie, les institutions politiques, économiques et sociales, tout est soumis à la loi du progrès. Mais qu'est-ce que le progrès?

Comment doit-il s'accomplir? Quelle est sa suprême expression? — Voilà, mes frères, les questions auxquelles le Père Félix a répondu, dans ses conférences, avec l'autorité d'un maître consommé. Partant des plus hauts principes, il sut faire ressortir et triompher, dans tous les aspects si variés de son sujet, l'idée et la force chrétienne, loi souveraine et tout-puissant ressort de la perfection de l'homme et de ses œuvres. A la fois architecte et soldat, il construisait d'une main ses thèses magnifiques, et de l'autre il combattait et frappait à mort les systèmes d'orgueil et d'impiété qui ne nous promettent le progrès que pour nous faire aboutir à la plus honteuse décadence. Partout, dans son œuvre, il se recommande à notre estime et à notre admiration par l'ampleur de ses connaissances, l'élévation de ses idées, la force de son raisonnement, la rigueur méthodique de ses démonstrations et la perfection de son style, qui rappelle la grande école de la littérature française.

C'était assez de cette œuvre pour l'immortaliser, mais c'était trop peu pour assouvir son

zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. A ses prédications de Notre-Dame, il ajoutait les stations d'Avent, les retraites, les sermons de charité et de circonstance. Toute la France l'a entendu, et sa parole apostolique a plus d'une fois retenti au delà de nos frontières. Quant il eut déposé le glorieux fardeau qu'il portait depuis dix-huit années, on le vit courir comme un jeune homme partout où la charité l'appelait au secours des âmes et des œuvres. Il y a des natures fragiles dont les défaillances trahissent trop souvent le zèle d'une âme ardente, mais, lui, avait été si solidement construit par le divin ouvrier qui l'employait à sa gloire, que sa robuste constitution suffisait à tous les déplacements et à tous les travaux. A l'âge de soixante-douze ans, il avait la force de passer deux nuits de suite en voyage pour aller prêcher en différents endroits. Et quand on s'apitoyait sur sa fatigue : « Ne vous en occupez pas, disait-il, la fatigue n'est rien, la grâce est tout. Moi, je ne m'occupe que de vos âmes et je vous les demande pour les offrir à Dieu. »

Le ministère apostolique n'épuisait pas sa

dévorante activité. Il savait s'intéresser aux travaux des lettrés et des savants qui le consultaient, lui offraient leurs ouvrages, et recevaient avec respect ses avis et ses bienveillantes critiques aussi bien que ses louanges. Il se montrait heureux du succès des autres, autant qu'il était simple et modeste dans ses propres succès. Lui adressait-on des éloges, il trouvait qu'ils dépassaient son mérite, et rien ne lui était plus agréable que de dire du bien des œuvres dont on lui faisait hommage. A Paris, où il exerça longtemps son ministère, à Nancy et à Lille, où il fut supérieur, tout le monde se souvient de ses manières simples, prévenantes, aimables, qui mettaient chacun à son aise, et ceux qu'il a dirigés lui gardent une profonde reconnaissance de son dévouement, de sa compassion et de l'infatigable sollicitude avec laquelle il se faisait tout à tous, afin de gagner les âmes et de les attacher à Jésus-Christ.

La reconnaissance! c'est le sentiment qui vous réunit aujourd'hui, mes Frères, dans une commune prière et dans un commun désir d'honorer le fondateur de notre œuvre de

Saint-Michel. Vous savez mieux que personne combien cette œuvre fut chère au Père Félix, et comment il y a consacré tous les loisirs de sa carrière apostolique. « La parole passe, disait-il, et ne se fait entendre que dans une étroite enceinte; il faut à notre siècle une parole qui s'universalise et se fixe, une parole qu'on rencontre partout et qu'on puisse méditer cent fois afin de s'en mieux pénétrer; une parole de vérité et de vie, qui combatte l'influence et répare les ravages d'une presse satanique qui empoisonne l'âme du peuple... Et comment la répandre, cette parole, si ce n'est par une œuvre de bons livres, sous le patronage de l'adversaire même de Satan, l'archange saint Michel? » Plein de cette pensée, le Père Félix fit son magnifique discours sur *la parole et le livre,* à la fin duquel il s'écriait : « Notre siècle, ce grand ignorant, ce grand désolé, ce grand prévaricateur, a besoin de lumière, de consolation et de sanctification. Que nos bons livres viennent l'instruire, qu'ils viennent allumer sous ses regards troublés le flambeau de la pure lumière... Que nos bons livres viennent révéler à ses désolations,

avec le doux mystère du christianisme, le secret des suprêmes consolations... que nos bons livres viennent convertir cet enfant prodigue ; qu'ils viennent semer, au milieu de nos corruptions et de nos ruines, les germes de la vie et de la résurrection. Et puisque la Société de Saint-Michel-Archange, avec tant d'autres, se propose de travailler, pour sa part, à cette œuvre de régénération et de salut, venez à son secours; aidez-la à naître, à grandir et à marcher dans sa voie chrétiennement et socialement réparatrice. »

Le Père Félix appelait à l'aide, mais il prenait pour lui-même la plus grande part du travail et du combat. Il créait sa chère œuvre, il en dressait, remaniait et fixait les statuts avec autant de sagesse que de patience; il cherchait de côté et d'autre des recrues, il organisait les comités, convoquait les assemblées générales, parcourait la France, afin de rattacher les comités de province au comité central : Comités d'Agen, d'Angers, d'Angoulême. de Bar-le-Duc, de Besançon, de Bordeaux, de Caen, de Châlons-sur-Saône, de Dijon, de Grenoble, de Lille, de Lyon, de Montauban, de

Montpellier, de Nancy, de Pau, de Reims, de Rennes, de Perpignan, de Sedan, de Toulouse. Il prêchait partout son œuvre et remuait le cœur de ses auditeurs en leur disant : « Donnons-nous la main, unissons nos efforts, marchons ensemble, par la propagation de la bonne parole, à la conquête des âmes et à l'extension de l'empire de la vérité sur la terre... En laissant tomber de vos mains l'aumône de votre charité, songez que Jésus-Christ vous regarde et vous applaudit, et dites en regardant le ciel : Voilà pour donner la lumière à ceux qui ne voient pas ; voilà pour parter la consolation à ceux que le monde ne console pas ; voilà pour toucher et convertir les pécheurs que, même, la parole du prêtre ne touche et ne convertit pas ; voilà pour faire régner Jésus-Christ sur la terre, et avec lui, et par lui, conduire les âmes dans le ciel. »

Il semble que tant d'activité, tant de zèle et tant de dévouement devaient être récompensés par un immense succès, mais Dieu, qui voulait perfectionner par l'épreuve la vertu de son apôtre, permit qu'il rencontrât, dans la milice terrestre de l'archange, des trahisons dont je

ne vous parlerai pas, mais surtout la lassitude et le découragement. Il vint alors me demander le secours de ma parole. Dieu sait avec quel empressement et quelle joie je le lui accordai. Après m'avoir entendu, il me dit: « Votre pensée a rencontré ma pensée. En vous entendant, j'ai été particulièrement heureux de trouver dans votre parole la voix de mes propres convictions; et ce m'est une vraie joie de pouvoir dire ici, devant tous, et en toute vérité, que sur ce point, comme sur tout le reste, nos intelligences s'accordent aussi bien que nos cœurs. »

Je le crois bien ! Nos cœurs étaient amis et j'avais consulté son âme apostolique pour dire aux membres de l'œuvre réunis en assemblée générale : « Vous qui faites un si grand bien, faites-le sans défaillance... Ne vous impatientiez pas contre les lenteurs du succès. Le bien, comme les grandes forces vitales de la nature, procède lentement et avec mesure; tandis que le mal, comme les grandes forces de destruction, agit instantanément. Vous ne verrez jamais les bonnes et grandes œuvres atteindre du jour au lendemain leur plus haut degré de

perfection. Il faut savoir attendre l'heure propice de leur développement, hâter cette date par la prière, sans jamais reprocher à Dieu les retards de sa Providence... Et puis songez que, n'y eût-il que quelques centaines d'âmes préservées du mal, arrachées à l'erreur et à la corruption par l'œuvre de Saint-Michel, ce serait un magnifique résultat, quand bien même on aurait dépensé pour cela des millions, car une âme vaut mieux que tous les trésors de la terre. Si petite qu'elle soit, votre position est conquise; ne l'abandonnez pas; elle peut devenir, en temps opportun et avec la bénédiction de Dieu, le point de départ des plus admirables conquêtes. »

Ces paroles, mes Frères, c'est le Père Félix qui vous les adressait naguère, et qui vous les adresse encore aujourd'hui, car je n'étais et ne veux être que son humble porte-voix. Ecoutez-les, méditez-les, pratiquez-les; vous rappelant toutes les sollicitudes et les travaux du vénérable fondateur, et surtout le dernier effort qu'il fit pour venir donner à sa chère petite œuvre un suprême encouragement.

C'était pendant l'année de la dernière expo-

sition. Il pouvait à peine se soutenir dans les rues de Paris, qu'il avait parcourues pendant plus de vingt ans, presque toujours à pied, et se sentait averti de l'irrémédiable déclin de ses forces. Il put, cependant, réunir le comité des dames patronnesses de l'œuvre, et, dans une allocution où il épancha tout son cœur, mettant en parallèle les merveilles de l'exposition et le pauvre petit livre qui apprend à une seule âme à produire un seul acte qui la rend plus semblable à Dieu, il montra quelles transfigurations d'âmes, c'est-à-dire quelles œuvres divines, devant lesquelles pâlissent tous les chefs-d'œuvre du génie humain, l'œuvre de Saint-Michel est appelée à produire. Plusieurs personnes avouèrent qu'avant d'avoir entendu ce dernier cri de l'amour paternel, elles n'avaient pas compris toute la portée et l'honneur de leur œuvre.

Après ce touchant et sublime adieu, le Père Félix revint à Lille pour s'y préparer à la mort. Déchargé du soin du gouvernement, il avait trouvé comme un regain de vie et de joie au milieu des jeunes gens de la Compagnie qui se préparaient à leurs examens, sous la direc-

tion des distingués professeurs de l'Université catholique de Lille; il en profita pour travailler à la publication de ses Retraites pascales. Hélas! il ne put achever cette dernière tâche de sa vie laborieuse, car, le 17 janvier 1891, la mort le frappa d'un coup dont il ne devait pas se relever. Six mois après, ayant édifié pendant sa maladie ceux qui le soignaient et le visitaient, par sa naïve piété, sa patience, son humilité, sa sérénité, sa touchante reconnaissance, il expirait doucement en baisant son crucifix et en prononçant le saint nom de Jésus; simple dans sa mort, comme il l'avait été dans sa vie. Il avait quatre-vingt-un ans d'âge et cinquante-deux ans de profession.

Père vénéré de notre œuvre, depuis longtemps je désirais vous adresser publiquement l'hommage de ma reconnaissance pour l'amitié dont vous m'avez honoré. Je suis heureux que cette réunion des enfants et des collaborateurs de votre apostolat ait pu donner satisfaction à mon cœur. Nous avons prié pour vous, et cependant nous avons la confiance que Dieu a déjà couronné vos travaux et vos mérites. Mais nous croyons au grand dogme de

la communion des Saints et nous vous conjurons de recueillir nos prières et de les offrir à Dieu pour tous les membres de votre chère œuvre, qui achèvent de satisfaire la justice divine en attendant l'éternelle miséricorde. Bénissez-la, cette œuvre. Echauffez le zèle de ses membres, afin qu'elle produise tout le bien que vous avez rêvé pour elle et que vous avez préparé avec tant d'ardeur et de dévouement.

ALLOCUTION

PRONONCÉE POUR LA PROMOTION

DU

T. RÉVÉREND PÈRE CHOCARNE

A LA DIGNITÉ DE MAITRE EN THÉOLOGIE

ALLOCUTION

PRONONCÉE POUR LA PROMOTION

DU

T. RÉVÉREND PERE CHOCARNE

A LA DIGNITÉ DE MAITRE EN THÉOLOGIE

Mon très Révérend et bien cher Père,

C'est un bonheur, autant qu'un honneur pour moi, d'avoir été désigné par le Révérendissime Père Maître Général de l'Ordre pour présider la cérémonie de votre investiture comme Maître en sacrée Théologie, et vous donner les insignes du nouveau grade auquel vous avez été promu sur les instances de la Province.

Maître, vous l'êtes depuis longtemps. Lorsque j'entrai dans l'Ordre, il y a de cela trente-cinq ans bientôt, plus d'un tiers de siècle, vous veniez d'être appelé à Sorèze, près du T. R. P.

Lacordaire, et chargé par lui de donner l'instruction religieuse aux jeunes gens pour lesquels son noble cœur ambitionnait la perfection de la vie chrétienne. Ces jeunes gens sont devenus des hommes, et j'en ai rencontré plusieurs dans ma vie apostolique qui ont gardé un tendre et respectueux souvenir du doux, de l'aimable, du zélé Frère Prêcheur qui fut leur maître en religion.

Du noviciat de Chalais, je fus envoyé à Paris en 1857 ; vous étiez prieur ; nos deux cœurs se rencontrèrent bien vite dans une amitié qui depuis ne s'est jamais démentie, et, tout de suite, vous avez été pour moi un Maître dont la sage prévoyance a donné à ma vie apostolique une direction à laquelle je ne m'attendais pas. J'aurais volontiers embrassé la carrière de l'enseignement théologique dans nos maisons d'études, si telle eût été la volonté de mes supérieurs; mais, désigné pour la prédication, je ne songeais qu'à faire œuvre d'apôtre et de missionnaire. Vous m'avez montré une autre voie, en groupant autour de moi un petit troupeau de jeunes gens qui désiraient, me disiez-vous, prendre des leçons de théo-

logie. Il fallut se lancer dans la conférence ; et, sous votre impulsion, l'élan fut si bien pris qu'il dure encore. Les conférences du coin du feu sont devenues les conférences de l'église des Carmes, et, finalement, les conférences de Notre-Dame. Toute mon œuvre est votre œuvre, cher Maître, car elle a été conçue à votre commandement, et ses développements étaient contenus dans le germe que fit éclore en mon esprit cette parole de votre douce autorité : Enseignez les hommes.

Vous ne vîtes, dans la vieille maison des Carmes, que les commencements de cette œuvre, car vous fûtes bientôt appelé par le T. R. P. Lacordaire, redevenu Provincial, à la direction du grand et beau noviciat de Saint-Maximin. Là, Père-Maître, l'autorité de votre parole, fortement étayée par l'autorité de vos exemples, créa un courant de vie religieuse et de saintes ardenrs qui allèrent jusqu'à l'héroïsme, à l'époque où il fallut disputer à la mort le cher et vénérable restaurateur de notre Ordre en France, l'orateur de génie dont le siècle espérait encore entendre la grande voix, l'éducateur éminent qui promettait à la jeu-

nesse un sublime traité de la vie chrétienne, dont il n'a pu écrire, hélas! que les premiers chapitres.

Malgré le lugubre et puissant concert de larmes, de gémissements, de plaintes, d'ardentes supplications, de veilles, de jeûnes, de mortifications sanglantes dont vous étiez le précenteur, la mort a triomphé. Mais vous vous êtes vengé de ses cruautés par une œuvre de Maître qui a révélé au monde étonné la vie intime et religieuse de notre Père, sa prodigieuse humilité, féconde en inventions pour écraser l'orgueil que sollicitaient les louanges et les applaudissements des hommes, son insatiable et sanglant amour de la mortification et de la croix, son zèle pour l'observance, son admirable confiance en la Providence, son profond respect de la parole de Dieu, sa foi, tout ensemble naïve et sublime, aux mystères de l'autel et du tabernacle, les ardeurs de son zèle pour le salut et la perfection des âmes, les richesses de son cœur fort comme le diamant et tendre comme le cœur d'une mère. — Les pages que vous avez écrites avec votre cœur filial nous ont fait verser de douces lar-

mes ; elles ont été et sont encore pour nous une leçon qui relève nos cœurs défaillants, et montre aux fils la voie qu'ils doivent suivre s'ils veulent être dignes de leur Père !

Maître par vos écrits, vous l'avez été par votre prédication, qui eut pour théâtre les principales chaires de France, et dont les échos retentissent encore dans les lointains pays d'outre-mer. Élévation de la pensée, distinction de la parole, onction de la piété, rien n'y manquait, et vous êtes, parmi nous, un de ceux qui, depuis la restauration de l'Ordre, ont le plus honoré la chaire chrétienne.

Maître, vous l'avez été par les charges qui vous ont été confiées, d'une manière presque continue, pendant près de trente ans. Tour à tour prieur et provincial, vous nous avez si bien appris à aimer votre douce et paternelle autorité, que nous ne pouvions nous empêcher de la redemander ; et, partout, elle a laissé après elle les traces d'un infatigable et large dévouement aux intérêts des couvents et de la Province.

Maître, vous l'avez été et vous l'êtes encore par l'exemple de vos vertus religieuses dont

nous recevons chaque jour l'édification, par cette haute dignité de vie, cette aménité de rapports, ces qualités aimables qui vous ont concilié, au dehors, l'estime, le respect et l'affection de tant de personnes honorables.

Vous êtes *Maître;* il ne vous manquait plus qu'un titre officiel. La Province s'est empressée de le demander pour vous, profitant d'un privilège accordé par le dernier chapitre général, qui lui permet de choisir des maîtres en théologie parmi les prédicateurs généraux. Dans notre siècle et dans notre pays tourmentés par tant d'erreurs, la prédication doit nécessairement prendre, en certains milieux, le caractère d'un enseignement scientifique; il était juste qu'on récompensât le travail des religieux qui s'y dévouent, en les rapprochant de ceux qui, au terme d'une laborieuse carrière d'enseignement théologique, reçoivent le titre de *Maître.* Il était juste aussi que vous fussiez le premier élu, et je ne crois pas me tromper en affirmant que votre promotion a reçu l'approbation joyeuse de tous : *Cunctis placuit.*

Vous trouverez juste, enfin, mon cher Père,

que j'aie été désigné pour vous donner l'investiture de la maîtrise. Ne suis-je pas votre vieux camarade de première promotion ? Vous devez vous rappeler que la même lettre du T. R. P. Jandel qui vous envoyait, il y a vingt-quatre ans, votre brevet de lecteur, m'envoyait aussi le mien. Si j'ai avancé un peu plus vite que vous sur le chemin des grades, je le dois aux circonstances plus qu'à mon mérite. Mais, enfin, nous voici arrivés au même point, tous deux ensemble, vieux époux de la sagesse éternelle, toujours jeune et toujours charmante. Sanctifions-nous pour plaire à l'épouse ; et en attendant qu'elle nous appelle au grand honneur et à l'ineffable joie de la vision et de la possession de Dieu, je me permets de vous dire en son nom : « Levez-vous, ami, venez, et vous serez couronné : *Surge, amice, veni, coronaberis.* »

VICTIMES DE L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

ALLOCUTION POUR LE SERVICE FUNÈBRE
CÉLÉBRÉ LE 18 MAI 1897
DANS LA CHAPELLE DES RR. PÈRES DOMINICAINS
POUR LES VICTIMES DE LA CHARITÉ
MORTES DANS LA CATASTROPHE DU 4 MAI 1897

VICTIMES DE L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

ALLOCUTION POUR LE SERVICE FUNÈBRE
CÉLÉBRÉ LE 18 MAI 1897
DANS LA CHAPELLE DES RR. PÈRES DOMINICAINS
POUR LES VICTIMES DE LA CHARITÉ
MORTES DANS LA CATASTROPHE DU 4 MAI 1897

MES FRÈRES,

Selon la parole d'une grande sainte, un rayon de la bonté de Dieu reluit dans les peines qu'il inflige. Elle disait cela des peines de l'autre monde. Ne puis-je pas le dire des peines de cette vie, et particulièrement du grand coup qui a déchiré nos cœurs et fait couler nos larmes ?

Quelle catastrophe, mon Dieu ! Dans un lieu béni où la charité était en fête, un cri

sinistre retentit tout à coup : Au feu ! Et à ce cri répond une immense clameur d'épouvante et d'affolement. Tout le monde veut fuir. On se précipite, on s'écrase, on foule aux pieds ceux qui tombent ; entre des murs embrasés et sous une pluie de feu, plus de cent victimes expirent dans le plus horrible des supplices ; et combien d'autres emportent, loin du funeste brasier, des blessures auxquelles elles ne survivront, si la mort les épargne, que mutilées et défigurées ! Vingt minutes, à peine, ont suffi pour faire de cette foule si vivante, où les plus nobles et les plus saintes femmes de la société parisienne rivalisaient d'ardeur aux généreux combats de l'amour chrétien contre les misères humaines, un amas hideux de cadavres, convulsés, noircis, rongés, calcinés, méconnaissables.

Voilà ce que vous avez fait, mon Dieu ! Et ce n'est pas tout. Vous avez affligé, meurtri, déchiré plus de cœurs de pères, de mères, d'époux, de frères, de sœurs et d'amis que vous n'avez fait de victimes. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Car, enfin, ce n'était pas à l'appât d'une fête toute mondaine et

d'un plaisir malsain que cette foule était accourue. C'était le cri de nos pauvres qui l'avait attirée, le cri de ceux de qui vous avez dit : « Ce que vous ferez à mes chers petits, c'est à moi que vous le ferez. »

O profond et douloureux mystère ! L'impiété s'en empare pour blasphémer contre la Providence et ne veut voir, dans le supplice de tant d'innocents, qu'une haute leçon d'athéisme. La sagesse humaine déraisonne. La foi des chrétiens imparfaits se sent ébranlée. Mais moi, mais vous avec moi, mes Frères, nous adorons dans un saint tremblement le Maître souverain des vies humaines, toujours sage, toujours juste, toujours bon dans ses plus inexplicables rigueurs.

Si la tentation de l'accuser nous mordait au cœur, vite, nous jetterions les yeux sur le divin Crucifié et nous lui dirions : O grand juste ! O parfait innocent ! O Fils très pur et très saint de notre Père des cieux ! Dans les tourments de votre cruelle agonie, vous avez poussé ce cri de détresse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Et Dieu, muet, vous montrait l'humanité

pécheresse. Et votre Mère, votre douce Mère, debout au pied de la croix, les yeux en larmes et le cœur déchiré par vos suprêmes douleurs, ne répondait aux coups de la justice qui vous sacrifiait que par un humble et héroïque *fiat*. Elle avait vu reluire dans votre sanglante immolation un rayon de l'infinie bonté qui sauvait le genre humain.

Être associés à l'œuvre de rédemption, être marqués du divin caractère de *sauveurs*, c'est l'honneur, le sublime honneur des innocents que Dieu appelle à lui par de grands coups, quand nos fautes et nos crimes ont par trop lassé sa patience.

Ah! vous ne comprenez pas cela, vous qui voulez bien nous permettre d'émouvoir votre sensibilité pour en tirer des larmes de compassion, mais qui, oublieux de nos iniquités publiques et privées, redoutez que nous fassions appel à votre conscience pour en tirer des larmes de componction. Et pourtant la loi de salut par le sacrifice des innocents est écrite dans l'histoire de tous les peuples. Notre courte raison n'y veut voir qu'une erreur farouche, mais la loi chrétienne y reconnaît le

retentissement du vouloir divin qui, dès l'origine du monde, avait décrété le sacrifice rédempteur du Calvaire. Dans notre histoire, vous la verrez écrite en traits de flamme, cette loi, sur le bûcher où la très pure Jeanne, vierge et martyre, consommait sa mission de délivrance. Pourquoi refuser de la voir dans les tragiques événements où tant de vies si pures et si chères ont été immolées? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas voulu prévenir, par un holocauste qu'embaumait la charité, les grands maux que sa justice doit à nos infidélités et à nos trahisons?

Ah! ce n'est pas la voix de sa colère que j'entends dans le rugissement des flammes et les plaintes des victimes, mais la voix de sa bonté qui nous dit : « Malheureux enfants, vous avez jeté l'amertume dans mon cœur paternel. Les jours sont mauvais et vos péchés ont assombri l'avenir. Rentrez en vous-mêmes, demandez pardon, et je me contenterai des fleurs de charité que j'ai cueillies. Mais prenez garde, n'endurcissez pas votre cœur, car si c'est ainsi que le bois vert, le bois fertile est traité, que fera-t-on au bois

sec? *Quia si in viridi ligno sic faciunt, in arido quid fiet?* »

Non, mon Dieu, non, vous n'êtes point un Dieu farouche et cruel, et le rayon de votre bonté resplendit dans la récompense que vous prépariez à vos innocentes victimes. Il y avait là des âmes droites, depuis longtemps purifiées et perfectionnées par toutes les vertus qui embellissent une vie chrétienne; des âmes nobles, depuis longtemps habituées à préférer aux plaisirs troublants de la vie mondaine les saintes joies du bien faire; des âmes tendres et ardentes, profondément touchées de la misère des pauvres et saintement passionnées pour les œuvres bienfaisantes. Chacune de ces âmes, je n'en doute pas, a répondu à votre appel par ce cri héroïque : « O Dieu, que j'ai voulu servir en servant les malheureux, vous me demandez ma vie dans un acte d'amour; prenez-la, pour tous ceux que j'aime. Il y avait là des âmes toutes jeunes qui n'avaient connu de la vie que les joies innocentes et qui venaient apprendre, à l'école des vétérans de la charité, comment on doit aimer Jésus-Christ dans ses pauvres.

O chaste époux des âmes virginales, vous avez convoité leur candide beauté et vous ne les avez surprises par la mort que pour changer en un vêtement de gloire leur robe d'innocence. Il y avait là des âmes qui n'avaient pu traverser le monde sans y ramasser « cette poussière subtile et malsaine » dont saint Bernard a dit qu'elle souille même les cœurs religieux : *De mundano pulvere necesse est etiam religiosa corda sordescere.* Mais j'ai la confiance que, dans l'étreinte des flammes, ces âmes angoissées se sont retournées vers vous, ô mon Dieu, par un mouvement d'amour si puissant et si parfait que vous leur avez répondu par un baiser de pardon.

O chères et glorieuses victimes ! je ne veux plus vous voir, dans l'horrible brasier qui a dévoré vos chairs et calciné vos os. Mon cœur attendri vous cherche dans ce royaume de lumière et de paix que le Christ a promis aux amis de ses chers petits, et je crois vous entendre chanter avec l'Apôtre : « Le rapide moment de notre affreux supplice nous a valu pour toujours un poids immense de gloire » ; avec le saint Psalmiste : « O Dieu ! nous

sommes passées par le feu et vous nous avez conduites en un lieu où nous rafraîchit éternellement le souffle de votre divine bonté : *Transivimus per ignem et eduxisti nos in refrigerium.* »

N'est-ce pas encore le rayon de la bonté de Dieu consolateur que je vois reluire dans les généreuses acceptations des cœurs meurtris et déchirés qui, au lieu de se plaindre et d'accuser la Providence, ont adoré ses mystérieux desseins et se sont élevés, sous la touche de la grâce, de l'abattement à la résignation, de la résignation à la sublime fierté du chrétien qui triomphe d'avoir un martyr dans sa famille.

Rayon de la bonté de Dieu, les admirables exemples de dévouement et de courage héroïque que nous ont donnés les humbles serviteurs et servantes, les ouvriers, les enfants du peuple, qu'on a vus braver un affreux trépas pour sauver les privilégiés de la naissance et de la fortune ; les saintes religieuses et les pieuses femmes qui, laissant passer la foule épouvantée et brûlant toutes vives, se montraient le ciel et se résignaient à la mort.

Noble groupe de héros et d'héroïnes, au-dessus duquel plane la sereine et sublime figure de cette princesse de sang royal qui, fidèle à la consigne du devoir et de l'honneur, aime mieux mourir à son poste que de précéder au salut une seule des aides de sa charitable mission.

Rayon de la bonté de Dieu, cette fin tragique des ouvrières de la charité, qui rappelle au peuple, travaillé par des excitations criminelles, que, parmi les riches et les heureux du siècle, qu'on veut lui faire haïr, il y a des chrétiens qui compatissent à ses misères et se font un devoir de les soulager par des bonnes œuvres, et que ces chrétiens viennent de mourir au service des malheureux.

Rayon de la bonté de Dieu, cet universel mouvement de sympathie qui s'est emparé de tous les cœurs français et les a unis dans une religieuse manifestation de deuil et de compassion.

Rayon de la bonté de Dieu, cette soudaine et merveilleuse explosion de la charité qu'on croyait mortellement blessée dans la catastrophe et qui se manifeste avec une telle

magnificence que toutes les œuvres découragées renaissent à l'espérance.

O Dieu rédempteur, Dieu rémunérateur, Dieu consolateur, Dieu de force, de bon conseil, d'union, de paix et d'espérance, soyez béni et daignez faire reluire un rayon de votre bonté sur la belle œuvre de Saint-Michel, que vous m'avez confiée : œuvre de haute bienfaisance, puisqu'elle est destinée à combattre, par la diffusion des bons livres, les ravages de la mauvaise presse, et à remédier par de saines lectures à la démoralisation des classes populaires.

Cette chère œuvre, elle a eu ses victimes dans le tragique événement qui fait couler nos larmes. Nous leur devons un souvenir et un hommage. — Saluons cette noble, vaillante et sainte fille[1], chérie de tous les siens, inspiratrice de toutes les bonnes œuvres dans sa famille, aussi distinguée par la bonté de son cœur que par l'élévation de son caractère, ouvrière de la première heure dans notre œuvre, charmant par son joyeux entrain les

1. Mlle Caroline de Villenoisy.

auxiliaires de sa charité et leur communiquant sa dévorante activité. Aussi dévouée dans la mort que dans la vie, et s'écriant, quand les flammes la dévoraient : « Moi, ce n'est rien ; sauvez ma nièce, sauvez les deux petites que j'ai amenées avec moi. » — Saluons les deux nobles dames[1] qui n'avaient plus d'autre désir en ce monde que d'honorer leur deuil, en se faisant les humbles servantes de Jésus-Christ dans ses pauvres. — Saluons cette charmante enfant de seize ans[2], si heureuse de vivre, si joyeuse d'avoir été choisie par sa grand-mère pour faire son apprentissage de bienfaisance. Elle se préparait pieusement, m'a dit sa mère, à son premier vendredi du mois, pour remercier le Sacré-Cœur de sa moisson de charité. — Pauvre petite !... Oh ! non, pas pauvre petite ! mais ange béni ! que Dieu récompense par ses embrasements, mieux que ne l'auraient récompensée les baisers de sa famille et nos félicitations.

Voilà, mes Frères, la part de notre œuvre

1. Mme la Serrurier, Mme Huzard de la Briffe.
2. Mlle Alice Jacqmin.

de Saint-Michel dans l'hécatombe dont toutes les victimes méritent notre douloureuse admiration.

Glorieuses et chères victimes, c'était un devoir de notre foi de prier pour vous; c'est un besoin de notre cœur de vous prier.

Vous avez été un holocauste consenti par ceux à qui vous étiez chères. Demandez à Dieu qu'il les console, qu'il les sanctifie par une pieuse résignation, et qu'en échange de votre sacrifice il répande sur vos familles ses meilleures bénédictions.

Vous avez été un holocauste de charité. Demandez à Dieu la récompense de tous les dévouements, la prospérité de toutes les œuvres destinées à secourir et à alléger la misère du pauvre, l'apaisement de toutes les passions qui nous divisent, l'union et la paix de tous les cœurs.

Vous avez été un holocauste de salut. Demandez à Dieu qu'il se contente de votre immolation, et qu'il nous épargne, en considération de votre horrible mort, tous les maux que nous avons pu mériter par nos fautes.

Que si, pourtant, nous devons passer un jour par le feu de la tribulation, obtenez-nous la grâce de pouvoir dire comme vous : *Transivimus per ignem et eduxisti nos in refrigerium.*

NAUFRAGÉS
DE *LA BOURGOGNE*

ALLOCUTION

POUR LE SERVICE CÉLÉBRÉ DANS L'ÉGLISE

DE NOTRE-DAME DU HAVRE

(20 juillet 1898)

NAUFRAGÉS
DE *LA BOURGOGNE*

ALLOCUTION
POUR LE SERVICE CÉLÉBRÉ DANS L'ÉGLISE
DE NOTRE-DAME DU HAVRE

(20 juillet 1898)

« *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* »
« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Quelle voix vous a appelés et vous a réunis en si grand nombre dans cette église en deuil ? La voix d'un sentiment intime qui fait honneur au cœur humain et auquel le cœur chré-

tien sait donner un caractère de pureté, de grandeur et d'efficacité qui l'élève au-dessus de la nature : la miséricorde !

Tous, vous avez été émus d'une douloureuse et profonde pitié à la nouvelle de la catastrophe qui, en quelques instants, faisait disparaître tant de victimes humaines. Quant à moi, je ne puis chasser l'image de ce lugubre événement; elle me poursuit, elle m'obsède, elle me déchire le cœur et me demande des larmes. Il me semble voir d'ici la mer immense, la sombre nuée qui la couvre comme d'un linceul, et, dans l'ombre impénétrable, ces deux vaisseaux qui s'avancent l'un sur l'autre, malgré leurs sinistres avertissements. J'entends le choc formidable de leur rencontre, le craquement de leurs cloisons mises en pièces, les cris d'une foule surprise et épouvantée couvrant la voix des commandements. Je vois aux prises le devoir et l'instinct, le courage et la peur, les prompts, les intelligents, les énergiques efforts du sauvetage et l'insuffisance des moyens aggravée par les résistances obstinées de l'affolement; et puis l'abîme s'entr'ouvrir et étouffer dans

le brutal embrassement de ses flots les dernières clameurs de plus de cinq cents victimes. Quel malheur, grand Dieu, quel malheur ! La prudence humaine en cherche le *Comment ?* et la raison troublée en demande à Dieu le *Pourquoi ?*

Ah ! je vous en prie, mes frères, laissons de côté, en ce triste jour, des questions qui nous feraient perdre de vue les infortunées victimes que nous pleurons. Rendons-leur nos hommages et demandons à Dieu de comprendre les avertissements et les leçons qu'il nous donne en cette catastrophe.

Si elle nous révèle, par certains endroits, les faiblesses de l'âme humaine et les bassesses de l'instinct, elle nous les fait promptement oublier devant l'admirable spectacle que nous donnent les hommes de devoir. Qu'il est beau ! qu'il est grand, cet intrépide capitaine[1] dont le sang-froid ne se trouble pas un seul instant au milieu d'une foule éperdue qu'il voudrait sauver tout entière, et qui, fidèle au commandement, demeure tranquille

1. Le capitaine Deloncle.

à son poste, sachant bien qu'il y va mourir. Saluons-le, mes frères ; saluons ses officiers et son équipage, plus empressés d'exécuter ses ordres que de pourvoir à leur sûreté ; saluons tous ceux qui se sont sacrifiés, et parmi eux, les trois prêtres, mes frères en saint Dominique[1], uniquement occupés à répandre autour d'eux les derniers pardons de Dieu et décidés à s'ensevelir, avec tous les hommes de devoir, dans le linceul du dévouement.

Après cet hommage rendu aux hommes, élevons nos âmes vers Dieu et disons-lui : Seigneur, toi seul es maître ! *Tu solus Dominus !* La science, trop fière de ses travaux et de ses conquêtes, croit s'être rendue maîtresse de la nature, mais les forces qu'elle lui emprunte ne se donnent pas tout entières ; il y en a dans l'air, dans les eaux, dans les entrailles de la terre, des réserves immenses qu'on voit éclater en de soudaines catastrophes. Celles que nous croyons avoir domptées

1. Les RR. Pères Dominicains Cyprien Florissoone, Bernardin Merlin et Joseph Bauman, de la Province de Lyon.

trahissent, à chaque instant, par des révoltes meurtrières, notre vigilance, nos calculs et nos efforts. Dans nos laboratoires, nos chantiers, sur tous les chemins que nous parcourons avec une orgueilleuse confiance, d'effroyables accidents viennent, de temps à autre, rabattre notre superbe et nous rappeler qu'il faut tenir compte de la puissance suprême qui commande à toutes les forces de la nature et lui rendre l'hommage d'une humble dépendance.

Nous sommes entre les mains de Dieu : voilà la vérité que nous rappellent avec une lugubre éloquence, les catastrophes d'où naissent les grands deuils. Cette vérité, nous l'oublions trop facilement. Nous nous abandonnons aux illusions de la vie et nous escomptons l'avenir, comme si le genre humain était une forêt où l'on ne marque d'une tache sinistre que les arbres mûrs qui doivent tomber sous la hache du bûcheron. — Hélas ! tout y est marqué : les hautes futaies, les taillis, les buissons, les tout jeunes plants qui ne font que sortir de la semence ; enfants, adolescents, jeunes gens, hommes mûrs, lut-

teurs fatigués qui aspirons au repos d'une vieillesse tranquille, nous sommes tous marqués ! La mort peut frapper où elle veut sans craindre les procès de la justice divine. Elle n'a pas besoin d'appeler à son aide les fléaux et les catastrophes; les plus vulgaires accidents la servent à souhait : un faux pas, une chute, un coup de soleil, un coup d'air, une goutte d'eau qui se trompe de chemin, un flot de sang qui s'arrête, une fibre qui se rompt, c'est assez pour abattre un corps plein de vie.

Donc, à chaque instant, chacun de nous peut être surpris : voilà, mes bien chers frères, ce qu'il ne faut pas oublier. C'est pourquoi je vous prie d'être attentifs, en ce triste jour, à la grande voix qui, des humides profondeurs de la tombe où se sont perdues tant de vies, monte vers nous et nous dit : « *Estote parati :* Soyez toujours prêts, car vous ne savez pas à quelle heure Dieu viendra vous prendre. »

O mon Dieu, dans ces horribles surprises où vous nous manifestez votre souveraine maîtrise, n'y a-t-il donc rien pour votre

amour? Je ne le crois pas, je ne puis pas le croire, car vous nous avez dit, dans les saintes Lettres, « que votre miséricorde nous poursuit jusqu'au dernier instant de notre vie; que vos créatures vous sont chères, que vous ne les frappez pas en ennemies, que vous voulez leur pardonner à toutes, parce que vous aimez les âmes : *Parcis autem omnibus... qui amas animas.* »

Votre miséricorde, elle planait sur les malheureux qu'engloutissait l'abîme. Je la vois dans les mains étendues de mes frères donnant l'absolution à tous les naufragés; mais je la verrais mieux si je pouvais pénétrer le mystère de toutes les âmes angoissées en ce moment suprême, si je pouvais entendre votre douce voix disant à ces âmes : « Filles de mon amour, me voici près de vous une dernière fois; un mot de repentir, et toutes vos fautes vous seront pardonnées. » Un mot de repentir, c'est une ceinture de sauvetage dont l'âme pour se revêtir plus promptement que le corps. Ce mot, vous l'avez entendu, mon Dieu, et vous avez pardonné. Je l'espère, je le crois et je bénis amoureusement votre mi-

séricorde en adorant humblement votre souveraine puissance.

Bénissez, adorez avec moi, mes frères, et unissez-vous de plein cœur à la miséricorde de Dieu par vos propres miséricordes. Votre présence à cette cérémonie, votre nombre, votre recueillement, votre union dans une commune tristesse et une même prière, c'est un premier acte de miséricorde. Il eût été plus solennel et plus consolant si le premier pasteur de ce diocèse, S. Ém. le Cardinal, eût pu venir y présider. C'était son désir. Impérieusement retenu loin de vous, il a chargé votre vénérable archiprêtre de vous exprimer par ma bouche son vif regret et de témoigner aux familles des victimes sa respectueuse et profonde sympathie.

Dans quelques instants notre prière publique sera terminée, mais votre miséricorde n'aura pas dit son dernier mot. Demain, après-demain, longtemps encore, n'est-ce pas? vous prierez pour nos pauvres naufragés, afin que Dieu les délivre bientôt des peines que sa justice n'a pu leur remettre pendant que son amour pardonnait leurs fautes.

Votre miséricorde, vous l'étendrez à toutes les familles désolées qui ont perdu ceux qu'elles aimaient, ceux qui étaient le soutien de leur existence. Pour les unes, vous demanderez à Dieu ses meilleures consolations ; pour les autres, vous multiplierez vos souscriptions, vos discrètes aumônes et votre généreuse assistance. Je vous le demande avec insistance, je voudrais vous le demander avec larmes. Mes frères, mes amis, soyez miséricordieux et recevez dans vos cœurs chrétiens ce vœu que vous laisse en vous quittant mon cœur ami : « Que Dieu avive dans vos âmes les saintes flammes de la charité, et qu'il vous fasse comprendre et goûter les douceurs de cette parole évangélique : « Bienheureux les « miséricordieux, parce qu'il leur sera fait « miséricorde. »

Ainsi soit-il !

APOLOGIE

DES

CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

ÉTUDE THÉOLOGIQUE

APOLOGIE

DES

CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

ÉTUDE THÉOLOGIQUE [1]

Pour être connu, il faut dire d'abord ce que l'on est. Dieu merci, nous n'avons rien à cacher. Plus on entrera profondément dans la connaissance de notre état, plus on se convaincra de notre droit à l'existence et de l'indéfectibilité de notre vie.

Le monde nous juge d'après des idées fausses et des idées incomplètes : les unes deviennent des armes contre nous, les autres sont insuffisantes pour notre défense.

1. Cette étude a été imprimée en tête d'un ouvrage publié en 1880 à l'occasion des décrets du 29 mars, et intitulé : *Mémoire pour la défense des Congrégations religieuses.* (Poussielgue frères.)

Que le religieux soit un produit monstrueux de la fantaisie, — un fanatique qui exagère dans sa conduite la doctrine évangélique, — un rêveur qui contemple le ciel au lieu de l'escalader par de généreux efforts, — un pieux fainéant qui s'exonère, sous prétexte de religion, des charges qui incombent à tout honnête citoyen, — un esclave abêti par l'abdication lâche de son initiative et de sa responsabilité ; — un instrument aveugle aux mains de conspirateurs masqués, qui prétendent arrêter la marche progressive de la société civile en imposant à la société religieuse leur funeste domination, — un parasite nuisible à la vitalité de l'Église ; voilà les idées fausses. Partout répandues sans sincérité, elles corrompent l'esprit public et couvrent, aux yeux des gens naïfs et irréfléchis, l'odieux des mesures de proscription décrétées contre les Congrégations.

Ne voir dans le religieux qu'une âme blessée qui cherche à l'ombre du cloître le repos et la paix après les rudes combats d'une vie féconde en déceptions ; — un homme en proie au vague et mystérieux tourment de l'infini,

se dégageant des choses vulgaires pour rendre plus libre son ascension vers les régions supérieures où il se sent appelé; — un esprit vaillant, un cœur généreux, demandant des forces à l'association pour se dévouer à l'un de ces grands services publics d'enseignement et d'assistance dont la société bénéficie et que les âmes honnêtes ne peuvent s'empêcher d'admirer : voilà les idées incomplètes. Bienveillantes et justes sous certains rapports, elles ne nous expliquent qu'imparfaitement et ne nous protègent qu'à moitié.

Protester contre les idées fausses, les redresser dans les esprits naïfs qui ont pu se laisser surprendre, compléter ce qui manque aux notions des gens qui nous sont sympathiques, c'est ce que nous prétendons faire, en montrant ce qu'est le religieux d'après la doctrine catholique; en décrivant sa nature, son caractère spécifique, son état; en remontant ainsi à la source de l'activité féconde qu'il déploie dans les œuvres auxquelles il consacre sa vie.

I

Le religieux, dit la théologie, est un homme qui fait profession de tendre à la perfection de la charité.

Or, la perfection de la charité, c'est cette plénitude d'amour et de vie surnaturelle qui nous rapproche de Dieu autant qu'il est possible à l'homme de s'en approcher ici-bas; c'est cet harmonieux ensemble de vertus vivifiées par l'amour qui nous configure à la perfection absolue, manifestée et rendue visible en Jésus-Christ; c'est cette libérale et généreuse expansion dans laquelle l'homme s'oublie pour devenir le serviteur de tous; tout cela sous la forme d'un sacrifice qui imite l'ineffable don que Dieu nous a fait de lui-même en son Fils Jésus-Christ.

Certes, la perfection de la charité, ainsi envisagée, ne peut pas être le partage de tous.

Si nous ne considérons, dans la société chrétienne, que les individus qui la composent, il est évident que tous ne sont pas obligés de sortir des sentiers de la vie ordinaire, ni d'aspirer au delà de cette vulgaire et ri-

goureuse justice qui suffit au salut et se mesure par l'accomplissement des préceptes évangéliques. Mais si nous considérons l'ensemble de la société chrétienne, la perfection de la charité est un devoir pour elle, parce que cette perfection fait partie intégrante de l'Évangile, dont la société chrétienne doit être l'expression totale, vivante et publique.

Il est souverainement juste que l'humanité régénérée réponde aux prodigieux abaissements du Christ par de nobles et puissants efforts pour s'unir à lui.

Or, le Christ ne s'est pas contenté de nous appeler à une vie nouvelle par ces paroles : « Si l'homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux » ; il nous appelle à la perfection par ces autres paroles : « Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait. » Non seulement le Christ a proclamé en abrégé la grande constitution de la vie chrétienne par ces paroles : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements » ; il a proclamé aussi la grande constitution de la vie parfaite par ces autres paroles : « Si tu veux

être parfait, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; — celui qui quittera pour moi sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses champs, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre ; — le juste s'abstient des iniquités de la chair, mais le parfait se mutile spirituellement pour le royaume des cieux ; — si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. »

Ces paroles du Christ ne peuvent être vaines. Elles le seraient cependant si la perfection n'était un devoir pour la société chrétienne.

Ce que nous disons des paroles de Jésus-Christ, il faut le dire de ses vertus, de ses mérites, de ses grâces, de son Esprit.

A quoi bon tant de splendeur dans les vertus du Dieu fait homme, si elles ne doivent être imitées que de loin, si elles n'attirent près des rivages de leur suprême perfection des âmes héroïques avides de les reproduire autant que le peut l'humaine nature ?

Pourquoi l'infinie surabondance des mérites du Sauveur ? Il y a dans sa vie immolée plus que notre rédemption. Que deviendra ce *plus*

s'il ne produit que l'extinction du péché? Ne faut-il pas que la vie d'un Dieu porte des fruits; et puisque c'est la souveraine perfection, ne doit-elle produire quelque part la perfection?

Quel besoin de mettre dans les sacrements un excès de grâce, l'Auteur même de la grâce, si, de la pénétration de si excellents dons ne jaillit, dans quelque âme privilégiée, la perfection de la charité?

En nous inoculant la sève sacrée de son sang, le Christ souffle en nous son Esprit. Mais cet Esprit, qui est la perfection même et, selon l'expression des saints Docteurs, la force perfective qui achève toutes les œuvres de Dieu, se bornera-t-il à ne faire éclore, par l'effusion de ses dons, qu'une médiocre uniformité de vie?

Évidemment, les sublimes appels du Sauveur, la splendeur de ses vertus, la surabondance de ses mérites et de ses grâces, la plénitude des dons de l'Esprit-Saint, commandent un grand mouvement d'ascension dans la société chrétienne. — Ces considérations mystiques peuvent se résumer en une seule.

L'Église, comme toutes les sociétés, est soumise à la loi du progrès. Plus la mesure du progrès est certaine et efficace, plus le progrès doit être prompt et manifeste. Or, la mesure du progrès dans l'Église, c'est l'Évangile, code complet et immuable de la vie chrétienne, à l'instant même où la vie chrétienne a commencé d'exister. La perfection de la charité exprimée par des vertus héroïques et des œuvres sublimes faisant partie de l'Évangile, il est rigoureusement, impérieusement nécessaire que, en tout temps et dès l'heure même où la société chrétienne est constituée, cette perfection y soit manifestée par une profession publique, un état qui distingue visiblement les parfaits de ceux qui se contentent de la vie ordinaire.

Le religieux a le sentiment de cette nécessité, et ce qui commence à le distinguer spécifiquement des autres chrétiens, c'est qu'il prend volontairement, librement, pour son partage l'obligation de tendre à la perfection. Il accomplit premièrement et principalement les préceptes évangéliques, mais il fait un excès, dit la théologie : *Excedit efficaciam præcep-*

torum. Il s'engage à la pratique des conseils qui n'obligent déterminément personne, il en fait sa justice propre en les transformant; car ils deviennent préceptes pour lui.

Les régions les plus élevées, les plus lumineuses de l'Évangile, voilà donc la patrie de l'âme religieuse. Là elle s'abreuve des mystérieux enseignements de la sagesse éternelle, là elle s'applique à l'imitation fidèle des vertus du Sauveur, là elle s'efforce de faire fructifier en elle-même la surabondance des mérites et des grâces de Jésus-Christ et la plénitude des dons de son Esprit.

Notons bien ceci : le religieux est engagé à la perfection, c'est son état; état visible et public, approuvé et béni par l'Église, qui reconnaît en lui une manifestation nécessaire de sa sainte vie.

Le simple chrétien peut tendre à la perfection et reculer en arrière. Il offensera, peut-être, les miséricordieuses prévenances de son Dieu qui l'invite à une vie meilleure, mais il ne commettra pas le crime du religieux qui, de propos délibéré, dirait : « C'est assez, je ne veux pas aller plus loin. Que d'autres gravis-

sent la montagne et se meurtrissent les pieds, moi, je m'arrête sur les pentes, content de mes efforts et satisfait de mes vertus. » En disant cela, le religieux, s'il ne se donne pas encore un coup mortel, se blesse dangereusement et prépare dans sa vie, ainsi immobilisée, une honteuse catastrophe.

Encore une fois, la nature, le propre, l'état du religieux, c'est d'être, par engagement, l'homme du progrès surnaturel; c'est d'être nécessité par cet engagement à marcher dans les voies de l'amour jusqu'à ce qu'il l'ait exprimé à Dieu par des vertus héroïques et qu'il ait ainsi acquis le droit de se reposer en Celui qui est la perfection suprême. Il marche; une voix mystérieuse lui dit : « Marche toujours! » Il monte; une voix mystérieuse lui dit : « Plus haut! plus haut! » Il est saint; une voix mystérieuse lui dit : « Que celui qui est saint se sanctifie encore. »

Le religieux est engagé à pratiquer ce qu'il y a de plus parfait dans l'Évangile : les conseils. Mais quels conseils? — Il y en a pour toutes les vertus. Entre tous, le religieux choi-

sit ceux dont la pratique le débarrasse plus efficacement et plus promptement des obstacles qui contrarient sa glorieuse tendance : les conseils de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Il ne veut rien avoir en propre, parce que la possession des biens de ce monde est un piège pour l'âme, sans cesse préoccupée d'acquérir, de conserver ou d'accroître. La possession stimule cette insatiable convoitise que le poète appelle une faim maudite : *sacra fames.* Sous l'empire de cette convoitise, il faut de généreux et constants efforts pour ne point sortir de l'honnête et du juste. Le meilleur de nos forces morales se dépense en cette lutte, et, si grand que soit notre courage, nous ne parvenons point à rompre les fortes et subtiles attaches qui nous enchaînent à des choses vulgaires et ne nous permettent d'ordinaire que de timides aspirations vers les biens supérieurs, quand nous ne les oublions pas tout à fait. La pauvreté volontaire supprime tout aliment à la convoitise, délivre d'un seul coup la justice de tous ses ennemis, épargne à l'âme des combats qui retardent son avancement

spirituel et rompt des liens qui l'empêchent de se précipiter vers les biens éternels.

Dépouillé des biens du monde, l'homme reste tout entier. En lui deux vies se font la guerre ; la vie des sens et la vie de l'esprit. C'est une rude tâche que d'établir l'équilibre entre ces deux puissances et de faire marcher la bête domptée sous la conduite de l'âme. Et pourtant il n'y a pas d'homme digne de ce nom s'il n'obtient ce résultat. La chasteté est une obligation pour tous. Le chrétien y est appelé plus que les autres, par de plus pressantes recommandations et de plus puissants motifs. Même lorsque Dieu lui permet d'user des redoutables plaisirs de la chair, il ne doit jamais y perdre le respect de ce qu'il est devenu par la grâce de sa naissance spirituelle et la pénétration de la vie divine. Mais que de difficultés pour rester dans la règle, que de temps pour soumettre à la raison les impérieuses exigences des sens !

Maître de ce côté, l'homme doit s'appliquer à déprendre son cœur, qu'il a peut-être donné sans assez de réserve à la chère compagne de sa vie, et réparer l'outrage qu'il a fait au saint

amour de Dieu en l'oubliant dans un amour terrestre.

D'autre part, associé par la paternité à l'action créatrice de Dieu, il devient providence. Trop faible pour cette grande et auguste fonction, il ploie sous le fardeau des préoccupations et des sollicitudes dont dépend l'existence de sa famille, et ne se sent plus assez libre pour élever, au gré de ses désirs, le niveau de sa vie. Assurément le mariage est un état respectable et saint, puisque Dieu l'a béni; mais si on peut y vivre chrétiennement, on ne doit pas se dissimuler que la perfection y rencontre mille obstacles et qu'elle y est rare, bien qu'elle n'y soit pas absolument impossible.

En choisissant pour son partage la chasteté absolue, mystérieuse et héroïque mutilation du corps par l'esprit, le religieux affirme avec tant d'autorité l'empire de l'âme sur les sens que, s'il n'étouffe pas tout d'un coup les exigences de la chair, il les rend plus timides et moins fréquentes. Du reste, son choix l'oblige à de sévères, délicates et ingénieuses précautions, dans lesquelles l'esprit se

retranche pour résister à tous les assauts. N'ayant plus la liberté des plaisirs permis, le religieux éprouve une plus grande horreur pour les plaisirs défendus. Plus il est fidèle à la pratique du conseil évangélique de la chasteté, plus il sent se dégager son esprit et s'accomplir en lui ces promesses de la sagesse éternelle : « L'incorruption fait vivre dans le voisinage de la divinité. — Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ». A mesure qu'il se purifie, sa chair devient comme transparente aux révélations d'en haut, les mystères divins le pénètrent et lui sont plus intimes. En renonçant aux douceurs d'une union terrestre que le ciel consent à bénir, son cœur libre et joyeux peut se donner à Dieu sans partage, et son amour, dégagé des liens étroits et des charges du foyer domestique, peut se dépenser en une plus haute, plus vaste et plus féconde paternité.

Qui l'empêchera maintenant d'être parfait ? Une force intime, profonde, persistante, plus chère que tous les biens ensemble, parce qu'elle dessine, accuse et tend à faire prévaloir notre personnalité : la volonté propre.

Qu'est-ce à dire? La volonté n'est-elle pas le principe de toute œuvre grande et parfaite? Comment peut-elle être un obstacle à la perfection?

Entendons-nous bien.

La volonté est nécessaire à toute œuvre; mais semblable à ces chevaux de sang dont la bouche impatiente n'a pas encore senti la puissance du mors, elle se trouble, s'égare et déchoit si elle n'est sagement et fortement disciplinée. Ses hésitations, ses caprices, ses vives et dangereuses saillies, provoquées par la passion, lui font souvent dépenser, en pure perte, le temps, les résolutions, les efforts, et il se peut faire qu'une longue vie, qui pouvait être admirablement féconde, demeure misérablement stérile, parce que la volonté y a procédé sans règle.

Parer à ce désordre, voilà le propre de l'obéissance. Elle ne laisse pas prendre la volonté, ce serait une lâcheté; elle la donne librement, et ne la donne qu'à bon escient. Elle la donne, non pas à l'homme, indigne par lui-même de posséder un si grand bien, incapable de conduire et de diriger une si noble

cause, mais à Dieu, que l'homme représente par sa légitime autorité. C'est Dieu qui possède, c'est Dieu qui conduit, c'est Dieu qui dirige, c'est à son joug adoré que le religieux obéissant veut définitivement se soumettre. Les ordres lui venant de si haut, il est prêt à tout moment et pour toute œuvre bonne, il n'a ni temps à perdre en longues délibérations, ni résolutions capricieuses à réformer, ni saillies désordonnées à regretter. Son mouvement est prompt, droit et sûr, parce qu'il obéit.

Inappréciable avantage de l'obéissance : elle centuple l'efficacité des forces individuelles en les groupant et peut produire ainsi, dans l'ordre de la perfection, des œuvres grandioses dont chaque coopérant peut revendiquer toute la gloire et tout le mérite.

Mais n'anticipons pas, marchons à pas comptés. Nous avons fait connaître la fin du religieux : tendre à la perfection de la charité ; le moyen qu'il emploie pour obtenir cette fin : pratiquer les conseils évangéliques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Sa figure s'éclaire, son caractère se dessine

Encore un mot, et nous saurons au complet ce qu'il est.

Le religieux est engagé. Comment est-il engagé?— Est-ce par une simple résolution, par un de ces desseins dont l'homme demeure le maître et qu'il peut changer sans encourir d'autre reproche que celui d'inconstance? Non pas. L'engagement du religieux est une promesse sacrée que l'Église accepte au nom de Dieu, qui ferme derrière lui tout chemin de retour vers les biens qu'il abandonne, qui fixe sa vie dans un état; état public destiné à exprimer perpétuellement et d'une manière vivante la plus noble, la plus sainte partie de l'Évangile.

On peut, à la rigueur, être volontairement pauvre, chaste, obéissant, sans être chrétien. Un philosophe amoureux des hautes contemplations méprisera les biens de ce monde, et, par ce mépris, se soustraira aux embarras et aux dangers de la propriété. Un original, dans l'intérêt de sa santé et de son bien-être, se sèvrera des plaisirs des sens et cherchera le repos dans un célibat égoïste. Un homme timide et pusillanime abandonnera la conduite

de sa volonté à ceux dont le caractère plus ferme et plus décidé saura s'imposer à sa faiblesse. Sacrifices sans honneur et sans mérite. Ils ne sont pas dignes qu'on les rapproche, par comparaison, de l'état religieux.

Mais on peut pratiquer chrétiennement les conseils évangéliques de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, tendre sérieusement à la perfection et n'être pas encore religieux. Comment cela ? En se réservant la liberté de changer de dessein ; en s'arrêtant ainsi sur le seuil du sanctuaire où s'accomplit, par un acte auguste et sacré, l'immolation totale de la vie humaine.

Le religieux, lui, ne se réserve rien ; il va d'un pas résolu vers l'autel où son Dieu l'attend. Il promet, et prend Dieu et son Église à témoin des promesses par lesquelles il s'engage à être pauvre, chaste, obéissant, pour être plus libre de tendre à la perfection. Il se lie par des vœux éternels qui pénètrent de religion la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et font de ces vertus comme autant de sacrifices, parce qu'elles appartiennent alors au culte divin. Ainsi parle saint Thomas. « Il

faut tenir compte », ajoute ce grand docteur, d'après saint Grégoire, « de la différence qui distingue le sacrifice simple de l'holocauste, Tout holocauste est un sacrifice, mais tout sacrifice n'est pas un holocauste. Dans le sacrifice simple, une part seulement de la victime est consumée entièrement. Or, lorsque quelqu'un offre à Dieu une portion de ses biens et s'en réserve une autre, c'est un sacrifice ; mais quand il donne au Tout-Puissant tout ce qu'il a, tout ce par quoi il vit, tout le bien dont il peut jouir ici-bas, c'est un holocauste. Et telle est l'espèce de sacrifice qui résulte des trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance : en sorte que ceux qui les ont prononcés portent excellemment le nom de *religieux* à cause de l'excellence de leur sacrifice. »

Ainsi donc le religieux, par ses vœux, appartient au culte divin à titre de victime, il est holocauste; ses biens extérieurs, son corps, son âme, il a tout immolé. Il n'a plus devant lui que le souverain bien, vers lequel il aspire et qu'il s'efforce d'embrasser.

Le voilà en pleine lumière ! C'est un homme

voué, un homme sacré. Le monde, si ignorant des choses de la vie mystique, a cependant une sorte d'intuition de cette haute et redoutable dignité. Il comprend que toute inconstance qui, pour le vulgaire, ne serait attribuée qu'à un simple changement de dessein, devient, pour le religieux, une prévarication sacrilège. Il ne prend pas garde aux chrétiens qui, dans le siècle, entreprennent de pratiquer des vertus héroïques et s'arrêtent en chemin, mais il méprise, il a en horreur le religieux apostat. En le retrouvant, dans la vie profane, il lui semble voir quelque chose comme un sacrifice brutalement et honteusement interrompu par un crime inommable. L'apostat a beau s'agiter encore et chercher à produire, il est foudroyé par le sacrilège; et, à côté des branches rachitiques où s'égare ce qui lui reste de sève, l'œil épouvanté contemple la cicatrice profonde et incurable qu'a laissée la foudre en coupant son meilleur jet.

Résumons-nous.

Le religieux est un homme qui, par état, tend à la perfection de la charité en pratiquant les trois conseils évangéliques de pau-

vreté, de chasteté et d'obéissance, auxquels il s'engage par des vœux qui font de sa vie une vie totalement et perpétuellement immolée.

Ces notions dissipent déjà bien des ombres; cependant elles ne nous expliquent pas encore le grand phénomène religieux que nous avons l'ambition de défendre contre les menaces des décrets récemment édictés : nous voulons dire l'association, la vie commune, les Congrégations.

A la rigueur, un homme isolé peut être religieux; il suffit pour cela qu'il remplisse les conditions que nous venons de faire connaître et que l'Église l'accepte comme tel. Toutefois, la perfection évangélique, devoir de la société chrétienne considérée dans son ensemble, si elle n'est exprimée que par des thérapeutes épars et sans liaison entre eux, nous paraît difficile à pratiquer et à soutenir, et, surtout, n'avoir pas cette splendeur d'état public qu'exige la manifestation de la sainteté dans l'Église.

La pauvreté et l'obéissance parfaites suppo-

sent un état de perpétuelle dépendance qu'on s'explique malaisément en dehors de la vie commune. La chasteté solitaire trouve, sans doute, dans ses relations intimes avec Dieu, des compensations aux douceurs de la famille, qu'elle a répudiées; mais il n'y a que les âmes exceptionnellement douées qui puissent jouir pleinement de ces compensations; la plupart de ceux qui sont appelés à l'état de perfection ont besoin d'un milieu où ils se sentent entourés et soutenus par des affections spirituelles. Les vertus isolées manquent des continuelles et salutaires provocations de l'exemple. Enfin, les zélateurs de la vie parfaite, séparés les uns des autres et comme perdus dans la foule des chrétiens, se voient à peine et n'exercent autour d'eux qu'une faible attraction.

Dans la vie commune, au contraire, le religieux n'ayant point le souci de son existence quotidienne, peut se dépouiller si parfaitement, qu'il sente la pauvreté jusque dans l'usage des choses qu'il tient de la charité de la communauté, n'en pouvant jouir et disposer que selon la volonté déterminée de ses supérieurs. S'il bénéficie de ce principe : tout est à

tous, il porte à toute heure le fardeau de cet autre principe : rien n'est à personne. Sa volonté, constamment rapprochée de l'autorité qui la meut, attend avec une humble soumission les ordres et se prépare à toutes les surprises, Enlacée par une règle qui a prévu toutes ses principales actions. elle peut multiplier à l'infini les acquiescements, et se donner, à chaque instant, le mérite de l'obéissance.

Le religieux a renoncé aux joies de la famille pour se donner à Dieu. Dieu remplit son cœur ; mais, aussi, la vie commune ouvre à ses affections terrestres une maison bénie sur le seuil de laquelle il lit en entrant cette promesse du Psalmiste : « Qu'il est bon ! qu'il est doux pour des Frères d'habiter ensemble : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* »

Là règne une sainte égalité qni confond les conditions sans humilier ni enorgueillir personne ; tous portent la même livrée du même spirituel esclavage ; tous jouissent de la liberté d'une même spirituelle filiation. Pour tous le même sanctuaire, où les âmes s'épanchent et

montent vers Dieu ; pour tous les mêmes cloîtres, pleins de silence et de mystère, où chacun va promener ses austères réflexions ; pour tous la même table et la même nourriture ; pour tous les mêmes lieux de travail et de repos : pour tous les mêmes heures et les mêmes appels aux exercices de la vie régulière. Vaste foyer domestique, le monastère ne contient pas toute la famille sainte qui se glorifie d'appartenir au même Père ; d'autres foyers lui sont unis dans la même communauté de vie ; passant de l'un à l'autre, le religieux est sûr d'y rencontrer des frères, dût-il aller au bout du monde.

Personne n'ignore que le perpétuel rapprochement de caractères et de tempéraments différents peut devenir une cause de souffrance, mais là où la vie religieuse est sérieusement entendue, cette souffrance est promptement sanctifiée par la patience et va grossir la somme de vertus qu'entretient, d'autre part, une constante émulation. C'est le propre de la vie commune de fournir aux âmes faibles les sublimes encouragements des âmes fortes qui marchent devant elles et les entraînent,

par de généreux appels, à l'assaut des pentes escarpées sur le sommet desquelles se doit cueillir la perfection. Chaque famille religieuse a ses exemples présents et ses souvenirs historiques, qui stimulent les courages et donnent à la pratique des conseils évangéliques une extension qu'elle ne peut obtenir de la vie individuelle et séparée.

En multipliant les vertus, la vie commune multiplie autour d'elle les attractions ; elle substitue bientôt aux individualités des légions, et constitue sur une vaste échelle, visible au monde entier, cet état public de perfection dont l'Église a besoin pour être complète.

Ajoutons à cela que la vie commune associe et enlace les forces individuelles, les augmente l'une par l'autre et crée des résultats seuls capables de produire ces grandes œuvres par lesquelles se manifeste, avec éclat, dans la société chrétienne, la charité dont le religieux cherche la perfection.

Il n'est donc pas étonnant que l'Église ait approuvé et béni la vie commune ; car, si l'état religieux est un état de perfection par

rapport à la vie chrétienne, il est évident que la vie commune est la perfection de l'état religieux.

Mais pourquoi la vie commune, partout établie sur le même fond, revêt-elle extérieurement tant de formes différentes? Pourquoi la variété des Congrégations religieuses?

Nous allons répondre à cette question.

II

Les avantages généraux de l'association dans la vie religieuse sont, ainsi que nous venons de le remarquer tout à l'heure, de donner à la pratique des conseils évangéliques plus de perfection, de créer des familles spirituelles qui compensent le sacrifice que le religieux fait de sa famille naturelle, d'aider par l'émulation le développement et le progrès des vertus, d'attirer les âmes, de former des légions et de bien établir l'état public de perfection.

Ces avantages sont communs à toutes les Congrégations; mais Dieu a voulu que cha-

cune d'elles eût son caractère et sa physionomie propres.

Ce caractère, cette physionomie résultent d'abord de la mission particulière que se propose de remplir, dans la société chrétienne, chaque corps religieux, en faisant concourir toutes les forces individuelles au même but.

Celui-ci se fixe du côté de Dieu et se consacre uniquement à son culte par la fréquentation du chœur, la récitation de longs offices, des oraisons multipliées : il est contemplatif. Celui-là va de Dieu à l'humanité qu'il s'efforce de guérir d'une de ses nombreuses misères : il est actif.

De là, deux grandes divisions dans les ordres religieux : les ordres contemplatifs et les ordres actifs.

Au témoignage de Jésus-Christ, les ordres contemplatifs ont choisi la meilleure part ; chose difficile à comprendre si l'on prend pour règle de ses jugements les préjugés du monde ; mais, chose de la plus haute évidence, dès qu'on s'élève au-dessus des intérêts vulgaires qui accaparent habituellement

notre attention, pour considérer la nécessaire et mystérieuse économie de nos rapports avec le ciel.

Le culte de Dieu, reconnaissance de son infinie grandeur et expression de notre dépendance, est le premier devoir de l'humanité. Ce devoir, nous l'accomplissons par la prière. Toute créature raisonnable est obligée à la prière; le chrétien plus que toute créature; mais, afin d'obtenir en cet acte une perfection qui le rapprochât davantage de son infinie majesté, Dieu a voulu que certaines familles religieuses fissent de la prière leur travail et leur art.

Un art est d'autant plus grand et plus noble qu'en lui se manifestent davantage les plus hautes facultés de l'âme humaine, spécialement cette énergie productrice qui nous rend semblables à Dieu; un art est d'autant plus grand et plus noble que ses œuvres rapprochent davantage celui qui les contemple du type éternel et infini de toute beauté créée. C'est pourquoi l'antiquité, séduite par les œuvres de ses poètes, de ses musiciens, de ses peintres, de ses sculpteurs, avait appelé la

poésie, la musique, la peinture, la sculpture des arts divins; soit qu'il lui semblât que l'homme eût besoin d'un souffle inspirateur pour faire mouvoir sa pensée et ses sentiments à travers des nombres harmonieux, d'une apparition céleste pour reproduire des formes idéales; soit qu'il lui semblât que, entre tous les arts, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture eussent le pouvoir de tourmenter plus profondément l'âme humaine et de l'emporter, sur les ailes d'une admiration passionnée, vers la divinité.

Mais, s'il y a des arts divins, il est un art qu'on pourrait appeler plus divin que les autres : *ars divinior* : c'est l'art de prier.

Nous n'entendons pas dire qu'il faille apporter dans le commerce intime de l'âme avec Dieu ces délicates et subtiles préparations de langage ni ces attitudes maniérées que les hommes échangent entre eux quand ils veulent paraître aimables. Nous ne pouvons tromper l'œil pénétrant de Celui qui sonde, en un instant, les profonds abîmes du cœur humain. Mais il est une certaine manière de s'élever jusqu'à Dieu, de contempler ses

perfections, de lui en parler, d'exposer à son infinie miséricorde toutes les misères de la nature, d'émouvoir ses entrailles paternelles et de le forcer à de pacifiques embrassements avec sa créature ; il est un état suréminent de l'âme religieuse dans lequel se révèle une si admirable élévation d'esprit, une si profonde tendresse de cœur, une telle puissance de souvenir, de vue, de sentiment, d'expression, d'accents, inconnus aux arts les plus grands et les plus nobles; un état qui met l'homme si près de Dieu, Dieu si près de l'homme, qu'il faut y reconnaître l'art divin par excellence : *ars divinior*.

Nous n'avons point la connaissance pratique de ces choses, c'est possible ; mais nous ne pouvons les nier, car les saints les ont expérimentées. Ils nous ont appris jusqu'à quelle perfection pouvait s'élever la prière; et, bien qu'il ne nous reste de leur état que des descriptions imparfaites, de leurs cantiques que des strophes décolorées, elles ont assez de puissance encore pour émouvoir les âmes élevées, plus profondément que tous les chefs-d'œuvre du genre humain.

Que nous nous contentions d'un mouvement pacifique et uniforme, souvent interrompu par les préoccupations et les sollicitudes du siècle, d'une prière qui suffit aux plus impérieuses exigences de notre vie religieuse, soit; mais ne méprisons pas les élans passionnés que Dieu produit dans les âmes qu'il a choisies ; laissons passer avec respect ceux qui nous quittent pour aller prier sous les voûtes hospitalières des couvents. Leur âme est plus divinement tourmentée que celles de nos poètes. Ils ne se cachent que, pour mieux se recueillir, et devenir, sous le feu d'une inspiration sacrée, les plus grands artistes de Dieu.

Artistes sublimes dans le plus auguste des actes qu'il soit donné à l'homme d'accomplir, les ordres priants ont encore l'insigne honneur de représenter le Christ près de l'humanité, l'humanité près de son divin Chef.

Le souvenir du Christ se perpétue dans la société chrétienne par des récits, des monuments et des signes mystérieux dont l'opération intime échappe à nos sens, mais plus

encore par la reproduction solennelle et publique de sa sainte vie, en chacune des parties de son corps mystique. Aux uns la représentation de l'autorité souveraine qu'il tient de son divin Père et qu'il impose à toute âme humaine ; aux autres la représentation des prodigieux abaissements qui l'ont fait appeler le dernier des hommes. Aux uns la représentation de son inépuisable libéralité et de sa bienfaisance, aux autres la représentation de sa pauvreté et de son dénûment. Aux uns la représentation de ses œuvres éclatantes, aux autres la représentation de ses souffrances et de son martyre. Aux uns la représentation de sa vie publique, toute consacrée à la prédication de la vérité et de la loi de Dieu, aux autres la représentation de sa vie cachée, toute consacrée aux épanchements solitaires, au culte silencieux et recueilli de la majesté divine, à l'amour divin, à la prière.

Qu'on regarde l'Église en toutes ses parties, on y verra la vie du Christ s'y manifester par des palpitations si puissantes qu'elles ne peuvent échapper même aux yeux de ses ennemis qui s'en irritent.

Mais où les abaissements, où la pauvreté, où les souffrances, où le martyre, où la vie toute religieuse du Christ? N'est-ce pas chez ceux qui vivent retirés du monde? Chez ces familles saintes d'hommes et de femmes qui ont choisi pour leur partage la part obscure et pourtant si importante de la vie du Sauveur? Nous ne dirons point comment elles s'humilient, se dépouillent, s'immolent et meurent chaque jour à l'exemple du Christ. Il nous faudrait de longs développements, qui nous attarderaient. Mais, sachons-le bien, la vie humiliée, dépouillée, immolée et toujours mourante des ordres priants n'a pas d'autre but que de leur faciliter le pieux exercice de la prière. C'est pour cela qu'ils sont nés dans l'Église, et Dieu leur a fait une glorieuse destinée, puisqu'ils continuent à travers les siècles les ardentes oraisons, les soupirs amoureux, les tendres supplications, les accents divins que faisait entendre, la nuit et le jour, le grand religieux, le grand priant de l'humanité, Jésus-Christ.

Représentants du Christ dans la partie toute religieuse de sa vie, les ordres priants repré-

sentent l'humanité chrétienne près de son divin Chef.

Jésus est roi. Vainqueur du péché et de la mort, il est allé s'asseoir à la droite de son Père, sur le trône éternel qui lui fut promis. Là, il attend nos hommages de chaque jour et le compte-rendu de notre vie pour nous juger souverainement. Est-ce assez de diriger vers ce roi sublime, comme autant d'agiles courriers, les élans religieux, mais passagers, de nos cœurs, les prières que chacun de nous fait de temps en temps? Non. Car nous ne sommes pas que des individus séparés aux yeux de notre roi, nous sommes une nation sainte, pénétrée d'une même sève, animée d'une même vie. Or, toute nation qui se respecte et comprend ses intérêts ne se contente pas d'envoyer de rapides visiteurs, des chargés d'affaires, qui ne font que passer, à la cour des rois dont elle redoute la puissance ou dont elle attend les faveurs; elle se fait représenter par des ambassadeurs.

Les ambassadeurs de la nation chrétienne auprès du roi Jésus-Christ, ce sont les ordres priants. Retirés aux confins des passions et

des misères humaines, investis de cette auguste moitié du sacerdoce par laquelle s'établit le courant religieux qui de la terre monte au ciel, ils se tiennent assis à la porte du Roi des rois ou prosternés dans le sanctuaire de ses audiences, faisant l'humanité continuellement présente et répétant non pas cette parole du prêtre que Dieu nous envoie pour distribuer ses grâces : « *Pro Christo legatione fungimur* : nous sommes en légation pour le Christ » ; mais ces autres paroles qui résument le second chapitre de nos relations avec Dieu : « *Pro populo legatione fungimur* : nous sommes en légation pour le peuple. » Ils représentent le droit de Dieu perpétuellement exprimé, le devoir de l'humanité perpétuellement accompli : le droit de Dieu, maître de tout notre être et de tous nos instants ; le devoir de l'humanité qui se doit à Dieu sans réserve et sans intermittence. Aux jours de l'Éden, la prière ne tarissait pas dans le cœur et sur les lèvres de l'homme ; c'était justice. Mais aujourd'ui, que de lacunes, que de vides dans la vie religieuse de l'humanité ! Cependant rien n'est diminué, ni du côté du droit,

ni du côté du devoir : Dieu veut tout, l'homme doit tout. Eh bien, Dieu sera satisfait ; car l'homme primitif revit dans les familles religieuses vouées à la prière : le feu sacré qui représentait jadis l'adoration perpétuelle des créatures, c'est, dans l'Église, le cœur des moines et des nonnes.

Qui ose flétrir ces ambassadeurs sacrés, flétrit la nation sainte qu'ils représentent ; qui les arrache du sanctuaire où ils prient, déclare la guerre au ciel et assume, en présence de l'avenir, la redoutable et odieuse responsabilité de cette guerre.

En effet, supprimer les ordres priants, c'est tarir une source immense de grâce, dont bénéficie la société chrétienne ; c'est briser le bouclier protecteur qui arrête sur la tête du monde pécheur les coups de la justice divine.

Nous lisons dans l'Exode que Moïse priait sur la montagne, pendant que son peuple combattait dans la plaine. Tant que ses bras étaient dressés vers le ciel, Israël triomphait. Succombant sous le poids de la fatigue et voulant obtenir une complète victoire, il se fit soutenir par Aaron, son frère, et par un autre

compagnon, jusqu'à l'entière défaite des Amalécites.

Moïse était la figure de l'*Orante* divin qui intercède pour nous dans les cieux et de ceux qui continuent ici-bas sa vie priante. Moïse est dans les couvents. Voilà « la montagne sainte, la montagne fertile, la montagne où la grâce s'entasse, la montagne où Dieu se plaît à habiter : *Mons Dei, mons pinguis, mons coagulatus, mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo.* » C'est de à que Dieu répand une grande partie des dons qu'il fait à son Église pour la réconforter dans les luttes quotidiennes du bien contre le mal ; c'est de là que part ce perpétuel *Miserere* qui arrête en chemin la colère divine.

Il y a dans la vie des peuples des heures funestes tellement pleines de prévarications, de révoltes, de blasphèmes, d'attentats contre les choses saintes, que Dieu, pour venger sa gloire outragée, appelle à lui les fléaux. Loin d'être à l'abri de ses coups, par le bénéfice de leur élection, les nations chrétiennes, plus coupables parce qu'elles sont plus ingrates, doivent s'attendre à de plus fréquents et plus

terribles châtiments. La justice divine, fatiguée d'attendre leur repentir et leur amendement, descend vers elles, pendant que monte vers le ciel l'armée de leurs crimes. Qui donc aura l'audace de se jeter entre ces deux forces ennemies pour prévenir leur redoutable choc? Les anges eux-mêmes n'oseraient pas; car lassés d'être les ministres des bontés de Dieu, ils sont devenus complices de ses fureurs sacrées. Mais voici venir, couverts de bures blanches et sombres, ceux dont la vie priante se consume aux pieds des autels. Ils oseront parler à ce Dieu tout armé pour la vengeance et lui dire : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple! Laissez dans votre sein s'endormir la colère, souvenez-vous de la multitude de vos miséricordes, et ajoutez à tous les témoignages de votre amour ce dernier témoignage d'une vengeance toute prête et à jamais oubliée. » — « Qui êtes-vous? dit le Seigneur. Ne m'importunez-pas. Écartez-vous et laissez passer ma justice. » — « Seigneur, Seigneur, vous ne reconnaissez donc plus vos enfants! Que demandez-vous, ô Dieu jaloux? Pendant qu'on blasphème votre nom, pendant

qu'on vous oublie, pendant que la prière expire de la bouche du pécheur, pendant que votre gloire languit au milieu des enfants des hommes, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâce, en tout temps et à toute heure. Que vous faut-il encore? Voulez-vous notre vie? Prenez-la. Mais, en la prenant, vous ne ferez qu'arrêter la perpétuelle immolation qui s'accomplit en votre honneur dans l'austère solitude de nos cloîtres. »

« J'ai entendu la voix de mes enfants, dit le Seigneur. On prie donc encore sur la terre? Je m'en vais! ma gloire est sauvée. »

Et Dieu se retire. Et ainsi s'explique que la terre abreuvée de tant de forfaitures trouve encore des heures de repos et de sommeil, que des sociétés où triomphent le blasphème et l'apostasie puissent vivre pendant de longues années à l'abri des catastrophes et des épouvantements; qu'il y ait tant de pécheurs debout quand ils auraient dû s'endormir depuis longtemps dans un honteux trépas. Ainsi s'expliquent ces retards de justice que les opprimés reprochent quelquefois à la Provi-

dence et qui ne sont dûs qu'à la mystérieuse compensation que Dieu rencontre dans la perpétuelle prière des familles religieuses.

Sans cette compensation, notre vie sociale serait continuellement tourmentée par les visites vengeresses de la justice divine. C'est bien assez que, de temps à autre, Dieu étouffe dans l'ouragan de sa colère la voix de ses thérapeutes et donne au crime d'épouvantables leçons.

Nous ne nous excuserons pas d'avoir insisté sur cette apologie des ordres priants. Il fallait justifier leur mission mal comprise par les mondains, et, disons-le, par la plupart des chrétiens qui, sacrifiant à l'esprit du siècle, ne voient de grandeur que dans l'utile et ne comprennent l'utile qu'autant qu'il se rapporte à des intérêts purement terrestres. On considère les ordres priants comme des légions d'oisifs ; en réalité, ils sont occupés au plus noble travail qui se puisse concevoir ; ils sont investis d'une des plus hautes fonctions de la société chrétienne. On se demande à quoi ils servent ; dans le fait, ils sont appliqués, par vocation, à la première et la plus importante

des œuvres de miséricorde : prier pour les malheureux qui ne veulent, ne savent ni ne peuvent prier. De l'avis de ceux qui ont appris à mesurer l'élévation des états et la portée des actes, les ordres priants sont une des plus grandes gloires, une des plus grandes utilités sociales.

On considère généralement les ordres contemplatifs comme tenant la tête des familles religieuses. Cependant, de graves et illustres théologiens, parmi lesquels nous ne citerons que saint Thomas et Suarez, ont pensé qu'il fallait accorder la préférence aux ordres mixtes qui, unissant la contemplation à l'action, font dériver le courant supérieur de leur vie vers les âmes, pour les instruire des vérités et des mystères divins et les former à la sainteté. Ce ministère, en effet, continue dans l'Église celui des premiers maîtres de la société chrétienne, les Apôtres, qui, au sortir du Cénacle, furent aussi grands par la contemplation que par l'action. Quoi qu'il en soit, le ministère apostolique ouvre la carrière à l'action directe de la charité sur le prochain, en

remédiant à la plus lamentable des misères humaines, l'ignorance religieuse.

Dans un ordre inférieur, l'ignorance est encore misère. La charité lui vient en aide par l'enseignement : soit qu'elle apprenne à des populations grossières et presque sauvages à cultiver la terre, à perfectionner les métiers, à échanger les produits de l'industrie, à grouper leurs forces, à régler leur vie, les initiant ainsi aux bienfaits de la civilisation; soit qu'elle se consacre patiemment à l'éducation de l'enfance et lui communique les notions rudimentaires qui ouvrent à l'intelligence la porte de toutes les connaissances humaines; soit que, s'emparant des ébauches d'une première éducation, elles les perfectionne en conduisant pas à pas l'esprit jusqu'aux plus hauts sommets des lettres et des sciences; ayant soin, en toute rencontre et à tous les degrés, d'assaisonner le savoir naturel du sel de la sagesse éternelle, de discipliner les volontés, de former les cœurs et les caractères, enfin de couronner la connaissance du vrai par l'amour du beau, de l'honnête, du juste et du saint.

Près de ce vaste champ de la miséricorde spirituelle s'ouvre celui de la miséricorde corporelle, peuplé de misères infinies qui gémissent et demandent assistance. Ce sont des opprimés à secourir et à protéger contre la tyrannie, entre tous, la grande et sainte opprimée, l'Église, reine désarmée, qu'il faut préserver des violences des infidèles et arracher des mains des persécuteurs; ce sont des captifs qu'il faut délivrer de la servitude qui met leur foi en péril; ce sont les orphelins menacés de l'abandon, les vieillards sans asile, les pauvres, les blessés, les infirmes de toutes sortes; tout un peuple de misérables qu'il faut recueillir, loger, nourrir, vêtir, visiter, consoler, soigner, réconcilier avec la Providence et avec la société, et cela jusqu'à l'acte suprême de charité qui reçoit leur dernier soupir et ensevelit pieusement leur dépouille mortelle.

Souvent la miséricorde corporelle et la miséricorde spirituelle s'unissent dans la même œuvre. Le vice engendre la misère; la misère engendre le vice, et la charité a devant soi des pécheurs et des pécheresses qui, pour

prix de l'assistance qu'on donne à leur corps, laissent soigner les plaies honteuses de leur âme.

Tels sont les buts divers qui, dans tous les temps, se sont offerts à l'activité dévouée des Ordres religieux. L'histoire nous dira plus loin comment ces généreux soldats de la charité ont envahi tous les champs de la misère, et quels ont été leurs exploits. Nous ne voulons pas anticiper sur ses conclusions. Une seule vient prendre ici sa place naturelle; elle peut se formuler ainsi : la diversité des buts à atteindre et des œuvres à accomplir nous explique non seulement la grande division des instituts religieux en ordres contemplatifs et en ordres actifs, mais, dans cette division, la multiplicité des Congrégations, leur caractère et leur physionomie propres.

Cependant, nous ne connaissons encore qu'un élément générateur de la variété. Certains instituts, bien que tendant au même but secondaire et accomplissant les mêmes œuvres, diffèrent entre eux. Quelle est la cause de cette différence? Un seul mot suffit

pour répondre à cette question : l'observance.

Chaque Congrégation religieuse a ses constitutions qui règlent l'ensemble et les plus menus détails de la vie commune : le vivre, le vêtement, la prière, le travail, le repos, le sommeil, les heures de chaque exercice, le temps de parler et de se taire, les relations intérieures et extérieures, l'origine et la forme du gouvernement, les devoirs des supérieurs et des inférieurs, les charges et les offices, la distribution et l'usage des biens, la nature et la mesure des afflictions corporelles, la connaissance et la correction des fautes.

Ces constitutions, destinées à assurer l'observation des vœux et à diriger les pas du religieux dans son glorieux pèlerinage vers la perfection, ont encore un autre but : répondre aux propensions et complexions, aux caractères et tempéraments divers de ceux qui s'engagent dans la vie religieuse. L'un veut pratiquer la pauvreté jusqu'au plus parfait dénuement ; l'autre, crucifier sa chair par les jeûnes, les abstinences et les veilles. Celui-ci demande à la règle d'épargner sa frêle santé, mais il consent à porter le joug d'une plus

stricte obéissance; celui-là a besoin d'une moindre contrainte, mais, sous la conduite d'une autorité plus douce, la simplicité et la candeur de son âme rayonnent à l'aise et colorent toutes ses vertus d'un reflet charmant. Tel désire qu'on fournisse à son ardente activité un perpétuel aliment; tel autre qu'on la modère ou qu'on la contrarie par une multitude d'exercices disparates. Bref, chaque règle a ses propriétés et ses attraits, et c'est parfois un détail sans importance apparente qui détermine une vocation.

On comprend aisément que le concours de ces deux éléments générateurs de la variété, le but spécial et l'observance propre, aient produit dans l'Église les formes diverses sous lesquelles nous voyons germer, s'épanouir et fleurir la vie religieuse.

N'y a-t-il pas un excès dans la multiplication des Congrégations? C'est une question dont l'Église seule est juge. Contentons-nous de rappeler qu'à certaines époques le Saint-Siège, tout disposé qu'il était à arrêter cette multiplication, n'a pas craint de contrevenir

à ses propres décrets pour approuver des Ordres naissants qui lui semblaient animés d'un souffle de vie divine.

L'Église a le sens du beau autant que de l'utile. Les familles religieuses lui rendent d'éminents services; la variété de leurs formes dans leur admirable unité de fond lui paraît une beauté dont elle est légitimement fière. C'est un édifice splendide, dont les distributions grandes ou petites, affectées à différents usages et pourvues des ornements qui leur conviennent, reposent toutes sur les mêmes fondements et sont toutes enveloppées dans les lignes harmonieuses d'un même style. C'est un immense verger dont les arbres produisent des fruits divers, tous pénétrés d'un même parfum et de la même vertu divine. C'est une valeureuse et puissante armée dont les légions, bien qu'elles n'aient ni les mêmes uniformes, ni les mêmes chefs, ni la même destination immédiate, ni les mêmes opérations à accomplir, se meuvent sous un commandement suprême pour concourir à la même victoire et recevoir la même récompense. C'est un firmament où les astres, dif-

férents de grandeur, d'éclat ou de mouvement, répondent à ce divin appel : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », — par ce cri unanime : « Me voici : *Ecce adsum.* »

Arrêtons-nous ici ; il est temps de conclure. Énergiquement poussées par les considérations que nous venons de développer, nos conclusions se pressent et donnent un démenti à toutes les idées incomplètes et fausses d'après lesquelles le monde nous juge.

Non, le religieux n'est point une âme blessée qui cherche, à l'ombre du cloître, le repos et la paix après les rudes combats d'une vie féconde en déceptions. — Ces vocations *in extremis* sont l'exception. D'ordinaire, ceux qui quittent le siècle pour se consacrer à Dieu n'ont point encore affronté les orages de la vie. Ils apportent au pied des autels la fleur d'une jeunesse fraîchement épanouie et font à Dieu l'honneur de le choisir par amour pour son infinie beauté, et non par dégoût des laideurs d'une existence que les trahisons du monde ont ravagé

Non, le religieux n'est point une sorte de philosophe en proie au vague et mystérieux tourment de l'infini, se dégageant des choses vulgaires pour rendre plus libre son ascension vers les régions supérieures où il se sent appelé. — C'est un chrétien qui connaît parfaitement son Dieu, qui sait ce qu'il est, où il est, ce qu'il a fait pour lui, et qui vient généreusement lui rendre, par le sacrifice, amour pour amour. Le sacrifice le dégage et lui permet de s'élancer d'un vol plus alerte vers un monde supérieur, mais ce monde n'est point une région lointaine et inexplorée dont il ignore complètement les sublimes beautés. Il sait que la perfection l'habite, qu'elle y donne ses conseils et s'offre à notre imitation sous les traits et par les vertus d'un Dieu fait homme.

Non, le religieux n'est point un esprit vaillant, un cœur généreux qui se contente de demander des forces à l'association pour se dévouer à l'un des grands services publics d'enseignement et d'assistance, dont la société bénéficie, et que les âmes honnêtes ne peuvent s'empêcher d'admirer. — Les services publics

n'occupent qu'une place secondaire dans l'estime du religieux. Le premier et suprême mobile du grand dessein qui le fait passer de la vie séculière à la vie régulière, c'est la gloire de Dieu. Il est tourmenté de la sainte ambition de le grandir aux yeux des hommes en attestant son souverain domaine par l'immolation totale des biens qu'il tient de sa munificence, et en représentant par d'héroïques vertus son infinie perfection. C'est lui qu'il veut servir et avant tout. Même sans se consacrer aux œuvres visibles qui attirent l'attention des hommes, il se croit utile à la société en lui donnant un grand exemple et en suppléant à ses défaillances religieuses par un culte perpétuel de la majesté divine. Si son renoncement le rend plus dispos aux services publics d'enseignement et d'assistance, s'il y est plus fortement encouragé et appuyé par l'association, ce n'est pas l'admiration qu'il convoite, mais l'approbation de son Dieu et l'ineffable bonheur de s'être dévoué.

Non, le religieux n'est point un produit monstrueux de la fantaisie. — L'appel à la perfection, les conseils de pauvreté, de chasteté

et d'obéissance sont tombés des lèvres bénies du Sauveur. Jésus-Christ est le premier instituteur de l'état religieux. Il en a créé la substance; l'Église n'est intervenue que pour en approuver les formes accidentelles et en régler l'épanouissement.

Non, le religieux n'est point un fanatique qui exagère, dans sa conduite, la doctrine évangélique. — Il naît du développement normal et pratique de l'Évangile; il en exprime d'une manière vivante et publique la partie la plus élevée, la plus noble, la plus sainte; il achève en sa personne la société chrétienne.

Non, le religieux n'est point un rêveur qui contemple le ciel au lieu de l'escalader par de généreux efforts. — S'il en coûte pour soumettre la nature aux règles du juste et de l'honnête, combien plus pour l'assouplir au joug de la vie chrétienne, et combien plus encore pour lutter contre sa force de pesanteur, la soulever et la faire cheminer le long des âpres sentiers qui montent vers la perfection. Ce n'est pas dans un rêve plein de mollesse, mais pendant les heures d'une douloureuse veille que le religieux s'élève au-dessus de la

vallée tumultueuse où rampent tant de vies imparfaites et souillées. N'eût-il pas d'autre service à rendre que celui-là, il faudrait le remercier de la vigueur qu'il déploie pour montrer au monde comment on triomphe des convoitises qui nous rivent à la terre ; comment on peut généreusement mépriser les biens trompeurs pour lesquels se commettent tant d'iniquités, les plaisirs de la chair qui asservissent l'âme, et ce funeste esprit d'indépendance d'où procèdent nos égarements. Intrépide pionnier de la vie morale, il appelle à lui ceux qui gémissent sous l'étreinte des passions, et s'il ne peut les entraîner sur les hauteurs qu'il fréquente, il les engage, au moins, à ne pas rester dans les lieux fangeux où menace de les engloutir le torrent de la corruption humaine.

Non, le religieux n'est point un pieux fainéant qui s'exonère, sous prétexte de religion, des charges qui incombent à tout honnête citoyen. — Que ses accusateurs nous citent un seul couvent où la vie ne soit pas employée à quelque œuvre utile. La plupart des Ordres contemplatifs, sans quitter Dieu de la

pensée, consacrent une partie de leur temps au travail des mains et gagnent leur pain de chaque jour. Les Ordres actifs s'épuisent aux labeurs de l'apostolat et de l'enseignement, aux consolations et aux soins dévoués qu'ils prodiguent à toutes les misères. Un apologiste que la libre-pensée ne peut suspecter, M. Taine, leur a rendu ce témoignage : « Les corps monastiques sont des organes précieux dans une nation... Par leur institution, de grands services publics, le culte, la recherche scientifique, l'enseignement supérieur ou primaire, l'assistance des pauvres, le soin des malades, sont assurés sans charge pour le budget. Non seulement ils offrent un débouché à des besoins profonds de conscience, d'imagination, d'activité et de discipline, mais encore ils les endiguent et les dirigent dans un canal dont la structure est un chef-d'œuvre et dont les bienfaits sont infinis... De cette façon, avec le moins de dépenses possible et avec le plus d'effet possible, cent mille personnes, hommes et femmes, exécutent volontairement, gratuitement, les moins attrayantes et les plus répugnantes des besognes sociales. » Autant

que qui que ce soit et plus que qui ce soit, le religieux est donc un honnête et utile citoyen. Toutes les charges publiques, pour lesquelles son état le laisse disponible, il les supporte, et, de plus, il remplit à l'avantage de la société, des offices dans lesquels il serait impossible de le remplacer. Qu'on le supprime, on verra que le dévouement ne s'achète pas à prix d'argent et que le pieux fainéant valait mieux que les mercenaires dont les compétitions intéressées troubleront bientôt les grands services public d'enseignement et d'assistance. S'il nous était permis d'obtenir une innocente vengeance, nous voudrions que les détracteurs de la vie religieuse fussent condamnés à quelques mois de couvent. Nous sommes sûrs qu'ils demanderaient grâce et que, pour être délivrés de ce *carcere duro*, ils reconnaîtraient volontiers qu'il y a dans leur vie plus de mollesse et de temps perdu que dans la nôtre.

Non, le religieux n'est point un esclave abêti par l'abdication lâche de son initiative et de sa responsabilité. — Esclaves ceux qui se laissent tourmenter par la faim cruelle des

honneurs et des richesses. Esclaves ceux que l'administration laborieuse d'un grand avoir condamne à des calculs incessants et souvent à de mortelles angoisses. Esclaves ceux qu'envahit le souci de leur bien-être. Esclaves ceux dont l'âme avilie gémit sous le poids d'une chair satisfaite. Le monde est plein de ces esclaves. S'il s'en rencontre dans les couvents, ils n'y sont qu'au mépris de leur vocation et de leurs engagements. En fait, la vie humiliée, pauvre, chaste, mortifiée du religieux fait de lui le plus libre des hommes, puisqu'elle le débarrasse de tout ce qui pourrait l'empêcher de se dévouer. Il a abdiqué sa volonté propre, c'est vrai, mais rien ne l'y forçait. C'est par le plus grand acte de volonté qu'il s'est privé de vouloir, et si l'on remonte à la cause de son obéissance, il faudra bien reconnaître que c'est à lui-même qu'il obéit. Son vœu est un acte libre qui pénètre de liberté tous ses actes de soumission. En maintes occasions, le sacrifice de ses vues et de son vouloir personnels ne dégage sa responsabilité que pour procurer à son âme une paix lumineuse et profonde, dans laquelle le senti-

ment du devoir devient plus sûr et plus délicat. Ce n'est point s'abêtir que de donner ainsi sa volonté, c'est discipliner une force qui, sous une direction intelligente, peut concourir à des œuvres immenses dont l'individu isolé est absolument incapable. S'abêtir! autant vaudrait dire que les officiers et les soldats d'une armée ne sont que des brutes, parce qu'ils obéissent passivement au général en chef qui a dressé le plan d'une bataille et organisé la victoire. Du reste, le religieux sait qu'il trouvera des garanties dans une volonté supérieure à celle des hommes, et que ses engagements s'arrêtent là où sa conscience pourrait être blessée par quelque œuvre contraire à la loi de Dieu.

Non, le religieux n'est point un instrument aveugle aux mains de conspirateurs masqués, qui prétendent arrêter la marche progressive de la société civile en imposant à la société religieuse leur funeste domination. — Les instruments aveugles et les conspirateurs masqués, il faut les aller chercher dans les sectes politiques qui s'enveloppent de ténèbres pour préparer ces révolutions dont l'effet

le plus clair est de suspendre, dans une société, le mouvement de la vie publique et de contrarier les sages lenteurs d'un progrès assuré. Les instituts religieux vivent à ciel ouvert, et nous pouvons, sans orgueil, défier nos détracteurs de nous montrer une association où il y ait plus d'intelligence dans l'obéissance et plus de droiture dans le gouvernement. Il est facile de déclamer, plus difficile de prouver. Qu'on nous cite des faits. Qu'on nous prouve, l'histoire en main, que les Ordres religieux ont réellement arrêté la marche progressive des sociétés civiles. Besogne impossible. L'histoire nous dit ce que les moines, les mendiants, les clercs réguliers, les Congrégations de toutes sortes ont fait pour le développement de la religion, du bien-être des peuples, des sciences, des arts, des institutions publiques. Faisons remarquer seulement ici que, lorsqu'on tend pour soi-même à la perfection, cette tendance s'élargit fatalement. On désire la perfection pour tous et en toutes choses. Quant à la funeste prétention de dominer la société religieuse, nous voudrions savoir par quels actes authentiques

elle s'exprime. Nous n'en connaissons pas. Humblement soumis à tous les pouvoirs ecclésiastiques, les religieux jouissent de certains privilèges que leur accorde le droit canon. C'est la légitime récompense de leur immolation et de leurs services. L'Église en a corrigé les abus par égard pour l'autorité des Évêques, mais elle en a laissé subsister juste ce qu'il fallait pour affirmer en tous lieux et en tous temps, l'universelle et immédiate juridiction du Saint-Siège, et pour assurer l'unité des Ordres religieux en protégeant leur autonomie.

Non, le religieux n'est point un parasite nuisible à la vitalité de l'Église. — Il est un indispensable élément de son intégrité ; il complète, il achève l'Église. L'état public de la perfection, ainsi que nous l'avons remarqué dans nos considérations sur l'essence de l'état religieux, est nécessaire à la plénitude de la société spirituelle constituée par Jésus-Christ. S'il lui manquait cette expression pratique des plus hauts enseignements de l'Évangile, elle n'aurait pas la parfaite beauté que chantait l'Apôtre et que son divin fondateur a

voulu lui donner en la configurant à sa propre perfection. Ce n'est point seulement parce qu'ils sont les auxiliaires utiles du clergé séculier que l'Église professe, pour les réguliers, cette profonde estime qui se traduit par des bénédictions privilégiées, mais parce qu'ils manifestent, en leurs tendances, leurs vertus réservées, leur sacrifice, la sainteté caractéristique qui distingue la véritable épouse de Jésus-Christ de toutes les sociétés religieuses infidèles à la tradition de la vérité et de la grâce. Que les chrétiens naïfs ne se laissent pas prendre au leurre de la libre-pensée, qui prétend laisser subsister le catholicisme tout entier en le réduisant à ses éléments essentiels. Ce que l'on mutile n'est point entier. Or, le catholicisme est mutilé dès qu'on supprime les Ordres religieux. Que tel ou tel institut ne soit pas absolument nécessaire ; que l'Église puisse manquer d'Ordres religieux en tel ou tel pays : nous le voulons bien. Mais qu'on mette en pratique cette doctrine radicale : — plus de réguliers, tout pour le clergé séculier ; — non pas. C'est méconnaître la loi de perfection d'après laquelle l'Église est cons-

tituée; c'est attenter à sa plénitude. Sans doute, il faut essentiellement à l'Église une hiérarchie d'évêques, de prêtres et de ministres; mais cette hiérarchie pourrait être toute composée de réguliers; elle n'en serait pas moins bonne et l'Église serait entière. Au contraire, si, près des rangs de la hiérarchie, uniquement remplis par le clergé séculier, on ne voit fleurir la vie régulière, l'état public de la perfection, l'Église est mutilée.

Préoccupés des embarras d'une situation critique et aveuglés par des vieux préjugés, certains hommes d'État ne voient point les conséquences de cette mutilation. Et pourtant le radicalisme ne déguise pas ses desseins. Il appert, de tout ce qu'il dit et de tout ce qu'il écrit, que la mutilation de l'Église n'est qu'une préparation au coup mortel qu'on espère lui donner bientôt.

Puisse l'opinion publique, éclairée sur notre état, arrêter ce coup mortel en conjurant, par ses légitimes protestations, l'exécution des décrets qui nous menacent!

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

XXXVIII

LE TEMPLE

La chapelle de Saint-Regnobert est devenue un temple magnifique auquel le Souverain Pontife vient de conférer le titre de Basilique. Au jour solennel de la consécration de ce temple, dire au peuple chrétien : 1° quelle est sa destination ; 2° quelles leçons il nous donne ; 3° quelles promesses il nous fait. — I. On bâtit des temples par resp ct pour l'Hôte divin qui les doit habiter. — Comment Dieu habite en lui-même. — Comment il habite dans le monde. — Comment il a choisi lui-même des lieux où il se plaît à manifester sa présence et à faire sentir son action. — Les lieux saints de l'antiquité et l'ancien temple. — Depuis l'incarnation du Verbe, ce sont des milliers de temples qu'il faut à la terre pour honorer le Dieu qui multiplie sa présence et son sacrifice. — Dans ces temples, Dieu. est présent avec ses Anges. — Par ces temples, l'action des démons est circonscrite. — Dans ces temples, l'âme se recueille et s'épanche, la famille chrétienne se donne rendez-vous pour les solennelles manifestations de sa vie religieuse. — II. Leçons que le temple nous donne — Sa construction, la grandeur et la beauté de son ar-

chitecture, la bénédiction et la consécration qu'il reçoit, les ornements dont on le pare, nous rappellent cette admirable parole des saintes Lettres : *Vous êtes le temple du Dieu vivant.* — Le temple de pierre et l'homme-temple. — Comparaison, développement justifiant cette belle parole de saint Augustin : *Tout ce qui se fait dans les temples bâtis de main d'homme se fait plus complètement dans l'édifice spirituel que nous sommes.* — III. Promesses que nous fait le temple. — Promesses d'une réponse à nos épanchements, nos confidences, nos prières, etc. — Promesses de vie, par la parole évangélique, par l'aspersion du sang divin dans les sacrements. — Appel aux pécheurs. — Dans le temple de la Délivrande qui vient d'être consacré, la Mère de Dieu et des hommes nous promet la délivrance. — Quelle délivrance ? — Invocation à Notre-Dame.

XXXIX

UNE PREMIÈRE PIERRE

Pourquoi la bénédiction d'une première pierre d'un nouveau monastère ? — Les vrais chrétiens n'attendent pas la fin de leurs œuvres pour les mettre sous la protection de Dieu ; ils veulent les commencer avec lui. — En bénissant cette première pierre, nous demandons à Dieu : 1° qu'il veuille bien purifier et sanctifier tous les matériaux de l'édifice ; 2° qu'il daigne se préparer, dans cet édifice, une demeure digne de lui ; 3° qu'il accorde à cette maison destinée à l'éducation de l'enfance la prospérité temporelle et spirituelle ; 4° qu'il préserve les ouvriers de tous accidents fâcheux et leur

rappelle que tout chrétien est un édifice construit de main divine. — Appel à la conscience des ouvriers. — Un souvenir au fondateur du monastère, le T. R. Père Souaillard.

XL

LES CLOCHES

L'Église aime à bénir les objets destinés à nos usages, mais plus particulièrement les objets dont elle se sert pour le culte de Dieu. — La cloche est un de ces objets. — 1° Dire ce que c'est que la cloche ; 2° expliquer la bénédiction qu'elle reçoit, son baptême. — I. La cloche est une voix. Elle est au monument bâti de main d'homme pour abriter à la fois le peuple chrétien et son Dieu ce qu'est la parole au monument bâti de main divine pour abriter le pur esprit, dont les perfections reflètent la perfection infinie. — Développement de cette pensée. — Interprétation poétique de la voix des cloches. — Considérations plus sérieuses, plus pratiques, plus chrétiennes : la voix des cloches est la voix de Dieu, la voix du peuple. — 1° Voix de Dieu aux prédicateurs ; voix de Dieu au matin, au milieu, au soir de nos journées ; voix de Dieu réclamant les jours qui lui appartiennent ; voix de Dieu nous rappelant les mystères et les grâces de la vie chrétienne ; — 2° Voix du peuple invitant les absents à s'unir à ses hymnes et à ses cantiques ; voix de ses joies, de sa détresse, de ses alarmes, de ses tristesses, de ses douleurs ; voix de Dieu, voix du peuple nous adressant sans cesse cette parole de la Sagesse éternelle : « O hommes, je crie vers vous ; ma voix se fait entendre aux fils des hom-

mes, écoutez-moi, parce que j'ai à vous dire de grandes choses. » — II. Puisque telle est la noble, religieuse et sainte fonction des cloches, on comprend pourquoi on les bénit avec une solennité comparable à celle que l'on déploie dans la bénédiction des églises. 1° On les purifie; 2° on les oint d'huile sainte; 3° on leur impose le nom d'un patron céleste; 4° on leur donne une mission; 5° on les instruit, on fait leur éducation; 6° enfin on les pare comme des épouses avant leur ascension. — Bénédiction. — Pour conclure, apostrophe au bourdon *La Savoyarde*, Marguerite-Marie du Sacré-Cœur de Jésus.

XLI

LA CLOCHE DU MONASTÈRE

Ce que l'homme fait de l'airain. Sous quelle forme il se présente en cette fête : — La cloche du monastère. — Écouter ce qu'elle dit dans l'intérieur de cette maison bénie, — à l'extérieur. 1° A l'intérieur, — elle sonne le matin, au milieu du jour et le soir, pour rappeler aux religieuses les grands mystères auxquels elles doivent participer plus que les chrétiens; — elle sonne pour réveiller dans leur âme le souvenir de leur haute mission de prière dans l'Église; — elle sonne pour leur rappeler qu'elles sont non seulement fonctionnaires et virtuoses, mais maîtresses dans l'art divin de la prière; — elle sonne pour inviter les enfants à louer le Seigneur; — elle sonne pour clore les exercices et les travaux du jour et convier les âmes religieuses au repos en Dieu dans le grand silence; — elle sonne les fêtes et les deuils du monastère. — 2° A l'ex-

térieur : — elle invite la nature entière à s'unir à la prière des filles de Dieu ; — elle fait entendre aux enfants du siècle, trop appliqués aux affaires de ce monde, de doux reproches et de bienveillantes promesses. — Pour conclure, invitation à l'aimable et charmante cloche du monastère, Geneviève-Augustine-Marie-Dominique.

XLII

L'ORGUE. — SYNTHÈSE ET SYMBOLE

Ravissement du roi David en présence de la nature. — Il invite son peuple à chanter un *Cantique nouveau.* — Combien plus s'il entendait le magnifique instrument qu'on va bénir. — L'orgue, merveille du génie humain, rappelle les merveilles du génie divin. — Il résume et complète les chants de la nature. — Sa structure et ses fonctions sont une sublime image de l'orgue vivant et divin dont nous sommes les éléments bénis et sanctifiés. — En deux mots : — 1° l'orgue est une synthèse ; 2° l'orgue est un symbole. — I. *Synthèse.* — Vaste concert du monde. — Rôle de l'homme dans ce concert. — Pourquoi l'humanité ne se contente-t-elle pas du grand temple, œuvre de Dieu, et se réunit-elle dans des temples bâtis de main d'homme ? — Ce qu'il y a dans ces temples. — Pour y rendre hommage à l'Hôte divin qui les habite, il faut les voix qu'on entend dans le grand concert de la nature. — Ces voix sont dans l'orgue. — Admirable alliance des voix de l'orgue et des voix humaines. — C'est la nature entière qui chante un *Cantique nouveau.* — II. *Symbole.* — L'orgue est le symbole d'un instrument

vivant qui, sous la touche de l'Artiste divin qui l'a construit, fait entendre un *Cantique véritablement nouveau*. — Cet instrument, c'est l'Église que le Verbe incarné a voulu faire participer aux grands offices de son humanité sainte ; l'Église, chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinie. — Ce qu'il lui en a coûté pour le construire. — Son admirable structure. — Sa magnifique ordonnance. — Ses prodigieux effets. — Cantique grandiose de l'Église. — Appel aux cœurs chrétiens pour rendre leurs voix dociles et concordantes. — Appel au divin artiste pour réparer dans son orgue vivant les jeux qui s'altèrent et se faussent. — *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.*

XLIII

LA CHAIRE

Parole de Dieu dans le mystère de la Transfiguration : « Voici mon Fils bien-aimé !... écoutez-le. » — Or la parole de Jésus-Christ se fait entendre aujourd'hui dans la chaire chrétienne. — Belle pensée de Bossuet. — 1° La chaire chrétienne est un lieu saint, le trône de la sagesse et de la vérité divine ; 2° De cette proposition développée on déduit les dispositions avec lesquelles se doit donner et recevoir l'enseignement de la chaire chrétienne. — I. Le Verbe parole de Dieu. — Parole intime et parole rayonnante. — Quelle était la chaire du Verbe de Dieu dans les temps anciens ? — Le monde n'a pas compris sa parole. — Il est venu lui-même et a parlé au monde par une bouche humaine. — Sa doctrine. — Sa chaire et ses auditoires dans

l'Évangile. — Après sa courte apparition sur la terre, ne l'entendrons-nous plus? — Il parle par son Église. — Il parle par son prêtre. — D'où la dignité et la sainteté de la chaire. C'est un monument sur le frontispice duquel on peut écrire cette parole du Thabor : *Hic est Filius meus dilectus... ipsum audite.* — II. Si nous sommes bien convaincus que la chaire est un lieu saint d'où se fait entendre la parole même de Dieu, on peut déduire facilement les dispositions avec lesquelles se doit donner et recevoir l'enseignement de la chaire chrétienne. 1° Celui qui prêche la parole de Dieu doit la connaître, la méditer, l'approfondir, s'en pénétrer; — En la donnant, il doit se faire tout à tous; — Insister sur les vérités nécessaires; — Se défier des vains ornements; — confirmer par la sainteté de sa vie les vérités qu'il annonce; — N'avoir peur de rien, sinon d'offenser Dieu en parlant. — 2° Ceux à qui s'adresse la parole de Dieu doivent venir l'écouter. — L'instruction des premières années ne suffit pas. — Combien fuient la parole de Dieu. — Ceux qui viennent l'entendre doivent l'écouter avec un profond respect et une religieuse simplicité. — Une courageuse sincérité. — Invitation à la bénédiction. — Conclusion.

XLIV

LA CROIX

Adoration de la croix à Notre-Dame. — Comment il faut l'adorer 1° en esprit, 2° en vérité. — I. Adorer la croix en esprit, c'est 1° — avec un profond respect pour les perfections de Dieu qu'elle nous manifeste; — 2° une

profonde horreur du péché ; — 3° un profond repentir pour les fautes qu'on a commises ; — 4° une surnaturelle intelligence de la misère et de la grandeur de l'homme ; — 5° une amoureuse reconnaissance pour la source du fleuve sacré qui coule dans tous les sacrements. — II. Adorer la croix en vérité, c'est 1° la prendre pour soi ; 2° la bien porter. — 1° Il faut porter la croix. — Partout on la rencontre : en haut, en bas, autour de nous, en nous. — *En haut :* Dieu nous l'a préparée. — Il la doit à sa justice, à son amour, à notre vocation, à notre perfection. — *En bas :* le démon et la guerre qu'il nous fait. — *Autour de nous :* contradictions, épreuves, tribulations, conspirations des hommes et des choses contre notre bien-être et notre paix. — *En nous :* misères de notre corps et de notre âme. — Pour les spirituels, pesanteur de l'exil. — 2° Il faut bien porter la croix. — Qui la porte bien ? — Les révoltés, — les impatients, — les résignés, — les triomphants. — Si nous ne sommes pas des triomphants, soyons au moins des résignés. — Un mot de recommandation pour l'œuvre des pauvres malades.

XLV

LES ORNEMENTS

Allocution aux dames du comité des missions dominicaines d'Orient. — Dire 1° combien leur œuvre est grande, — 2° quel profit elles peuvent en tirer pour leur âme. — I. L'œuvre est grande si l'on considère son origine. — Elle a pour ancêtres les pieuses servantes du Sauveur. — Elle est grande si l'on considère son

but. — Elle est un appendice de la sainte hiérarchie que le Christ a instituée pour l'honneur de l'Eucharistie. — II. Profit : 1° Grâce de Dieu se mesurant sur le zèle qu'on apporte au travail des ornements sacrés ; — 2° Leçon que donne chaque ornement pour la vie pratique ; — 3° Faveurs de l'Église et de notre saint Ordre. — Encouragements et bénédiction.

XLVI

PREMIÈRE MESSE

Jeune prêtre. — Pourquoi l'appelle-t-on *Presbyter* vieillard ? — 1° A cause de la dignité de son caractère sacré et de ses fonctions. — 2° Comment il doit reconnaître cette dignité. — I. Idée du sacerdoce. — Jésus-Christ prêtre universel. — Le prêtre est son continuateur. — Il personnifie l'humanité dans le culte public qu'elle rend à Dieu. — Il est la personnification de Dieu dans la culture de l'humanité religieuse. — C'est à l'autel qu'il est vénérable au-dessus de toute expression, la *messe* est le suprême office de sa représentation divine et humaine. — Donc le considérer avec esprit de foi ; profond respect pour sa personne sacrée. — II. *Agnosce dignitatem tuam.* — Comment le prêtre doit reconnaître sa dignité ; — Travailler à sa sanctification ; piété, recueillement, ferveur dans la prière ; — Se pénétrer de l'esprit de la liturgie. — Connaître et approfondir les vérités qu'il annonce. — Faire lire la loi de Dieu dans sa vie avant qu'on l'entende sortir de sa bouche. — Imiter ce qu'il touche, être comme Dieu tout amour. — Enfin, mériter par ses vertus et ses bienfaits le respect de l'amour de tous.

XLVII

PREMIÈRE COMMUNION

1° Renouvellement des vœux du baptême. 2° Salutaire leçon pour les témoins de cette solennité. — I. Grands biens reçus au baptême. — En échange, promesse faite d'être fidèles à la grâce de ce sacrement, au nom des baptisés. — Les jeunes communiants ratifient cette promesse. — Dans quelles conditions ? — Explication de ces paroles : — « Je renonce à Satan, — à ses pompes et à ses œuvres, — je m'attache pour toujours à Jésus-Christ. » — Comment ces promesses doivent être accomplies. — II. Quelle est la part de responsabilité des parents dans cette grande fête de la première communion et du renouvellement des vœux du baptême. — Respect dû aux enfants. — Développement de cette parole : *Nolite tangere Christos meos :* ne touchez pas à ceux qui me sont consacrés. — Comment les parents doivent, en ce jour, se laisser toucher par leurs enfants. — Appel à leurs souvenirs et à leur conscience. — Prière finale de recommandation pour les parents et les enfants.

XLVIII

SAINT DOMINIQUE

Joyeuse invitation de l'Église à sa fête. — Réponse à cette invitation par des louanges et des actions de grâce. — I. Louanges et actions de grâce pour les admirables présages qui précèdent la naissance de Dominique et annoncent sa mission. — Il est l'étoile du matin au mi-

lieu des nuages : *Stella matutina in medio nebulæ.* — Quels sont ces nuages ? — Comment Dominique brille au milieu de ces nuages. — Promesses de sa jeunesse. — II. Louanges et actions de grâce pour le complet épanouissement de la perfection de Dominique. — Ce n'est plus une étoile. C'est la lune dans la pleine lumière de ses beaux jours : *Luna plena in diebus suis.* — Reflet du Verbe incarné, soleil divin, dans la vie religieuse de Dominique. — III. Louanges et actions de grâce pour la fécondité spirituelle de Dominique. Comme le soleil, il brille dans le temple éternel de Dieu : *Quasi sol refulgens in templo Dei.* — Le soleil et les astres ; — Dominique et la famille Dominicaine. — Prière pour demander à Dieu de faire goûter à tous les cœurs, ouverts par l'admiration et la reconnaissance, les fruits bénis de cette sainte fête.

XLIX

BIENHEUREUSES DIANE, CÉCILE ET AIMÉE

Dieu a donné à l'homme, père du genre humain, un aide à sa ressemblance. *Adjutorium simile tibi.* — Ainsi aux pères des familles religieuses, à saint Dominique, trois filles de son cœur, Diane, Cécile et Aimée. — Dire brièvement dans ce discours, quel a été, dans la vie dominicaine, le rôle de ces trois Bienheureuses et de toutes celles qu'elles ont engendrées spirituellement ; leur influence du côté de Dieu et des hommes.

Entre toutes les œuvres de l'esprit de foi et de la charité chrétienne, le monde n'a guère d'estime que pour celles qui visent nos besoins et nos maux corpo-

rels. — Beaucoup de chrétiens pensent comme le monde. — Ils ne veulent pas comprendre l'utilité des cloîtres où l'on n'a pas d'autre chose à faire qu'à prier et se sanctifier. — Pour rectifier leur jugement, montrer que : 1° Les religieux priant sont les représentants sacrés de l'humanité auprès de Dieu ; — pourquoi et dans quelles conditions. — 2° Ils sont les prévôts d'armes, les maîtres athlètes, les entraîneurs des âmes chrétiennes dans les combats contre la nature, ennemie de la vertu et de la perfection. — 3° Ils préservent le monde pécheur des coups de la justice divine. — 4° Ils sont les bienfaisants auxiliaires de la miséricorde de Dieu. — Conclusion : Et maintenant, chrétiens, comprenez et soyez instruits ; *Et nunc intelligite et erudimini.*

L

JEANNE D'ARC
MODÈLE ET PATRONNE DU VRAI PATRIOTISME

Vision de Judas Machabée. — Application de cette vision à Jeanne d'Arc, considérée dans ce discours : 1° Comme modèle ; — 2° Comme patronne du patriotisme chrétien et français. — I. La patrie. — Il faut l'aimer non seulement d'un amour de complaisance, mais d'un amour généreux et dévoué jusqu'au sacrifice. — C'est le patriotisme. — Grands patriotes. — Jeanne d'Arc est la personnification la plus illustre et la plus pure, le modèle accompli du patriotisme chrétien et français. — Naissance de son amour. — Sublime croissance qui en fait un amour souverain. — 1° *Amour souverain,* il pénètre son cœur et triomphe de toutes les af-

fections qui ont été jusque-là sa douceur et sa joie. — 2° Il triomphe des timidités et des appréhensions de son âge et de son sexe.— 3° Il triomphe des courtes vues de ceux qui ne comptent que sur les hommes de métier. — 4° Il exalte au profit de la patrie toutes les puissances de son âme virginale et fait parler toutes ses vertus. — Développement. — 5° *Amour souverain.* Il se communique comme la flamme à tous ceux qui secondent ses efforts. 6° Il s'affirme héroïquement dans l'épreuve; et, devant la mort, il s'illumine et voit mieux que jamais dans l'avenir. — 7° Enfin, *amour souverain* parce qu'il fut un saint amour ; — Développement. — Ne pas se contenter d'admirer le patriotisme de Jeanne ; — avoir la volonté et le courage de l'imiter. — Elle nous en obtiendra la grâce, car, modèle accompli du patriotisme chrétien et français, elle doit en être la patronne. — II. Paroles de Fénelon sur l'affaiblissement du patriotisme. — Comment cet affaiblissement s'est accentué. — Quelle en est la cause. — Comment Dieu a réveillé de nos jours la glorieuse et sainte mémoire de Jeanne d'Arc. — La fête de Jeanne d'Arc proclamée à la Chambre-Haute nécessité nationale. — Nous aurons cette fête nationale. — Ce culte civique et ce patronage incomplet ne suffisent pas à nos cœurs chrétiens ; — Il nous faut des autels et un culte sacré pour la miraculeuse libératrice et la céleste patronne du patriotisme. — Ce que l'Église a déjà fait; — ce que nous attendons d'elle. — Quelles prières nous adresserons à la Bienheureuse Jeanne d'Arc pour raviver dans nos cœurs français la flamme sacrée du patriotisme chrétien.

LI

LA COMTESSE DE PONTBRIAND

Lettre au T. R. P. Chapotin pour servir de préface à sa biographie de Dame Sylvie de la Garaye, comtesse de Pontbriand, Tertiaire dominicaine. — Famille de la comtesse. — Son premier dessein. — Son infidélité. — Son mariage d'indignation et de fierté. — Son relèvement. — Sa complète transformation. — Sa consécration à Dieu. Ses oraisons. — Ses épreuves. — Ses austérités. — Sa charité. — Son humilité. — Ses vertus domestiques.— Son entrée dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. — Sa retraite. — Sa piété ; ses humbles services. — Sa grande et dernière œuvre de dévoûment. — Elle meurt martyre de la charité. — Grand exemple pour les femmes du monde, les âmes chrétiennes et les Tertiaires.

LII

LE R. P. FÉLIX

ALLOCUTION *après la messe pour le repos de l'âme des ondateurs et des membres défunts de l'Œuvre de Saint-Michel.* — Hommage dû à l'éminent religieux qui fut le fondateur de cette œuvre, le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Coup d'œil sur sa vie. — Ses prédications. — Ses conférences de Notre-Dame, etc. — Comment la reconnaissance nous réunit dans une commune prière et un commun désir d'honorer le fondateur de l'œuvre de Saint-Michel. — Pourquoi le Père Félix a créé cette œuvre. — Ce qu'il a fait pour elle. — Son dernier

effort pour lui donner un suprême encouragement. — Dernières années et sainte mort. — Fondateur de l'œuvre de Saint-Michel, le P. Félix en est aujourd'hui le céleste protecteur.

LIII

LE T. R. P. CHOCARNE

ALLOCUTION *pour la promotion du T. R. P. Chocarne à la dignité de maître en théologie.* — Titres du Révérend Père à cette dignité. — Comment il était *maître* avant sa promotion. — Sorèze, — Paris, — Saint-Maximin. — Ses écrits, — ses prédications, — ses charges, — l'édification de sa vie. — Pourquoi la Province a demandé pour lui un titre officiel. — Il était juste qu'il fût le premier élu parmi les prédicateurs généraux. — *Cunctis placuit.*

LIV

VICTIMES DE L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

ALLOCUTION *pour le service funèbre célébré, par les soins de l'œuvre de Saint Michel, le 18 mai 1897, dans la chapelle des RR. Pères Dominicains.* — Un rayon de la bonté de Dieu reluit dans les peines qu'il inflige. — La catastrophe du 4 mai. — La sagesse humaine déraisonne devant ce grand malheur. — La foi y voit reluire un rayon de l'infinie bonté qui a sauvé le genre humain. — Comment les innocents que Dieu appelle à lui par de grands coups ont le sublime honneur d'être associés

à l'œuvre de la rédemption. — Comment dans ces grands coups les âmes se purifient. — Comment la bonté de Dieu se manifeste dans les généreuses acceptations des âmes chrétiennes, — dans les admirables exemples de dévoûment et de courage héroïque, — dans la leçon que donne au peuple la fin tragique de ceux qui sont morts au service des malheureux, — dans l'universel mouvement de sympathie et de charité des cœurs français. — La part de l'œuvre de Saint-Michel dans la catastrophe. — Hommage aux victimes. — C'était un devoir de notre foi de prier pour elles ; c'est un besoin de notre cœur de les prier.

LV

LES NAUFRAGÉS DE LA « BOURGOGNE »

ALLOCUTION *pour le service funèbre célébré dans l'église de Notre-Dame du Havre, le 20 juillet 1898.* — Quel sentiment nous réunit dans cette triste cérémonie. — Peinture du naufrage de la *Bourgogne*. — En présence de ce malheur, écarter les questions indiscrètes et troublantes, et, 1° rendre hommage aux hommes de devoir : le capitaine, les officiers, l'équipage, les trois Dominicains. — 2° Comprendre les leçons que nous donne cette catastrophe : — elle humilie notre superbe ; — elle nous rappelle que nous sommes entre les mains de Dieu, et que nous devons nous tenir toujours prêts ; — elle nous invite à la confiance en la miséricorde de Dieu, et à faire nous-mêmes acte de miséricorde envers les victimes et envers leurs familles.

LVI

APOLOGIE DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

ÉTUDE THÉOLOGIQUE *publiée à l'occasion des décrets du 29 mars 1880.* — Le monde juge les religieux d'après des idées fausses qui deviennent des armes contre eux; — d'après des idées incomplètes qui ne peuvent suffire pour les défendre. — Protester contre les idées fausses, compléter les idées incomplètes, — 1° en montrant ce qu'est le religieux, sa nature, son caractère spécifique, son état; — 2° en expliquant la multiplication et la variété des Congrégations religieuses, tel est le but de cette apologie.

I. 1° Le religieux est un homme qui fait profession de tendre à la perfection. — Quelle perfection ? — Comment et pourquoi cette perfection est nécessaire à la société chrétienne, à l'état de profession visible et publique. — 2° Le religieux est engagé à pratiquer ce qu'il y a de plus parfait dans l'Évangile, les conseils. Quels conseils ? — Conseils de pauvreté, chasteté, obéissance. — Caractère de son engagement. — 3° Pourquoi l'association, la vie commune ? — Elle donne à la pratique des conseils évangéliques plus de solennité et de perfection. — Elle crée des familles spirituelles qui compensent le sacrifice que le religieux fait de sa famille naturelle. — Elle aide par l'émulation, le développement des vertus. — Elle établit et affirme avec éclat l'état public de perfection.

II. Pourquoi la multiplicité et la variété des Ordres religieux ? — Deux grandes divisions : — Les contem-

platifs, — les actifs. — 1° Au témoignage de Jésus-Christ, les contemplatifs ont choisi la meilleure part. — Ils sont les grands artistes de la prière. — Ils ont l'insigne honneur de représenter le Christ près de l'humanité, — l'humanité près de son divin chef. — Comment ? — Développements. — Ils sont une source immense de grâces dont bénéficie la société chrétienne. — Ils sont le bouclier protecteur qui arrête sur la tête du monde pécheur les coups de la justice divine. — 2° Les actifs. — Opinion de saint Thomas et de Suarez sur les Ordres mixtes, qui unissent la contemplation à l'action.—Vastes champs de l'action. — Miséricorde spirituelle, — miséricorde corporelle. — Diversité des buts. — 3° Cause plus générale que la diversité des buts de la variété et différence des Congrégations religieuses : l'observance. — Pourquoi les diverses observances ? — N'y a-t-il pas un excès dans la multiplicité des Congrégations ? — Réponse. — Conclusion.

ERRATUM

Page 237, dernière ligne, au lieu de : Que de prousses, lire : Que de promesses.

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).

BX 1756 .M6D5 1891
v.4 SMC
Monsabrbe, Jacques Marie
Louis, 1827-1907.
Discours et
panbegyriques /
BAE-9780 (mcsk)